

Le Persil

Gaston
Cherpillod



Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple est entièrement consacré à l'écrivain vaudois Gaston Cherpillod (1925-2012). Il a été réalisé par ses amis Pierre Yves Lador et Janine Massard, et il coûte :

15 francs suisses ou 15 euros



Le Persil

Gaston
Cherpillod

Janine Massard
Pierre Yves Lador
Bernadette Richard
Claude Frochaux
Jean-Louis Kuffer
Ivan Cherpillod
Michel Moret
Roger Saugy
Daniel de Roulet
Karim Karkeni
Vincent Yersin
Luca Etter
Frédéric Vallotton
Quentin Mouron
Nicolas Couchepin
Jean-Yves Dubath
Patrick Vallon
Brigitte Steudler
Stéphane Bovon
macbe
Marianne Huguenin
Claudine Gaezti
Pascal Lortie
Sylvie Bonzon
Pierre-André Rieben
Olivier Delacrétaz
Nina Pellegrino
Christiane Marques
Cécile Racine

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Purgatoire initié avant sa mort. Stèle funéraire ? non, mais une mise au point, un rappel et quelques points de vue sur un des grands stylistes du vingtième siècle. Un écrivain doit créer une langue et aujourd'hui plus que hier dans la marée d'expressions gentillettes ou brutales trop spontanées. Dans le travail, l'accouchement, ce qui importe à la société, ce n'est pas le cri primal ni la douleur, c'est l'enfant.

Après Ramuz, Cingria et Budry pour le premier demi-siècle, Cherpillod fut le grand inventeur d'une langue dans ce pays après 1950, et, pour cela peut-être, le moins reconnu, qui reste le plus mal aimé et le moins lu.

Le Persil nous a demandé de préparer un numéro à lui consacré. Des circonstances personnelles ont pu ralentir la quête des articles, mais surtout nous avons peiné à trouver outre les vieux amis, ceux du moins qui n'étaient pas encore disparus, de jeunes lecteurs, voire des écrivains qui eussent pu, à défaut d'être des disciples, au moins avoir lu un de ses livres. Les uns n'ont pas répondu, d'autres ne connaissaient pas l'œuvre. Les querelles des années cinquante et soixante se sont estompées avec le temps, Daniel de Roulet nous en donne un exemple (p. 14). Françoise Fornerod dans son magnifique ouvrage (*Lausanne, le temps des audaces*, 1993) évoque peu Cherpillod, il est vrai qu'il crée son œuvre après la période dont elle traite. C'est que celui que, dans un oxymore courageux Kuffer nomme «solipsiste solidaire» (p. 6) – s'il participa avec féroce et jubilation aux théâtrales de Belles-Lettres et publia dans les revues littéraires engagées, il ne les créa pas au contraire de ses amis Schlunegger, Velan, voire Chessex – fut plus trublion rebelle que leader en politique dans les dix années qui suivirent la guerre. Nous aurons toujours de la sympathie pour les maladroits idéalistes, tel André Bonnard président du Mouvement suisse des partisans de la paix dont Cherpillod fut le secrétaire. Cherpillod donne sa version de l'époque dans *Promotion Staline*. On trouvera dans le livre minutieux de Pierre Jeanneret (*Popistes : histoire du Parti ouvrier et populaire vaudois*, 2002) des détails sur sa participation à la galaxie communiste.

Outre la belle étude de Kuffer, deux études des spécialistes Pierre-André Rieben (p. 34) et Claudine Gaetzi (p. 28), nourrissent ce numéro. Les oraisons de Marianne Huguenin (p. 49) et de Janine Massard (p. 48) rappellent les funérailles de Cherpillod.

Deux de ses éditeurs ont témoigné, Claude Frochaux (p. 5), et Michel Moret (pp. 9 et 12 ; Dimitri, son éditeur principal, hélas, n'est plus parmi nous), ils ont bien exprimé les facettes et le cœur de cet écrivain tiraillé entre l'absolu, la chiennerie humaine, l'amour de la vie et le besoin de se battre contre lui-même, car se battre contre le mal c'est toujours se battre contre soi. C'est en politique, en amour, en littérature, comme finalement en écologie, l'impossible qu'il voulait. Ce qui reste, ce sont les livres.

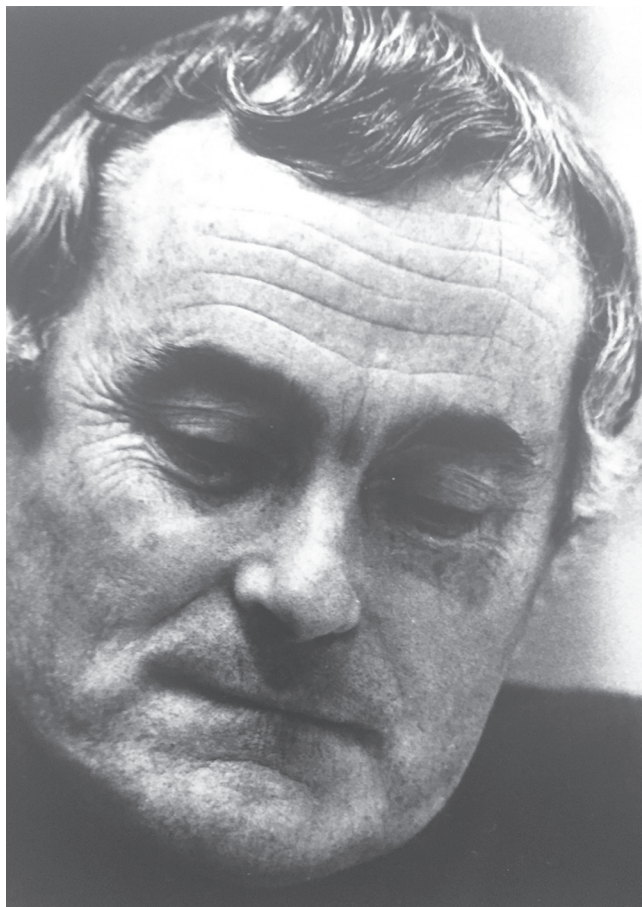
L'émerveillé Dubath (p. 20), l'ironique Karkeni (p. 17), le rebelle Mouron (p. 19), Bovon le magnifique (p. 23), Vallotton

le dandy hérétique (p. 18), ne furent pas de grands lecteurs de Cherpillod, mais de vrais écrivains qui donnent à voir l'invisible. Quant à Nina Pellegrino, Céline Racine et Christiane Marquès qui écrivirent sur l'opus posthume (pp. 41-47), leur fraîcheur et leur talent eussent séduit le poète comme le professeur, tel qu'en lui-même l'éternité le change, qui sut mourir de l'écoulement du temps.

Une lecture d'époque par Olivier Delacrétaz en 1975 (p. 34) ou une analyse vertigineuse de Sylvie Bonzon aujourd'hui (p. 32) et des témoignages de Roger Saugy (p. 12), de Patrick Vallon (p. 23), de Bernadette Richard (p. 4), d'Ivan Cherpillod (p. 9), de Vincent Yersin (p. 17) et de Brigitte Steudler (p. 24) complètent ce dossier.

Des somptueux dessins de maché (pp. 26-27), des photos pittoresques donnent des couleurs heureusement guère plus réalistes car, contrairement aux historiens, nous ne cherchons pas une introuvable objectivité mais la variété des réactions, des expressions constituant une mosaïque et peut-être, c'est notre souhait, incitant à lire Cherpillod voire à l'étudier car la moisson est vaste et il y a peu d'ouvriers intéressés ; Pascal Lortie propose des pistes (p. 29). Il y en aurait d'autres tellement cette œuvre riche est peu explorée.

Alors lecteurs du *Persil*, réjouissez-vous, indignez-vous, souriez et surtout lisez Cherpillod !



Editorial

Janine Massard
Pierre Yves Lador

« Contrairement aux historiens, nous ne cherchons pas une introuvable objectivité mais la variété des réactions, des expressions constituant une mosaïque et peut être, c'est notre souhait, incitant à lire Cherpillod voire à l'étudier... »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Bernadette Richard

Cherpillod, le retour

Après trois ou quatre demandes sur Facebook et une douzaine de courriels et l’envoi de deux numéros du *Persil*, Bernadette Richard, écrivaine rebelle, errante, amie des animaux, vegane, astrologue, qui avait lu Cherpillod en 1995 (voir la bibliographie, p. 51), a fini, pour notre plus grande joie, par envoyer ce texte.

« Il rigole. S’engage aussitôt dans un discours en faveur de la chasse. Je l’arrête. Parlons littérature et non massacres d’animaux sans défense. Il raconte alors les tribulations politiques, les idéaux bafoués par la morosité vaudoise, les désillusions, la poésie, l’écriture, les femmes. »

Capricieuse mémoire qui disperse le temps, les émotions, les rencontres, les événements de la vie quotidienne au gré de ses envies... ou de notre inconscient ?

Comme tout a été dit concernant Cherpillod, « génie de la littérature » pour les uns, « vieux schnock aussi ennuyeux que Proust » pour les autres, je n’ai guère envie de sortir une fois encore la brosse à reluire ou le coup de griffes. Repose en paix Gaston, je raconte ici une histoire échevelée dans laquelle tu te reconnaîtras peut-être.

Chapitre 1

Une maison sise dans le nord vaudois. Je ne sais plus à quoi elle ressemble, je ne revois que l’escalier, large, sur lequel m’attend un type, la septantaine rondement menée, pas souriant pour un sou, lèvres pincées. L’œil est vif et curieux. Comme je viens de garer ma voiture à plaques neuchâteloises devant l’escalier, il m’interpelle sans le moindre salut :

– C’est vous ?

Je réponds par une question du même acabit :

– Cherpillod ?

– Entrez, il dit sans me tendre la main, on vous attend pour manger.

A l’intérieur, moi qui suis pourtant attentive aux décors, rien ne retient mon attention, si ce n’est la grande table d’un salon sombre et banal, où se tient une femme qui me tend la main. Avenante, elle. Avec un sourire timide, elle me propose de m’asseoir. Une odeur de choucroute a envahi le lieu, Cherpillod propose vin rouge ou blanc. Au moment du café, il me demande ce que je veux savoir. Je réponds « tout ». Il lâche « ça va être long ».

– J’ai tout mon temps, je rétorque. Maintenant que j’ai lu vos bouquins, je voudrais entendre de votre bouche, votre parcours.

– Vous les avez donc reçus, s’étonne-t-il. Je craignais qu’ils n’arrivent pas.

Et moi donc.

Intermède 1

1997. Une modeste collection de brochures consacrée aux « grands » auteurs romands avait été décidée au sein de l’ALSE, l’Association des libraires suisses de langue française. Pour une raison inconnue – peut-être l’esprit rebelle qui nous habite lui et moi, comme j’allais le découvrir –, on me propose de rédiger une étude consacrée à Cherpillod, dont je n’ai lu que *Le Chêne brûlé* il y a longtemps. Pourquoi pas ? Mais je pars le lendemain en Egypte afin de reprendre le roman sacrifié aux flammes, après des années d’errance, à tenter de l’extraire de ma tête pour le coucher sur papier. Pas le temps de récupérer les Cherpillod. L’âme des éditions L’Age d’Homme, Claude Frochaux, me les expédie au Caire, où je m’installe pour quelques mois.

Chapitre 2

La suite de l’entretien m’apparaît flou, aussi mystérieux qu’un trou noir. Je me rappelle un chat qui traverse la maison, discret, se frotte à ma jambe, file vers l’extérieur. Je ne sais pas s’il appartient aux Cherpillod. Sensible à la cause animale, je lui signale que je peine à comprendre qu’il manie la langue de manière si raffinée et se transforme, l’automne, en loup-garou, l’un de ces chasseurs abhorrés contre lesquels je retournerais volontiers les armes. L’encre des belles-lettres et le sang des bêtes sont pour moi incompatibles.

Il rigole. S’engage aussitôt dans un discours en faveur de la chasse. Je l’arrête. Parlons littérature et non massacres d’animaux sans défense. Il raconte alors les tribulations politiques, les idéaux bafoués par la morosité vaudoise, les désillusions, la poésie, l’écriture, les femmes. Je prends beaucoup de notes, ça incruste le personnage dans mes neurones.

Madame veille à verser café, schnaps à Gaston, pour moi de l’eau – je conduis.

– Je dois me rendre à Lausanne, précise-t-il en fin de journée, d’accord de me pousser à Yverdon ?

Poussons. Le temps d’un échange de propos qui s’entre-croisent comme les crépitements d’une mitraillette. Je n’en oublie pas d’admirer le lac de Joux – j’ai toujours éprouvé un faible pour les gouilles d’ici et d’ailleurs. Je réalise que nous avons des points communs : peu d’aptitude pour le compromis, passion de l’écriture soignée, dédain absolu de l’avis des autres. Je le trouve finalement assez sympathique, le Gaston. Déjà nous rejoignons Yverdon – les Bains n’étant pas encore au programme.

Salut Cherpillod, je ne l’ai jamais revu.

Intermède 2

Au Caire, j’ai pris l’habitude d’évaluer dès le matin tôt si la température dépassera les 38 degrés. Ce matin-là, je présume que la journée sera brûlante. Dans la boîte aux lettres, rédigé en arabe, un morceau de papier chiffonné retient mon attention – j’ai appris à écrire et déchiffrer mon nom dans cette la calligraphie dansante de la langue chère à Mafhouz.

Evelyne, potière renommée et amie, qui a quitté La Chaux-de-Fonds pour l’Egypte des décennies auparavant, m’annonce qu’un colis m’attend à la poste centrale. Elle insiste pour m’accompagner, prédisant une expérience mémorable.

Bien vu : de Charybde en Scylla – lisez de bureau en bureau, manière Kafka, tous noyés de poussière – nous cherchons le colis arrivé de Lausanne. J’aurais tendance à secouer les fonctionnaires – vaine attitude dans un pays où partager le thé ou le café en devisant est une philosophie de vie qui se moque des heures, des espoirs, des attentes, refoulant le stress aux oubliettes – de la poste en l’occurrence. Evelyne s’est fondue depuis longtemps dans les mœurs locales. Dégustant son café *mazbout* (moyennement sucré), elle évoque la Suisse avec les employés, fort courtois, et joue les traductrices. L’un d’eux me raconte une histoire que je peine à suivre, heureux qu’il est de pouvoir aligner son français rocailleux.

– Mon colis ! Je réponds de mauvaise humeur.

Evelyne m’exhorte à profiter de ce moment unique. « Unique » je songe, mais répété à chaque passage dans une administration. La potière helvétique a appris à savourer pleinement de ces instants hors du temps.

Cinq heures plus tard, nous rentrons en taxi. Cherpillod jaillit du carton, toute l’œuvre publiée à L’Age d’Homme.

Je dégusterai Gaston sous l’inférieur soleil du Caire. Parfois à Alexandrie, ou au bord du lac Qârun, aux teintes saumâtres. N’est pas Gaston Cherpillod qui veut. L’écriture m’interpelle, me subjugué, parfois m’agace à force de tournures sophistiquées qui cherchent à prouver quoi ? La culture de son auteur ? Je ne poserai pas cette question dans mon petit essai, car l’écriture du chasseur mérite respect et coup de chapeau.

Chapitre 3

Revenue sous le drapeau à croix blanche, je rédige l’essai, publié en 1998. Gaston me fait part de sa satisfaction via une longue lettre – ah, le bonheur du courrier manuscrit – aussi emberlificotée qu’élégante. Mais apparemment, la brochure *Gaston Cherpillod* n’intéresse que peu de monde, puisque même la rubrique Wikipédia consacrée au bonhomme n’en fait pas mention.

J’ai appris la mort du vieux ronchon à Bruxelles où je vivais en 2012. En 2019, on me demande à nouveau d’écrire un machin, un truc, un hommage sans doute, à propos de Cherpillod. A l’œil bien entendu. Curieusement, mon garagiste n’est pas d’accord de changer mes plaquettes de frein sans rémunération.

Mission accomplie.

Tu as de la chance, Gaston, d’être né, comme moi, dans un milieu défavorisé. Je me sens des accointances, sinon, espèce de tueur en série, j’aurais refusé de prêter une fois de plus ma plume, méprisée par le grand capital !

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

La dernière fois que j’ai vu Gaston, c’était un samedi après-midi, rue Saint-François. Il était debout, au milieu de la rue et il regardait passer les gens, sans bouger. Dès qu’il m’a vu, il a voulu m’emmener boire un verre. Je ne pouvais pas, j’étais en compagnie. Je lui ai demandé comment il allait : « Je m’emmerde, tu ne peux pas savoir ce que je m’emmerde. » Ça n’allait pas du tout, je le voyais bien. Quelques semaines plus tard, il mourait.

C’était un combattant, un acharné qui partait. Et qui n’avait pas tout dit, pas tout fait de ce qu’il aurait voulu. Quelques mois, quelques années de plus, n’auraient servi à rien. Il cherchait à atteindre, à comprendre quelque chose qu’il ne pouvait ni atteindre, ni comprendre. Il se débattait, comme un de ces poissons qu’il pêchait, pris dans un filet. Prisonnier de sa quête insaisissable, de ses contradictions inépuisables.

Il voulait faire le lien entre le prof de grec-latin et le militant forcené qui voulait rendre justice aux mal-nés, aux mal-éduqués, aux malchanceux de la vie. Il était à la fin de sa vie le même que je côtoyais dans les années 1950, quand il fréquentait « Le Traître » André Gorz. Fasciné par Ramuz et révolté contre le monde qu’il décrivait. A la fois panthéiste et engagé jusque dans ses tripes dans un combat social, dans lequel, immergé jusqu’au cou, il restait un exilé. D’accord complètement avec personne, en même temps que mandaté, par qui ?, pour régler son compte avec la bourgeoisie de son époque qu’il abhorrait moralement et physiquement.

Mais il était pris au piège qu’il avait lui-même tendu. Dans les années 1960, quand il a publié *Le Chêne brûlé*, tout le monde l’encensait. On avait besoin de lui. Il fallait cette voix discordante qui disait son fait aux bien-nés, aux bien-éduqués, taraudés de l’intérieur par cette culpabilité protestante chevillée au corps des bien-pensants. Il nous déteste cordialement, il a bien raison : on retenait plus le cordialement que la détestation.

Il remplissait une case vide dans la société et la littérature de son temps. Aimer Cherpillod, c’était se donner bonne conscience et ça ne gênait personne. Il en fallait un qui soit contre et qui soit le héraut qui annonçait à l’entrée du salon l’entrée affichée du monde ouvrier vers l’univers feutré de la littérature romande officielle.

Il faisait partie de la famille et il en était bien conscient. Et plus il se contorsionnait pour échapper à l’étreinte de ce qu’il dénonçait et plus on applaudissait. Il en fallait un, c’était celui-là. « Vous voyez à quel point on est large d’idées, on comprend tout, on assimile tout, il est des nôtres. » Allez, Cherp’, on va faire schmolitz, et tu viendras signer tes livres avec Chessex-Chappaz chez Payot ou à l’Innovation.

La vérité, c’est qu’il était assez d’accord avec tout ça. L’affreux Gaston était aussi très vaudois, très ramuzien, avec une dimension métaphysique qui n’apparaissait pas immédiatement. Mais qui a fini par filtrer au fil des années. C’est cela que je cherchais à comprendre dans les temps les plus récents, des années 1980 à 2000. Cette distance qu’il y avait entre le Cherpillod pêcheur-chasseur et le prof de grec, le styliste presque maniéré de ses livres.

Un livre pour Gaston Cherpillod est un hublot. Un hublot qui donne sur le vide et qu’il meuble avec tout ce qu’il a vécu, ressenti ou imaginé. Tout est mêlé. On croit qu’il va à la pêche pour capturer du poisson. Et il capture du poisson, qu’il partage avec sa chatte Mouchette. Mais il va à la pêche pour d’autres raisons. Pour s’immerger dans la nature.

Si vous allez dans la nature pour vous promener, vous êtes un touriste. Si vous avez un fusil à l’épaule, vous êtes encore un touriste. Quand vous tirez avec votre fusil, quand vous ramenez la truite sur la rive, vous êtes le plus fort. Vous êtes un animal. Vous êtes dans la nature. Vous n’êtes plus un touriste.

Vous avez acquis le droit d’être dans la nature. Et partie prenante et non plus dérobée. Vous êtes dedans. Vous êtes engagé.

Si vous voulez être dans la société, vous devez vous engager. Prendre position, prendre place, exister. Entrer dans un conseil communal, de Renens par exemple. Là vous vous mettez à exister. Vous êtes dedans, pas dehors. Vous êtes dans la société. Vous n’êtes plus un touriste.

Il faut avoir tué pour être un chasseur. Et il faut être un chasseur ou un pêcheur pour être dans la nature. Dans l’eau avec vos cuissardes, dans la forêt, aux aguets.

Cézanne ne disait rien d’autre. Quand il peignait, il était dans la nature. De plain-pied. Il arrachait ses secrets à la nature et il les transposait sur sa toile.

Quand Gaston Cherpillod pêche ou chasse, il écrit. Il se prépare. Il est dans la métaphysique de son écriture. Il se met en condition. Gaston déteste les touristes. Il les vomit, comme on dit que Dieu vomit les tièdes.

Cherpillod est un métaphysicien. S’il s’engage dans le monde physique, c’est pour être dans la métaphysique. Comme il tue un lièvre pour être dans la forêt. Et il mangera son lièvre, et il mangera sa truite. Il faut chasser pour être dans la nature. Il faut tuer pour ingérer. C’est seulement alors qu’on est dedans.

Quand Cherpillod écrit des livres, c’est pour montrer comment c’est d’être vivant. Ce n’est pas seulement avec le corps que l’on est vivant. C’est aussi avec la tête. La tête dépasse du corps. On se croit dans la physique et on est dans la métaphysique. On se croit dans la forêt et on a la tête au fond du ciel.

Avec des rêves, des utopies, des désirs. Des comptes à régler avec d’autres rêves, d’autres utopies, d’autres désirs. On fait de la politique. On fait de la politique pour être dans la vie, comme on tue des lièvres pour être dans la forêt.

Ensuite on écrit des livres. On écrit des livres seulement quand on est dedans. Quand on est dehors, on n’est pas dans la littérature. On est dans la littérature quand on est dans la vie. Sinon on est un touriste littéraire. Et Gaston déteste les touristes.

Il n’écrit pas pour se promener. Et s’il faut tuer, il tue. On ne tue pas pour de bon, avec des mots. Mais on peut tuer pour de vrai. Il porte son stylo en bandoulière. Et il n’hésite pas à tirer s’il voit un lièvre. Il y a de la poésie dans sa tête. Gaston oublie tout le temps qu’il est venu pour pêcher. Il marche dans l’eau avec ses cuissardes. Il est immergé, il est heureux. Il fait semblant d’attraper des poissons, mais dans le fond il s’en fout. Il pense, il rêve, il écrit. Il a les pieds dans l’eau et la tête dans le ciel. Il est heureux. Il est bien. Il est dedans. Quand on lit ses livres, on devient comme lui. Les pieds dans l’eau ou sur la mousse des forêts. Tout le monde est là. Les hommes, le ciel, la rivière, les animaux. On est dedans. On est bien. On est vivant. On respire à pleins poumons. C’est cela être un homme. Complet. En plein milieu de tout.

« Ensuite on écrit des livres. On écrit des livres seulement quand on est dedans. Quand on est dehors, on n’est pas dans la littérature. On est dans la littérature quand on est dans la vie. Sinon on est un touriste littéraire. Et Gaston déteste les touristes. »

Claude Frochaux

Gaston Cherpillod l’engagé

Ecrivain, essayiste,
bras droit de Dimitrijevic à
L’Age d’Homme,
Claude Frochaux édita
Cherpillod.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Pierre Yves Lador

Cherpillod et moi, deux exilés hérétiques

Ecrivain vaudois, qui lut aussi les auteurs romands qui n'étaient pas ses amis, ami de Cherpillod et de Chessex, Pierre Yves Lador passa plusieurs journées à la pêche avec Cherpillod. C'est lui qui a dirigé avec Janine Massard ce numéro du *Persil*, dont il a annoté les marges.

Jean-Louis Kuffer

Un compagnon de route

Retours amont

Ecrivain et critique littéraire, Jean-Louis Kuffer est le meilleur chroniqueur de la littérature romande de ces trente dernières années.

Pas communiste, pas marxiste, ni iste quelconque, pas fils d'ouvrier, victime de l'Injustice comme tout humain, ayant vu que les révolutions engendrent le chaos et que du chaos surgit généralement le dictateur, je lus du Cherpillod qui ne me marqua pas, à l'époque, autant que l'œuvre de Chessex par exemple, puis le rencontrai, le fréquentai régulièrement pendant ses treize dernières années et copiai ses derniers livres et en critiquai même deux ou trois dans *Le Passe-Muraille*. J'osai même le défendre auprès de Chessex, ce qui entraîna une condamnation absolue de son écriture de sa part et une disgrâce relative pour moi. Or c'était l'écriture que j'aimais, quête de l'impossible, pour laquelle j'avais envie de me battre. Aussi quand Marius Popescu me demanda de codiriger un numéro du *Persil*, je lus et relus tous les livres publiés, avec enthousiasme. Cherpillod, ironiquement, mourut le 9 octobre 2012, trois ans après Chessex, son cadet de 9 ans, effondré sur scène le 9 octobre 2009...

La relecture de l'œuvre me frappe au cœur, je ne sais pas qui fut Gaston, je le sens, et si je crois savoir ce que je ne suis pas, je ne sais pas qui je suis, je le sens, je ne le peux écrire ni dire et ma mort n'y changera rien. Je ne peux qu'écrire sans relâche, tisserand maudit, pour chercher à dire l'indicible suaire arachnéen que je dois être, troué comme une galaxie dont on ne nomme jamais que les lueurs et non le vide qui ne l'est pas pourtant et qui la constitue.

Je prends conscience aujourd'hui que j'étais son frère, exilé de tous les groupes dont je fis partie et hérétique en général. Certes je n'avais pas ses talents de rhétoricien, ni son vocabulaire, ni ses coups de gueule, ni son insouciance du qu'en dira-t-on, mais j'avais depuis toujours tenté de ne pas dominer, ni être dominé. J'aimais comme lui les humains tout en constatant qu'ils préféraient le jeu tant qu'ils ne risquaient rien, les belles idées tant qu'elles ne leur coûtaient rien et les bonnes intentions tant qu'elles leur amenaient argent, pouvoir ou frissons de l'aventure comme la plupart des cadres des ONG ou des hommes politiques, par exemple.

J'avais exploré l'érotisme comme lui, je créai ma langue d'écrivain comme un moine, pour relier le passé et le pré-

sent, le haut et le bas, recourant aux sciences, convoquant les animaux et les plantes. La chasse me fascinait, la pêche moins que la rivière. Et mon passé je le dépassai, je vivais le présent et narraï l'ailleurs mêlé à l'ici, l'imaginaire charriant quelques noyaux de ma mémoire et de légendes du monde, créant une pâte érodée déjà, un monument ruiné, aux lumières sombres et moussues.

Avec l'âge l'exil s'allège et l'hérésie habille, la solitude ne me pèse pas et je déborde d'intérêts quand l'ami Cherpillod avouait s'emmerder dans sa combe de la mort. Le mot justice a été inventé par l'homme et si c'est sa plus noble conquête c'est son pire échec. Qui n'a pas cédé à cette tentation utopique?, l'ai-je abandonnée?, il a feint de s'y tenir, il y avait renoncé, il me le disait discrètement, pour ne pas fêler son image et ne pas désespérer Billancourt, ce pot au noir. Seule la métaphysique (Dieu) et la poésie (la forge des phrases) et des brins de nature et d'amitiés caressaient sa solitude. Mais, moralistes, jamais nous n'empêcherons la jeunesse de répéter ce que furent nos errements, nos apprentissages. Pour elle c'est l'étincelante nouveauté. Les mots dessinent le spectre de l'absolu et ne le saisissent jamais. Alors Cherpillod est-il dans *Le Persil*?

« Cherpillod, ironiquement, mourut le 9 octobre 2012, trois ans après Chessex, son cadet de 9 ans, effondré sur scène le 9 octobre 2009... »

celui d'un témoin de son temps en phase avec les soubresauts historiques, politiques et culturels de notre époque, en risquant l'oxymore de solipsiste solidaire; et deux écrivains au moins, qui l'ont accompagné, de son vivant et par delà les eaux sombres, donnent un retentissement tout personnel à cette expression en fidèles témoins du témoin, si j'ose dire, à savoir Janine Massard, pour ainsi dire sa fille spirituelle de même humble extraction sociale et reconduisant la même révolte sociale et morale dans ses livres, et Pierre Yves Lador, l'anarchisant érotophile qui partage à la fois, dans ses livres à lui, l'indépendance d'esprit et le même goût leste pour les vocables et les tournures verbales baroques que le cher « Cherp ».

Nul hasard, alors, que ces deux apôtres soient à l'origine du dernier paru des ouvrages de Gaston Cherpillod, publié en 2016, qu'ils ont très généreusement et soigneusement établis et préfacés, rassemblant une dizaine de textes sous les titres d'*In nomine spiritus absentis* et *Reliques et breloques*, laissant aux universitaires du Centre des littératures en Suisse romande (CLSR), Anne-Lise Delacrétaz, Claudine Gaetzi et Daniel Maggetti le soin de parachever leur travail par le truchement d'annotations « scientifiques ».

Voici donc pour ma dernière lecture, qui m'a fait retrouver les thèmes récurrents de l'œuvre, le bonhomme dans ses bottes de pêcheur et le rouscailleur délicieusement pédant marqué par l'esprit de la fameuse société estudiantine de Belles-Lettres, au fil de récits et de dialogues qui m'ont ramené ensuite, fouinant dans mes papiers, au premier

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

article que je consacrai à Gaston Cherpillod dans *La Tribune de Lausanne*, au début de 1971, à propos d'*Alma Mater*, où je relève des formules que je pourrais contresigner ce matin.

Le train en marche, en 1971

J'avais déjà lu *Le Chêne brûlé* et *Promotion Staline*, en 1971, lorsque je commis mon premier papier sur *Alma Mater*, où je formulai illico le mélange d'adhésion et de léger agacement que m'inspirait la prose à la fois directe et chantournée de Cherpillod. J'affirmais alors que la lecture de celui-ci imposait au lecteur de vaincre cette résistance éventuelle, au profit d'un malin et réel plaisir, à la fois intellectuel – polémique assurément – et littéraire – poétique par éclats.

Jeune homme déjà revenu des élans collectifs de Mai 68, comme le gauchiste Gaston s'en distança plus tard, je revivais ma juvénile révolte devant le tableau de la bourgade de Sourges avec sa société protectrice des animaux et ses dames tricotant pour les déshérités, ses prix littéraires réservés aux chantres des valeurs terriennes et ses habitants «enfifrés par le capital». Le protagoniste du roman, un certain Gilles, prof non conformiste et porté au libertinage, m'apparaissait comme le double littéraire évident de l'auteur – proche à cet égard des personnages principaux de Jacques Chessex, dont j'égratignais au passage le *Carabas*, certes plus adulé à ce moment-là que son rival Gaston, mais passons.

En revanche, et cela plut fort à l'intéressé qui y fit allusion dans une dédicace ultérieure, je parlai de la santé paléochrétienne de son personnage dont l'anticléricalisme était proportionné à son refus des simulacres de piété.

Sur quoi les années passèrent, au fils desquelles je rendis compte de la plupart des ouvrages du cher homme, du *Collier de Schanz* au *Gour noir* et tant d'autres ensuite, jusqu'au tournant des 80 ans de l'écrivain, croisé diverses fois dans l'antre de L'Age d'Homme mais jamais vraiment rencontré en tête à tête jusque-là...

Premier entretien, au lieu dit Le Lieu et par les hauteurs...

C'est entendu : les lendemains ne chantent pas plus qu'hier, l'homme est plus que jamais un loup pour l'homme, et le souci plus personnel d'une compagne très atteinte dans sa santé n'adoucit guère le tableau, mais Gaston Cherpillod n'en est pas moins, au tournant de sa huitantième année, qu'il fête aujourd'hui même, frais comme un gardon.

Plus exactement : comme un brochet, en lequel il siérait à ce grand pêcheur en eau douce de se réincarner si l'Éternel daignait. Ledit Créateur fait d'ailleurs l'objet du chapitre conclusif de son dernier livre paru, en lequel le parpaillot peu porté sur la mômerie se dit plutôt un mystique-poète participant à la vie universelle, qui expliquerait aux enfants que rien ne peut venir de rien et que là réside sans doute la preuve de l'amour en nous.

«Je ne suis pas athée», m'explique ainsi l'écrivain en son repaire du Lieu, devant un verre de fée verte bien blanche (ce qu'on appelle de la bleue...), «mais je préfère la rectitude d'un Sade, qui va jusqu'au bout de sa logique, au discours des tièdes et des modérés dont le Dieu est un bien-fonds ou une traite tirée sur l'au-delà.»

L'œil vif, l'esprit clair comme l'eau de rivière qu'il dit son élément, le verbe cinglant et, de loin en loin, la rage déboulant en tornade avec son tremblement d'anathèmes (sus au bourgeois, au profiteur, au prébendier ou au pair écrivain en mal d'honneurs, mais plus encore au Judas prêt à le vendre ou à la hyène le soupçonnant d'envie basse – ces deux-là il les tuerait!), Gaston Cherpillod n'en estime pas moins, quand on l'interroge sur le bilan à ce jour de sa vie, que rien n'a fondamentalement changé pour lui quant aux trois cultes qui ont donné un sens à celle-ci : de l'Amour, de la Poésie et de la Justice. Au nom de la troisième, le fils d'ouvrier de la promotion Staline sacrifia à ce qu'il appelle aujourd'hui «une

grande hérésie», mais le communiste vaudois des années 1950-1960, dont le parcours ultérieur de gauchiste plus vert d'esprit que d'appareil a passé par toutes les étapes de la lucidité et de la révolte contre tous les écrabouilleurs de partis et de factions, n'est pas du genre à se justifier pour être mieux vu.

Aussi restera-t-il mal vu et d'abord de ceux-là qui n'ont jamais souffert, de toute façon, qu'un fils d'ouvriers, brillant élève hellénisant d'André Bonnard l'humaniste stalinien, pratiquât l'imparfait du subjonctif plus souvent qu'à son tour et maniât notre langue avec un brio d'amoureux fol d'icelle.

Montés du Lieu sur les hauts de la Dent de Vaulion dominant les forêts d'automne en gloire, nous évoquons ensuite plus longuement, devant un rouge «élevé en barrique», cette passion pour la langue qui l'attache si fort à Victor Hugo mais aussi à Léon Bloy, fulminant imprécateur catholique (mais aussi grand apôtre anti-bourgeois et frère des pauvres), Jules Vallès ou Ramuz dont l'ont passionné les premiers romans et les nouvelles pétries d'humanité autant que le verbe neuf.

«Je suis une sorte de prosateur issu de la poésie, qui compte ses syllabes, figurez-vous, pour retrouver possible-ment un nombre pair, et, plus grave, le nombre de labiales... aspirant à un écart pair de syllabes entre deux labiales. Folie de poète!»

Main tendue poing fermé, le titre d'un de ses derniers livres, résume enfin la posture à la fois généreuse et irréductible de cet ennemi juré des «forces du mal» aujourd'hui incarnées selon lui par le «totalitarisme de l'économie» –, et qui reste, plus fondamentalement, un franc-tireur lyrique au verbe vif et combien ardent.

Second entretien, un lustre plus tard, avec le vif-ardent...

Gaston Cherpillod, au tournant de ses huitante-cinq ans, n'a rien perdu de sa sainte colère de révolutionnaire, ni de sa verve de poète. Or ce qui me semble caractériser, plus que jamais, la démarche et l'écriture de Gaston Cherpillod est cette «manipulation alchimique» dont il parle lui-même, consistant à transmuter son expérience vécue en légende, au fil d'une opération qui engage à la fois la porosité fluide du poète et les tours de mains de l'infatigable artisan des lettres. Il y a du mystique inspiré et du croisé chez cet empêcheur de lénifier en rond, de l'aristocrate chez ce fils de prolétaires jamais guéri des humiliations subies par les siens – du contemplatif et du juste aussi, que je retrouve chez lui sans me douter que ce sera la dernière fois...

– *Qu'évoque pour vous le mot de «carrière»?*

– Le mot carrière, pour moi, n'a aucun sens. Un écrivain, ou un artiste, fait une œuvre, qui est reçue, ou pas. La mienne a été plutôt fraîchement accueillie. Je ne demanderais pas mieux que d'être considéré – je ne suis pas un monstre, n'est-ce pas? Mais mon aspect rédhibitoire a voulu qu'on se signât à ma seule vue, naguère. Aujourd'hui l'on s'en fout. Mais on ne se refait pas. A ce propos, quand on me demande, non sans reproche, pourquoi j'ai tout le temps les yeux fixés sur les vilénies des hommes, je réponds que je ne peux pas m'en abstenir pour complaire à ma prochaine ou mon prochain. C'est comme ça. Et puis j'objecte qu'il n'y a pas que ça dans mes livres : il y a le rire aussi, il y a la tendresse, il y a les jaculations érotiques, il y a les merveilles de la nature et de la vie. Mais pour en revenir à la carrière, je dirais que l'œuvre a tous les droits, et quant à l'homme, il n'a qu'à s'en arranger. Ai-je voulu devenir écrivain? Je dirais plutôt que j'ai eu le courage, que j'appellerais la vertu, au sens latin, de ne pas refuser ce qui se présentait bel et bien comme une vocation. Pourtant je dirais un peu brutalement que ce n'est pas moi qui ai choisi la vertu mais que c'est elle qui m'a choisi.

– *Qu'est-ce qui vous a valu d'être chassé de l'enseignement?*

– Au cœur de la guerre froide, on m'a demandé de choisir entre mes convictions et l'idéologie bourgeoise dominante, et

«Je ne demanderais pas mieux que d'être considéré – je ne suis pas un monstre, n'est-ce pas? Mais mon aspect rédhibitoire a voulu qu'on se signât à ma seule vue, naguère. Aujourd'hui l'on s'en fout. Mais on ne se refait pas.»

>>>

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

« On me dira que
ça fait une belle
jambe au peuple
supposé n’avoir pas
accès à la culture,
mais je répondrai,
moi fils d’ouvrier
et de servante,
que le peuple
d’aujourd’hui se
complaît lui-même
dans son ignorance !
J’ai connu une
époque où des gens
qui n’avaient que
peu de moyens
financiers et qui
n’avaient passé que
par l’école primaire,
absorbaient avec
ferveur les chefs-
d’œuvre du temps
présent ou passé
en sorte de mieux
damer le pion au
bourgeois. »

sans nuances, à l’allemande : vous vous rendez ou vous vous en allez. Donc je m’en suis allé.

– *Qu’est-ce qui vous dégoûte aujourd’hui encore ?*

– Deux choses : d’abord la cupidité, qui se répand de plus en plus et qu’on caresse de tous les côtés. La façon dont le public, qui n’est plus un peuple, se jette sur le pognon, me fait bonnement vomir. Et puis il y a, aussi, cette volonté de plus en plus affirmée de ne rien apprendre, qui me semble une crucifixion pour un homme de pensée et de sentiment. Cela me semble prouver, autant chez les dominants actuels que dans ce qu’on appelle le peuple, qu’on n’a plus aucun sens du futur ! Un livre qui se vend aujourd’hui à 500 exemplaires deviendra peut-être, demain, un classique. Après ça, il est facile de se gausser de ceux qui n’ont pas reconnu Stendhal en son temps...

– *Croyez-vous au Diable ?*

– Je suis, religieusement parlant, presque un juste. Il est vrai que le Diable ne m’a jamais fait l’honneur de paraître, mais il est probable qu’il y ait un redoutable principe du Mal qui nous inspire, en masse et en détail, depuis notre enfance. Ce qu’il y a de sûr, en tout cas, c’est que j’ai rencontré dans ma vie des méchants constitutionnels. Malgré ce que disaient les Anciens, il y a des gens qui font le Mal pour lui-même, avec délectation. On dit que les hommes sont mauvais, par intérêt ou par passion : c’est en somme excusable. Mais j’ai vu des gens, et parfois de mon sang, faire le mal pour le mal en choisissant leur victime – un enfant par exemple ! Et puis il y a ceux qui font du mal en se cachant derrière une institution, comme on la vu sous le nazisme. L’esprit diabolique est là ! Bernanos a saisi cette présence...

– *Vous sentez-vous des accointances avec Léon Bloy ?*

– Ce que j’aime chez Bloy, c’est sa folie. Son absence totale de concessions, qui va jusqu’à l’injustice, voire jusqu’au crime littéraire. Au moment où meurent Hugo ou Vallès, il se déclare heureux que la Terre soit débarrassée de ces deux charognes. Léon, tout de même...

– *Baudelaire a-t-il compté pour vous, alors que votre « maître » Jules Vallès le vomit... ?*

– Vallès n’a rien compris à Baudelaire, ni rien compris à la poésie en général. Pour moi, Baudelaire a énormément compté quand j’étais jeune, et puis il y a eu le grand coup de balai du début du XX^e siècle avec Rimbaud et les surréalistes, mais c’est un très grand poète, incontestablement, qui tient le coup alors que je ne trouve plus que deux ou trois poèmes supportables de ce faux-cul catholard de Verlaine. Ceci dit, je trouve que Baudelaire ne sait pas parler d’amour. Mais quel visionnaire fabuleux quand il parle de la mort ! Il y a chez lui un ton jamais entendu et, par exemple dans *L’Invitation au voyage*, de merveilleuses illuminations...

– *Aimez-vous la chanson, vous qui connaissez des milliers de vers par cœur ?*

– Je considère la chanson comme un art en soi, tout à fait distinct de la poésie. A cet égard, il y a quelqu’un que je n’aime pas, figurez-vous, et c’est Georges Brassens, anar de salon et bâtard des deux genres. Mais il y a de vrais génies de la chanson, et notamment en France, de longue tradition, jusqu’à un Trenet qui a peut-être eu le tort de ne pas s’arrêter sur « La Mer », et Ferré que je respecte plus que Brassens pour sa personnalité et ses vraies convictions, enfin il y a aussi le grand Brel dont les chansons dégagent une vraie poésie sans être des poèmes...

– *Quels sentiments vous inspirent les trois auteurs romands les plus considérés que sont Maurice Chappaz, Georges Haldas ou Jacques Chessex ?*

– Il y a un vrai poète en Maurice Chappaz, mais il ne faut pas me parler de son *Portrait de Valaisans*, d’un folklorisme aussi douteux que celui du *Portrait des Vaudois*, ni de son verbeux *Evangile selon Judas*. Pour Chessex, un journaliste qui le

haïssait m’a appelé six fois après sa mort pour aller clamer ma joie, mais je ne danse pas sur les tombes. J’eusse juste pissé, volontiers, sur celle d’Yves Montand, mais c’était au Père-Lachaise, trop loin de chez moi. Quant à Chessex, je l’ai trouvé bon prosateur sous-érotique dans *Carabas*, après quoi je n’ai guère suivi le développement de ses écrits, et puis un pornographe répond en somme à la demande actuelle de tous ceux qui ont la trouille du véritable Eros dans lequel on n’engage pas que sa vie et son corps mais aussi son âme !

– *Parlons alors de l’âme de Georges Haldas...*

– De Georges Haldas, j’ai aimé les chroniques, comme *Boulevard des Philosophes*, en hommage à son père, notamment. Mais j’ai été gêné, par la suite, de voir l’ancien compagnon de route des communistes abjurer un totalitarisme, comme je l’ai fait moi aussi, pour en embrasser un autre, en l’espèce du catholicisme, ce parangon mondial du totalitarisme. Et puis une certaine exaltation de la Présence, avec un grand P, chez Haldas, m’agace en cela que l’homme est aussi un être de la fuite, du manque, du rêve, de l’obsession, de l’indifférence à l’autre et de la solitude – et tout cela nous constitue ! Mais il y a bien pire dans la bondieuserie, et je la trouve dans nos partis de gauche, par exemple chez notre cher Joseph Zysiadis, théologien fondu en démagogie qui a voulu nous vendre les Jeux olympiques ! De fait, quel pire avatar de l’opium du peuple, je vous le demande, que le sport mercantile ? En d’autres temps, pareille forfaiture eût valu à ce Pantalon les foudres et l’exclusion de nos chers Bolchos locaux Muret ou Vincent, dont j’ai subi les foudres ! Or j’ai plus de respect et plus de tendresse pour un Jean Ziegler qui, dans le domaine politico-financier, est un polémiste magistral. On me dira que ça fait une belle jambe au peuple supposé n’avoir pas accès à la culture, mais je répondrai, moi fils d’ouvrier et de servante, que le peuple d’aujourd’hui se complaît lui-même dans son ignorance ! J’ai connu une époque où des gens qui n’avaient que peu de moyens financiers et qui n’avaient passé que par l’école primaire, absorbaient avec ferveur les chefs-d’œuvre du temps présent ou passé en sorte de mieux damer le pion au bourgeois. Mais je sais que ce souci est toujours une minorité qui ne s’est pas soucié que de son ventre et de son bas-ventre, et je ne serai pas l’homme à tirer l’échelle derrière lui, ignorant d’ailleurs ce que sont et ce que font les jeunes gens d’aujourd’hui. Et puis il y a tout ce qui se passe dans le reste du monde, loin de nos pays de nantis amortis, qui me rend un peu d’espoir. Je découvre ainsi tel grand auteur turc, ou tel romancier négro-africain, latino-américain, et je salue !

– *Et Ramuz ?*

– Je ne suis pas dupe de la vénération académique qui le ressuscite pour mieux l’embaumer, mais les nouvelles de Ramuz, je ne citerai que « Le Cheval du sceautier » ou « Mousse », sont d’un pur génie – d’une profondeur de sentiment sans pareille.

– *Vous avez dit être « presque un juste ». Qu’entendez-vous par là ?*

– Je dirai qu’un juste est quelqu’un qui ne supporte pas que ses semblables soient traités comme des objets. Un juste sait qu’il est un cannibale involontaire. Qu’il profite, quelle que soit sa peine, quelle que soit sa probité, du malheur de la majorité. Cela fait partie de notre situation historique : on l’admet ou on en est consterné. Le juste en est consterné. Pour ma part, si l’espoir de voir le monde s’améliorer pour les hommes, en égalité et en savoir, devait passer par la restriction de mon très modeste train de vie, je l’accepterais avec des pleurs de joie. Hélas, je crois que je ne risque rien pour le moment...

J.-L. K.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

J’avais neuf ans lorsque mon père écrivait dans *Le Chêne brûlé*: «Mana m’a donné un fils. Me respecte-t-il? Il se fiche de moi – ainsi l’ai-je voulu – et il m’admire: avec un tuteur éphémère, il n’éprouve pas le besoin de croire en Dieu. Il a d’abord été le mouffet; par aphérèse, il est devenu le flet: c’est le nom d’un poisson estimable.»

A-t-il voulu que je me fiche de lui? J’en doute. Il m’a en revanche appris à ne pas vénérer l’autorité, qu’elle soit temporelle, spirituelle, ou paternelle, et je lui en suis reconnaissant.

L’ai-je admiré? Oui, sans conteste.

Sans doute ai-je été amusé par ses talents d’histriion, et admiratif devant ses capacités d’expression tant orale qu’écrite. Il prétendait d’ailleurs être l’écrivain de langue française ayant le vocabulaire le plus riche après Victor Hugo. Je subodorais qu’il s’agissait-là d’une outrance dont il était coutumier – mais n’ai jamais pu le contredire. Il est vrai que sa connaissance du français s’étendait aux expressions argotiques et populaires, ce qui lui donnait l’avantage sur les académiciens.

Mais j’ai sans doute été le plus impressionné par sa totale insensibilité au qu’en-dira-t-on. Il n’était certes pas dans sa nature de vouloir se conformer aux lois de la bienséance ni de se préoccuper de l’opinion du grand nombre. Bien plus, il récusait l’autorité de tout jugement que les autres portaient sur lui. Non pas qu’il eût manqué d’égards pour autrui – même s’il revendiquait d’être un ourson mal léché, voire grossier, du moins dans les déclarations tonitruantes dont il avait l’habitude. Il savait être sensible, tout en ayant la pudeur de ne pas s’épancher, et il aimait les siens. Mais pour lui, son âme et conscience étaient seuls juges de ses actes. J’ai très tôt compris qu’il en tirait une grande force, qui le protégeait des rumeurs sournoises et des regards méprisants.

Ma mère, institutrice, devait se rendre à l’école voisine avant 8 heures. Ma tante avait pris pour habitude de lui téléphoner à 7 heures et demie, sachant que sa sœur était à la maison à cette heure-là. Peu lui importait qu’à ce moment, ma mère fût trop occupée pour bavarder. Un matin que le téléphone sonnait à l’heure habituelle, elle pria mon père de répondre. Persuadé qu’il s’agissait de sa belle-sœur, il décrocha et je l’entendis déclarer sans attendre:

- Allo, je t’encule
- ...
- Ah, bonjour Monsieur le Président de la Commission scolaire.
- ...
- Non non, je ne disais pas cela pour vous: voyez-vous, je croyais qu’il s’agissait de ma belle-sœur.
- ...
- Si, mon épouse est bien là.
- ...
- Oui, je vous la passe.

Tout au long de cette inimaginable conversation, il s’était exprimé sans la moindre gêne qui aurait permis de penser qu’il puisse éprouver ne serait-ce qu’une vague honte. C’était moi, gamin, qui en avais ressentie, et j’avais aussi compris que ma mère avait craint que cette frasque ne lui coûtât son emploi alors qu’elle était le soutien de famille. Lui, en revanche, était demeuré imperturbable, et je suis convaincu que cette imperméabilité n’était nullement feinte.

Sauf sur ce point, pour l’essentiel, je n’ai pas cherché à lui ressembler. J’ai crû par différenciation. L’intérêt pour les mécanismes d’organisation sociale m’a poussé vers des études de droit. Alors que mes parents étaient venus à la cérémonie de remise d’un prix qui couronnait mes études, un juge cantonal apostropha mon père: «Haha, Gaston, toi l’anti-conformiste, voilà que tu as un fils qui a fait des études de droit, et brillantes qui plus est!» Ma mère lui ayant répondu qu’elle avait couvé un canard, mon père lui rétorqua: «Ah non, maintenant, c’est un cygne!»

Par la suite, ayant appris que j’étais l’avocat d’une multinationale, il avait déclaré lors d’une interview que j’étais devenu «un samouraï des transcontinentales», et que c’était «le châtiment de l’écrivain». En fait de samouraï, je n’étais qu’un conseiller veillant à ce que sa publicité soit conforme à la loi. Je n’en ai point parlé avec lui. Dans cette activité professionnelle, je n’avais blessé personne – c’est lui qui se disait châtié. Peu m’importait qu’il m’eût désigné ainsi dans un média: ma conscience ne me faisait pas de reproches, et ce jugement qui venait d’un autre, fût-il mon père, me faisait simplement bien rire. Ses leçons avaient porté, même s’il se plaisait à proclamer que «toute éducation est un échec»!

Dans mes jeunes années de libraire, j’ai beaucoup fréquenté Gaston Cherpillod. La lecture de son *Chêne brûlé* m’avait profondément ému. Pour le journal syndical *Eurêka*, je lui avais demandé un texte littéraire sur le thème de son choix. Il m’avait donné une grande feuille blanche A3 manuscrite intitulée: «Salut et Fraternité à Jules Vallès».

Selon toute vraisemblance, il s’était identifié avec Jacques Vingtras, le héros de la trilogie autobiographique: *L’Enfant*, *Le Bachelier*, et *L’Insurgé*. Certes, l’enfant d’ouvrier de Lucens avait baigné à peu près dans le même jus que le Communard mais Vallès l’avait marqué par son style. Cherpillod n’avait pas été condamné à mort mais le feu de sa révolte était inextinguible. Cela se manifestait non seulement par ses écrits mais aussi par sa voix de stentor, surtout quand il parlait des bourgeois qu’il détestait avec fureur.

Je me souviens de l’avoir invité un soir à la maison alors que j’habitais dans un HLM au chemin des Pyramides à Lausanne. Mes enfants étaient en bas âge et ne pouvaient dormir car la voix de Cherpillod faisait vibrer les vitres surtout lorsqu’il gueulait contre ses maîtres universitaires dont Gilbert Guisan qu’il traitait d’eunuque et qui ne méritait que le feu éternel. Les défoulements oratoires de Cherpillod valaient trois billets d’entrée au théâtre. Parfois ses écrits

n’étaient pas à la hauteur de ses ambitions, je pense à sa pièce *Les Avatars de Juste Palinod*, que j’avais publiée sur papier d’Auvergne par déference envers le maître. Il me plaisait de publier ce fils d’ouvrier sur un papier luxueux. Les critiques de l’époque disaient qu’il était un compromis entre Mallarmé et San Antonio car il mélangeait allégrement l’argot et l’imparfait du subjonctif. Deux références littéraires contradictoires qui correspondaient aux aspirations littéraires de l’auteur du *Chêne brûlé*. Les paradoxes de Cherpillod ne s’arrêtaient pas à ses goûts littéraires mais aussi à ses amours, notamment à une bourgeoise trop aimée et évoquée dans *Alma Mater*, *Le Gour noir* et plus indirectement dans d’autres livres. L’avantage des amours malheureuses, c’est qu’elles inspirent des auteurs et émerveillent des lecteurs. La littérature comme les autres arts majeurs a le pouvoir de transformer les déceptions profondes en beauté. Sauf erreur, c’était Jules César qui enfonçait des aiguilles dans les yeux des chardonnerets en voilière afin qu’ils chantassent mieux.

Ivan Cherpillod

Du flet au samouraï des transcontinentales

Regards croisés
entre père et fils

«Les critiques de l’époque disaient qu’il était un compromis entre Mallarmé et San Antonio car il mélangeait allégrement l’argot et l’imparfait du subjonctif.»

Michel Moret

Souvenirs

Fondateur et directeur des éditions de l’Aire, Michel Moret a fréquenté toute la galaxie littéraire de la Suisse romande et en particulier Cherpillod dont il a édité plusieurs livres.





le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Michel Moret

Encore deux souvenirs

Les années septante furent particulièrement fécondes pour les lettres romandes. Hormis les grandes distinctions françaises attribuées à Jacques Chessex et à Georges Borgeaud, il y eut d’autres événements marquants dont la parution du *Collier de Schanz* de Cherpillod en 1972. Pour sa sortie, Vladimir Dimitrijevic m’avait demandé si je pouvais prendre congé et l’accompagner avec Cherpillod jusqu’à Dole où était imprimé son livre.

Au petit matin, nous sommes partis les trois en camionnette chercher ce livre qui enchantait Dimitri. Durant tout le voyage, nous parlâmes de Barbey d’Aurevilly, de Flaubert et de Marcel Aymé. Trois écrivains dits réactionnaires que Cherpillod aimait et qui faisaient partie de la bibliothèque idéale de Dimitri.

Leur sensibilité politique était bien différente mais les grandes orgues de la littérature les réunissaient. J’étais sur le siège arrière et écoutais avec attention leurs dialogues. Ce jour-là, j’ai compris que l’intelligence est toujours paradoxale et que l’on pouvait avoir des idées politiques opposées et se passionner pour la littérature. Pour couronner le tout, Dimitri en bon prince, nous invita à midi dans le meilleur

restaurant de Dole. La chère fut bonne, les vins délicieux et le verbe transcendant.

Parler de Cherpillod m’oblige à évoquer le meurtre de Salvador Allende par la CIA en 1973. En effet, en fin de journée, Cherpillod était venu à la librairie Payot Pépinet m’annoncer la terrible nouvelle. On s’est réfugié dans le bistrot au coin et on a pleuré comme des veaux. Un an auparavant, Cherpillod avait publié *Promotion Staline*, libelle dans lequel il remettait en question son engagement politique au sein du POP.

L’indignation le rendait nostalgique. La CIA et le KGB unis dans le crime massacraient la raison d’espérer en un monde plus juste.

Finalement, il ne reste que l’amour, les livres et l’amitié pour retrouver un peu de grandeur et de chaleur humaine.

Cette amitié s’est exprimée avec joie et ardeur en 1995 au «Crachoir» à Lausanne où nous étions une centaine de personnes pour fêter ses septante ans et où nous avons chanté L’Internationale en son honneur entonné par l’helléniste Jean-Samuel Curtet. L’espoir était retrouvé.

Roger Saugy

Gaston Cherpillod, quelques dates souvenirs

Maître secondaire à l’Ecole de commerce, puis au collège de Château-d’Oex, directeur du collège de Prilly, puis de Renens, Roger Saugy a été dix ans député socialiste au Grand Conseil du canton de Vaud.

Commentaires de Pierre Yves Lador aux anecdotes de Roger Saugy: on trouvera dans ma préface au *In nomine spiritus absentis* une vue de la scène du premier mai 1953, que j’avais attribué à l’an 1954, avec le commentaire oral de Gaston Cherpillod...

1953, 1^{er} mai

Récréation de 10 heures au CCC, vénérable Collège Classique Cantonal, à Lausanne. Sous les fenêtres de la salle des maîtres, tous les élèves hurlent: «Cherpillod! Un discours!»

Sur le fronton de la porte d’entrée, l’aphorisme *non scolæ, sed vite discimus* est censé prévenir les fils de bourgeois qui m’entourent de l’universalité de leur école.

Des enseignants (bienveillants?) ouvrent la fenêtre. Ils poussent le remplaçant Cherpillod en avant – mais avait-il besoin d’être poussé? – il n’a pris la parole...

A l’époque, je n’avais pas encore compris la différence entre l’est et l’ouest lausannois. J’ai découvert ce qu’était le Premier Mai... Et nous fûmes privés de récréations pendant deux jours. Bonne leçon pour la vie.

1966-67, Ecole de commerce à Lausanne, les mardis de 9 heures à 10 heures

Gaston Cherpillod enseigne le français dans une classe, à titre temporaire. J’étais stagiaire. Nous avons un «trou» au même moment à notre horaire, de 9 heures à 10 heures.

Le silence monacal de la salle des maîtres du Maupas s’accommode mal de la voix tonitruante de Gaston Cherpillod. Nous allons donc boire un café hebdomadaire dans le tea-room du coin. Semaine après semaine, j’ai pu bénéficier des impressionnantes connaissances littéraires et politiques et des emphases de Gaston.

1972, Bibliothèque des Mommayres

La Municipalité de Château-d’Ex met à disposition du Centre de culture et de loisirs un chalet du XVII^e siècle. Une équipe enthousiaste aménage ce bâtiment. Petites salles de cours et une bibliothèque au rez-de-chaussée, salle de spectacle à l’étage, dans la grange...

Une hôte germano-américaine de la commune s’engage personnellement pour la création de la bibliothèque. Elle a même entrepris la formation idoine. Elle désire marquer l’inauguration par la venue d’un écrivain romand. Non sans ironie, je lui propose Gaston Cherpillod, nous nous réjouissons de l’entendre, faisant le discours officiel de la biblio-

thèque dirigée par la probable plus grosse contribuable de Château-d’Ex. La capitaliste a le plaisir de choquer, un peu, les gens avec «son écrivain». Gaston fait un exposé brillant qui a conquis (je n’ai pas dit convaincu!) les Autorités et le public. Il est le seul pêcheur à la ligne capable de mêler les concepts politiques les plus abstraits aux truites frétilantes de la Sarine.

1972, Le Mont, sur les hauts de Château-d’Ex

Après la réception officielle, un groupe de privilégiés se retrouve sur la terrasse du magnifique chalet de nos hôtes d’un jour. Christian Sulser, autre passionné de la langue française, journaliste à la Radio romande et Gaston Cherpillod s’assoient autour d’un micro, au milieu du jardin potager, un verre de whisky à la main. Ils échangent doctement sur un thème qui devrait contribuer à la révolution prolétarienne: *la réhabilitation de la tautologie*. Malgré, ou grâce, au breuvage versé régulièrement et généreusement par le professeur attentionné d’anthropologie, époux de la fortunée hôtesse et bibliothécaire du jour. L’image des deux gavroches quadragénaires assis dans le potager dominant merveilleusement Château-d’Ex et de l’anthropologue nonagénaire, germano-américain, portant précautionneusement du whisky, des glaçons et des petits fours ne peut s’oublier...

1972, La Sallaz à Lausanne, sur les ondes de Sottens

Quelques semaines plus tard, la Radio romande diffuse ce brillant numéro des deux acrobates du verbe entre 14 heures et 15 heures. Deux esprits flamboyants qui se sont montrés au-dessus de leurs réputations dans des conditions d’enregistrement pour le moins... bucoliques.

1974, sous-sol de d’Hôtel de la Navigation à Ouchy

Conférence des directeurs de Collèges et de Gymnases. C’est la première «Foire aux temporaires» à laquelle le soussigné participe. Chacun a reçu, quelques semaines auparavant, un catalogue des candidats à un poste d’enseignant. Les directeurs ont pris contact avec des candidats pour compléter le corps enseignant titulaire pour l’année scolaire 1974-75.

Fait exceptionnel, dans quelques disciplines, il pourrait y avoir trop de candidats au bénéfice de tous les titres légaux.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Ils ont une priorité absolue. Le Service de l'enseignement secondaire avait décidé qu'on n'entrerait pas en matière sur les candidats de la deuxième partie du catalogue (porteurs de titres jugés équivalents ou sans titres légaux) tant que tous les candidats de la première partie ne seront pas engagés.

Au début du catalogue, sous lettre C figure un licencié en lettres, né en 1925, titulaire d'un brevet d'aptitude à l'enseignement secondaire. Gaston Cherpillod est donc prioritaire... et chaque directeur semble le connaître de réputation et souhaite qu'un collègue l'engage pour pouvoir maintenir leur choix.

Il me reste quelques heures hebdomadaires de langues anciennes et Gaston Cherpillod est intéressé. Lorsque j'annonce, après quelques secondes de silence mis en scène (il faut bien ménager le suspense !): «Prilly», les chuchotements marquent le soulagement et l'amusement. Plusieurs de mes collègues ne cachent pas leur sentiment, «ouf !», ou bien: «il est bien naïf, ou gauchiste... le petit nouveau».

Octobre 1975, salle des maîtres du collège de Prilly

Ce collège de banlieue a été ouvert en été 1974. Un apéritif est organisé à l'occasion des cinquante ans de Gaston. Doyen d'âge, il aurait presque pu être le père de ses jeunes collègues.

Je me permets d'ironiser sur la réalité historique des premières pages du *Collier de Schanz*, où Gaston critique la qualité du whisky bu à Château-d'Œx (Sainte Gabelle si vous avez lu le roman). Manifestement, l'écrivain voulait faire oublier que c'est la quantité, et non la qualité du breuvage servi par des grands bourgeois qui lui avait valu une nuit... difficile, chez nous, avant le retour dans la plaine par le Montreux-Oberland bernois.

L'Ecrivain se justifie énergiquement et immédiatement par un remarquable plaidoyer pour le droit à la créativité et la liberté de l'auteur de roman face à la réalité historique. Les jeunes collègues présents ne sauront jamais si la brillante et ampoulée démonstration pouvait éventuellement être prise au second degré.

Automne 1975, le mercredi après-midi, salle où sont subies les heures d'arrêts

Gaston Cherpillod accepte de mettre à son cahier des charges la surveillance des arrêts. Chaque mercredi, à 14 heures, il passe au secrétariat prendre la liste des convoqués, fait l'appel, leur distribue le travail et les surveille pendant une ou deux heures. A ma connaissance, aucun élève n'a jamais osé bouger un œil pendant ces périodes de punition.

Quant à la scène de l'interpellation de Cherpillod devant le collège de Prilly, nous avons eu le privilège d'en recevoir une version d'un narrateur qui la tenait du protagoniste lui-même. Le manteau était plus noir, aussi long, tel celui des ouvriers et peut-être celui hérité de son père. Il portait une serviette et les pandores lui demandent ce que contient sa serviette, s'il a une carte d'identité avant de le prier de les suivre au poste. Mais quand ils le laissent partir, pas d'excuses, une remarque: «Vous savez, on voit plus loin que vous!» Cette sibylline et hilariante phrase adressée à un poète visionnaire, voire, de son propre aveu, voyant, contient

J'avoue que l'image de l'anarchiste mué en garde-chiourme inébranlable et vertueux ne manque pas de piquant.

Hiver 1976, carrefour du centre de Prilly

Par une fin de journée humide, dans son traditionnel manteau de loden – je devrais dire sous sa houppelande –, Gaston attend sa compagne, qui vient le prendre en voiture. Il a un sac de papier à commissions dans chaque main. Il se tient juste en face du poste de police. La voiture se fait attendre. L'enseignante est en retard, l'enseignant tourne en rond.

Intrigués, deux membres de la maréchaussée sortent de leur tanière et viennent s'intéresser de plus près à cet étrange individu. Il aggrave son cas en disant qu'il est professeur de grec au Collège. Gaston est embarqué au poste pour un contrôle d'identité. Evidemment, il n'a pas de papiers sur lui. Cet incident doit le rajeunir d'un quart de siècle... il a été rapidement libéré pour rejoindre la voiture de sa compagne.

Les agents auront-ils compris que les caractères imprimés sur les couvertures des livres contenus dans les sacs en papier ne venaient pas de Moscou, mais bien d'Athènes? Le Commissaire de la police de Prilly, qui m'a conté l'incident, mi amusé, mi agacé, ne savait pas trop qu'en penser...

Epilogue

Quelques années plus tard, un parent, cadre de la police cantonale, m'a avoué qu'un groupe avait préparé une pétition contre l'engagement de ce dangereux «communiste» qui allait enseigner à leurs enfants. La pétition n'a jamais été envoyée au Département. Il reconnaissait toutefois qu'ils n'ont jamais eu à se plaindre de l'enseignant et que les élèves avaient beaucoup apprécié sa fougue et sa passion pour la culture antique.

Ce «certificat de conformité à l'école radicale vaudoise» prononcé par un commandant de police méritait d'être cité. Avouer, à cette époque, que l'on pouvait être «gauchiste» et honnête, consciencieux, respectueux de sa mission d'enseignant, n'allait pas de soi.

R. S.

...je joins ci-dessous le récit qu'en donne Cherpillod, 55 ans après les faits, dans la méditation intitulée «Du parler table rase» parue dans le recueil *D'un ciel bleuâtre*: «Le tempérament quelque fois s'oppose à la personne: je n'ai donc pas affiché ma couleur politique en classe, un jour célèbre de mai, en nouant autour de mon cou le signe d'une appartenance à l'armée révolutionnaire, le foulard cramoisi que, devenu artichier, un grimaud m'attribue [il s'agit donc de Michel Contat dans un *Hebdo* bon pour la tête, note de PYL], mémoire défaillante: mes nerfs détestaient déjà le rouge [dernière allusion peut-être à cette épilepsie qui le faisait fuir le rouge].»

La scène qui introduit *Le Collier de Schanz*, reprise plus loin dans le roman, transforme effectivement celle vécue par l'auteur. Comme dans tous ses livres Cherpillod, à la mémoire longtemps infaillible, a souvent changé les noms propres des héros, ses avatars, et des lieux, Château-d'Œx devient Cintegabelle, et pourquoi pas la grande quantité de whisky en mauvaise qualité, rejetant sur le bourgeois la cause des vomissements consécutifs et exonérant son héros de toute responsabilité. Nous ne construisons pas une biographie de Cherpillod, à l'américaine, *facts, facts, facts*, lui qui haïssait tant l'Amérique dont il ne connaissait personnellement qu'un ou deux épisodes de *La Petite Maison dans la prairie*...

toute l'histoire de l'incommunicabilité entre les chargés de l'ordre étatique et les rêveurs d'utopies qui ne cherchent pas tous à les incarner par la violence. Le terrorisme, islamique par exemple, nous en joue une nouvelle version dans un monde qui a changé.

Voici d'ailleurs la description du manteau du narrateur dans *Le Collier Schanz* qui se passe justement cette année-là: «Je sens la bise sous le manteau noir de feu Papa. J'aime ce drap sombre et rugueux pour sa couleur et sa texture. Il me vêt de deuil; j'y éprouve un double exil. Quand je le porte, je suis moins travesti que trahissant ma vérité ambiguë; je

tâte mes deux échecs, dus, l'un, à l'origine ouvrière et, l'autre, à la vocation [...]. La vioque s'interroge: avec mon vaste manteau, je suis ou un révérend ou un triste sire, certes. On me lorgne, me toise, dans le doute, on ne parierait pas pour le prêtre. Je préfère encore les vieilles aux fillettes, moi.»

Les avatars de Cherpillod, ici François Péry, reviendront souvent sur cette gérontophilie, quête inlassable de la mère manquée, et nombreuses sont les dénégations pédophiliques, les adolescentes ne figurent-elles pas le printemps, la vie, le renouveau? Là encore le symbole peut suffire, pas besoin de consommer. PYL

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Daniel de Roulet

Eloge de mes grands-parents

Ecrivain qui lut et fréquenta Cherpillod mais s'en est distancé, Daniel de Roulet s'en explique ci-dessous.

« Cher Pierre-Yves, Merci pour ton aimable proposition. Je me suis empressé de ressortir mes livres de Cherpillod. Ils sont presque tous dédiacés par lui. J'étais allé le trouver à la vallée de Joux et nous avons eu quelques discussions autour de la littérature, car, comme tu peux t'imaginer, je ne suis pas un adepte de l'imparfait du subjonctif et de la citation latine.

Je crois que nous avons de profondes divergences même si j'appréciais son attitude politique et son opiniâtreté... »

La revue *Écriture* a fait paraître dans son dernier numéro une « Lettre à mon père pour son anniversaire » qui m'a valu des messages de sympathie, mais aussi des réactions passionnées. Celles inspirées par le service de presse galonné de notre armée, je les attendais. Mais pas le papier de Bertil Galland : « Le contingent des infâmes, Daniel de Roulet dénonce Guisan et la bande des CH » (*Le Nouveau Quotidien*, 5.12.97). Le fondateur d'*Écriture* a pourtant raison de ne pas laisser passer dans mon texte n'importe quelle allusion. Il me permet ainsi de préciser ma pensée en dehors de toute polémique.

Dès que je touche, même avec ironie, à la première syllabe du nom d'un auteur de la génération qui me précède, les protecteurs lèvent la garde. Me voici accusé à la fois d'intégrisme et de maoïsme. Je serais le fossoyeur de la Sainte famille et des Saintes écritures. La forme est rude, mais parlons du fond : la littérature en Suisse romande souffre d'une question de génération. Et de filiation, j'en conviens.

A Susanne Schanda qui m'interrogeait sur la perception que la Suisse allemande a des écrivains de Suisse romande j'ai répondu : « Alors que par le passé des auteurs tels que Loetscher, Diggelmann et Dürrenmatt avaient un rapport étroit avec la Suisse romande et savaient ce qui se passe ici, la perception des Suisses allemands est aujourd'hui en crise. Ils croient que la littérature de la Suisse occidentale n'est constituée que de 4 CH : Chessex, Chappaz, Chevallaz et Cherpillod. Si la littérature en Suisse Romande se limitait à cela, nous serions en mauvaise posture. Mais il y a une nouvelle génération avec beaucoup de femmes qui sont insuffisamment connues et traduites : Agota Kristof, Amélie Plume, Anne-Lise Grobéty » (*Berner Zeitung*, 18.10.97). Comme il est agaçant pour mes collègues suisses allemands de s'entendre confondus avec Dürrenfrisch, de même ici, la nouvelle génération ne souhaite pas être confondue avec ses prédécesseurs, aussi brillants soient-ils.

J'admire Maurice Chappaz – je l'ai écrit – et trouve tout aussi scandaleux que Bertil Galland qu'il ait dû attendre ses 80 ans pour recevoir le Goncourt de la Poésie. Mais quand, après avoir épinglé les maquereaux des cimes, Chappaz dénonce « Nouillorque », je ne suis pas sûr que nous parlions de la même ville. Je respecte Jacques Chessex, j'ai fait de la boxe comme lui. Cherpillod est un ami. Quant à Georges-André Chevallaz, je suis de la génération de ceux qui ont dû apprendre par cœur, malgré eux, son livre d'histoire.

La génération que j'appelle ironiquement « des quatre CH » a forgé son écriture dans les années soixante et, quoiqu'elle en dise, elle s'est formée contre Ramuz et Cendrars tout en les respectant, car il n'est pas d'autre manière d'écrire (en tous cas dans un premier temps) que « contre » la génération qui nous précède. Ramuz, lui, écrivait « contre » Rod. C'est sans doute l'illusion nécessaire à chaque débutant : reprocher à ses pères de ne pas avoir rempli leur contrat.

Je continue sur cette illusion et prétends expliquer pourquoi la rupture est nécessaire. La génération née avant-guerre a publié ses plus beaux textes dans les années 70 et 80. L'image la plus triomphante qu'elle a gardé du pays est celle de l'Expo de 64 sur fond de neutralité. La question n'est pas de savoir si cette génération – qui a égratigné le mythe – s'est « engagée » ou pas, mais de comprendre selon quels critères elle pouvait le faire. Tout se passait en termes de Pays, Nation, Patrie. Ainsi au portrait des Valaisans de Chappaz répondait celui des Vaudois de Chessex, les livres d'histoire louaient la continuité et les polémistes défendaient les nobles conquêtes des ouvriers contre les intellectuels. Le tout dans une continuité stylistique retrouvée avec le XIX^e siècle, effaçant en quelque sorte les efforts de Ramuz vers une langue nouvelle saluée par Céline.

J'exagère ? Bien sûr. Je fais des amalgames ? Non, je prends du recul. Dans le premier numéro de la revue *Écriture*, en 1964, ses fondateurs justifiaient le programme de leur géné-

ration. Jacques Chessex dans un superbe élan invoquait « les esprits de la terre qu'a excités ce terrible courant d'air brasseur de mémoire ». Et Bertil Galland ajoutait : « Celui qui vit, crée ou agit parce qu'il dit : poésie d'abord, ou Vaud, patrie première, se préoccupe peu des congrès où l'on prêche la polyphonie. »

Mais la littérature des quatre CH n'est pas seulement une manière politique de voir le pays, de le délimiter, de la revendiquer – surtout quand il vous maudit –, c'est aussi une thématique du repli tragique : solitude, introspection, suicide, deuil et paysages neigeux.

Je me moque ? Non, j'admire mes pères, mais ne crois pas leur démarche éternelle. Lorsqu'ils ont commencé à écrire, personne ne les publiait. La Guilde du Livre et les éditions Rencontre avaient des centaines de milliers d'abonnés et les livres quittaient la Suisse par wagons entiers sans en diffuser les auteurs. Puis Bertil Galland est venu, une génération entière lui doit sa visibilité éditoriale.

Les hasards de l'alphabet justifient-ils l'amalgame ? Je sais bien que le lyrisme engagé de Cherpillod n'a rien à voir avec la sécheresse de Chevallaz. J'ai encore dans ma bibliothèque son *Histoire générale* et salue le tour de force littéraire que constituent ses pages sur la Deuxième Guerre mondiale ou pas une allusion n'est faite ni à la déportation des Juifs ni aux camps de concentration.

A-t-on le droit de diviser l'histoire littéraire en générations ? Thibaudet, cité par Jean Rousset, explique que, malgré eux, Proust, Gide et Valéry dont les œuvres s'imposent au début des années 20 doivent être considérés comme une génération unique. Une école littéraire se choisit par affinité, une génération s'impose par les hasards de la publication. Chaque génération, malgré elle, peut être référée à l'histoire et à ceux qui l'écrivent que ce soit pour devenir ou pas président de la Confédération. Ceci ne signifie pas que les productions d'une génération résistent au temps de la même manière. Certains livres naissent jeunes sans vieillir, d'autres naissent vieux, très vieux.

Je vois les moustaches se froncer, les doctes index se lever pour m'expliquer que la tradition a mis de l'ordre dans notre littérature et que je suis mal et tard venu pour bousculer la photographie de famille. Mais si justement je préférerais les grands-mères et les grands-pères ? Le sourire de Monique et le rire sombre des Ferdinand. Car à force d'ordre et de tradition, la génération qui a suivi Cendrars et Ramuz a refusé de suivre le cosmopolitisme de l'un et l'audace stylistique de l'autre.

La génération d'après-guerre qui publie aujourd'hui a trouvé un autre rapport au pays, une identité moins locale. « Lausanne – Genève » à force d'être répété sonne comme « Los Angeles », ma ville unique, métropolitaine. La nouvelle génération cherche ailleurs ses racines. On y trouve de tout : une étrangère établie en Suisse, un Parisien né en Suisse, un frontalier publié à Paris, un double national mangeant à plusieurs râteliers. Cette génération a rapporté de ses voyages urbains et cosmopolites, des thèmes différents dont le vocabulaire n'est pas encore patiné : racisme, chômage et génie génétique

Depuis 1989, la Suisse n'est plus au même endroit sur la carte de l'Europe. Une fois de plus nous devons cela aux Russes ! A la fin de la deuxième Guerre mondiale ils avaient accepté de ne pas occuper l'Autriche à condition qu'elle reste neutre. Imaginons les Russes en Autriche. Croit-on que la Suisse aurait pu rester neutre ? Finie la guerre froide et la menace rouge, nous voici de nouveau où nous étions du temps de la gloire de Ramuz, écartelés entre la France et l'Allemagne. Une nouvelle fois à la périphérie de la francophonie, mais désormais, sans pouvoir nous réfugier dans une identité locale ou de nation. Après celui des Vaudois et des Valaisans, personne n'écrira plus le portrait des Jurassiens ou celui des Genevois, l'heure est passée. Le Suisse moyen

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

est devenu universel et nos paysages planétaires. Ceux qui sauraient faire ces portraits locaux ont décidé de s'atteler à d'autres tâches. Ils préparent une quadruple rupture.

La première rupture est politique au sens large : l'écriture n'échappe pas aux rapports de pouvoir. Même lorsqu'elle prétend n'avoir jamais participé aux utopies extrêmes de ce siècle, elle reste située dans un mouvement du temps. Quand elle prétend s'y soustraire, surtout après 1989, je l'appelle réactionnaire. Lorsque les auteurs du groupe d'Oltén ont quitté la Société suisse des écrivains compromise dans les pires manœuvres policières, ils ont choisi à leur œuvre un terrain différent, refusant d'évacuer l'histoire. Cette démarche littéraire est d'autant plus nécessaire aujourd'hui où les gazettes à la courte mémoire feignent d'ignorer les voix qui, dès la fin de la guerre, ont cherché à préserver une mémoire critique sur les compromissions de quelques banquiers salopards. Bonnard, Surava et même Meienberg ont payé chèrement ce courage. Il ne faut donc pas laisser Muschg parler seul de sa voix lointaine.

Chacun ne consomme pas cette rupture de la même manière. Les femmes qui écrivent se sont démarquées de manière plus radicale parce qu'elles attaquent d'un seul souffle la réaction et le patriarcat. Elles ont une tradition alternative pour justifier leur attitude : Corina Bille, Alice Rivaz, Monique Saint-Hellier, Catherine Collomb sont de fières grand-mères.

La deuxième rupture est culturelle, c'est-à-dire qu'elle annonce, au centre des textes, la diversité des cultures dont nous venons et vers lesquelles nous allons. L'un vit à Lausanne avec l'accent tessinois, l'autre se dit parisien mais traîne ses diphtongues, cette dernière écrit d'un rythme hongrois au bord de nos lacs confondus. Tandis que la France ferme de nouveau ses oreilles à l'Allemagne « rachetée », notre position aux marges de la francophonie redevient celle qu'analysait Denis de Rougemont : au cœur d'une Europe en devenir, sans illusion ni sur la pensée, ni sur le marché unique. Je choisis avec Julien Gracq : « Nationalité : frontalier ».

Ceci ne signifie pas tourner définitivement le dos à la Suisse. Ou s'en sortir par une pirouette satirique. Il faut savoir d'où l'on parle, se situer par rapport à la polémique de la *NZZ* à laquelle Pro Helvetia répond : Les artistes n'ont pas à s'excuser pour les erreurs des prédateurs.

La troisième rupture est une question de style. La technique n'est pas neutre, la science encore moins. La langue contemporaine est pleine de référence à ce quotidien digital. Son refus a permis à mes pères littéraires – dévoués à la poursuite de leur œuvre – de ne plus jamais feuilleter de revue scientifique. Même si la littérature reste centrale, elle n'est pas le seul levier sur la réalité, elle ne saurait naviguer en dehors de la technicité du monde, elle devrait même l'anticiper. Reste à trouver un style en avance sur cette fin de siècle. Non pas en le cherchant pour lui-même, mais afin de s'appropriier le monde plutôt que le copier. Attaquer l'horizon de front et rapporter de ce forage des carottes multicolores, l'écriture est à ce prix.

De ces trois ruptures premières (histoire, culture et style) en découle une dernière : rupture thématique. Bien sûr il neige encore sur les campagnes, les deuils sont permanents, le suicide hante chacun. Mais un sourire ironique (ni satirique, ni cynique) accompagne désormais l'écriture, la vie physique est de retour, les promeneurs pressent le pas, les voyeurs font l'amour pour de bon et sous la plume résonnent tendrement les jeux des enfants naturels. La rupture thématique établit une discontinuité permanente entre les attentes utilitaires des contemporains et les préoccupations des auteurs. Les voilà

fiers d'être de nouveau dans cette position revendiquée par leurs grands-parents : asociale.

Starobinski, dans sa grande sagesse, voyait dans la littérature suisse un regard au « décalage fécond ». Désormais elle se réclame sans vergogne de la marge. Mais c'est une marge pleine page.

Je sais, ces propos programmatiques choqueront ceux qui ont consacré leur œuvre à rendre compte du monde tel qu'ils l'ont vu. Ils trouvent les nouveaux venus plus présomptueux qu'ils ne l'étaient, arrogants comme des technocrates. Ils refusent de légitimer leur écriture, prétendent que le pays réel ne saurait s'y reconnaître. Ils ont raison, et Bertil Galland, leur prestigieux éditeur, avec eux. A moins que la littérature, justement, doive être en avance, un tout petit peu, sur les temps qui viennent. Ramuz à propos de peinture : « Car Cézanne est de son temps, tout ensemble et le devance, ce qui est la seule façon d'être de son temps. »

Je polémique ? Non, je me souviens avec émotion de ma première rencontre avec l'un des représentants des quatre CH. Il vient de mourir. A 17 ans, admirateur de Jean-Pierre Monnier, je le choisis comme auteur de maturité, lui envoie une longue analyse de son œuvre. En guise de remerciement il écrit, non pas à moi mais à mon père – parce que pasteur –, une lettre dans laquelle il parle de lui, l'écrivain, et de moi, le collégien. De lui, il dit : « l'effort entre une vision du monde lourde de significations et la difficulté pour l'auteur de s'y accorder au moyen de mots seulement ». De moi, il relève « la liberté et la désinvolture ». D'un côté l'amour difficile, la terre première, de l'autre...

La voilà ma rupture, elle s'appelle désinvolture.

Paru dans *Ecriture*, n° 51, printemps 1998

« J'admire Maurice Chappaz - je l'ai écrit - et trouve tout aussi scandaleux que Bertil Galland qu'il ait dû attendre ses 80 ans pour recevoir le Goncourt de la Poésie. (...) Je respecte Jacques Chessex, j'ai fait de la boxe comme lui. Cherpillod est un ami. Quant à Georges-André Chevallaz, je suis de la génération de ceux qui ont dû apprendre par cœur, malgré eux, son livre d'histoire. »

« ... en y réfléchissant je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que je disais de sa génération que j'appelais par provocation celle des 4 CH. J'avais parlé de lui dans *Ecriture* en 1997 et avais été ensuite pris violemment à parti par Bertil Galland dans *Le Nouveau Quotidien*. Il y défendait entre autres Cherpillod. Je lui avais répondu dans un long texte dans *Ecriture*. Ce texte date d'il y a 21 ans. Je n'ai rien à y ajouter. Si Janine et toi voulez le publier dans *Le Persil*, libre à vous. Je ne vois pas quel texte je pourrais y ajouter. Amitiés, Daniel »



Dans cette vallée de Joux que Cherpillod nommait « Combe de la mort », en ce village nommé Le Lieu, notre photographe Luca Etter a saisi Le Coin, son architecture vernaculaire entée d'un « Stop » destiné aux non voyant à une encablure de la résidence du poète hydrique.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Quand la proposition m’a été faite de participer à ce numéro du *Persil*, j’ai d’abord pensé à broder (jouer du pipeau ? du fifre ? de la guimbarde ?) autour d’*Album de famille* ; j’aurais pu aussi inventer quelques ponts avec les *Contredits* cherpillodiens, mettant en parallèle ses obsessions, sa hargne indécrottable, sa manière parfois épuisante de jongler entre la clarté du brut et les « emberlificoteries » choisies. J’aurais pu psychanalyser autour du fait qu’on entende si fort « charpies » dans son patronyme.

Puis je me suis dit que non, que je n’étais loin s’en faut pas lacanien, et puis à quoi bon gloser autour de ces ouvrages zombies pour les ramener fort momentanément à la vie ? Inviter à les lire alors que j’y trouve, comme presque partout hormis dans son *Chêne brûlé*, autant me donnant envie de l’embrasser que de secouer la tête. Lui qui se gaussait des préciosités, pourquoi Diable s’est-il tant échiné dans l’illisibilité ? Lui qui s’est déplié et déployé du côté gauche du politique échiquier, n’est-il pas déplorable d’avoir fini pareillement esseulé, à mépriser ses voisins les Combiens (qui le lui rendaient bien), à pleurnicher sur son chat déjà enterré ?

Ciel, Gaston, te vivre en moraliste, soit, t’étouffer de lucidité, je l’entends, mais saupoudrer un peu de légèreté dans tout ça, hein ?, et vraiment miser sur la fraternité et l’amitié plutôt que sur des mortiers de mots (des « motiers » ?) à détour de bras, non ? *[Voilà le glissement opéré, sans anesthésie : c’est un semblant de lettre posthume que je me propose de broder et d’endosser.]*

Ton *Chêne brûlé*, Gaston, m’a inventé des épaules sur lesquelles asseoir mon indignation et mon dépit ; cela n’a pas de prix. J’avais besoin d’autre chose que de protestantisme larmoyant, de cartes postales, de scandales faciles ou de rêveries de promeneur solitaire. Tu m’as confirmé le fossé entre le contrat social, la paix sociale, la poésie nombrileusement salace et l’omniprésence de l’eau sale où l’on laisse goger les déclassés. Tu as conféré une épaisseur politique et, oserai-je le terme ? eschatologique aux décennies romandes ayant précédé ma venue au monde. Tout ceci par la disgrâce d’une langue trempée dans le cambouis mais musclée à l’Académie ; des bons mots salopés, des références sempiternelles éborgnées (Bouffe donc ta Madeleine de manière moins laxative, fils à maman de Marcel), des élites incendiées.

On y sentait, tu l’avouais du bout de la plume, de la joie et un revigorant élan de vie ; celui des enfants malades qui crache est à moitié sauvé, disait l’autre. C’était il y a cinquante ans et cette joie communicative s’est ensuite tarie, équarrie, bactérie. Tu charries ? J’aimerais bien mais non ; je me vois encore acheter, enthousiaste, ton *D’un ciel bleuâtre*, puis ne cesser, courant sous ses postillons célestes, de soupirer de malaise. A qui donc pourrais-je recommander cette soupe froide d’avoir trop brûlé ? Au fricasson givré et raclé au bâton personne n’est détenu.

Merde, Gaston, pourquoi n’as-tu pas foutu loin ce blason de prétention et ouvert un chouïa ton horizon, nom de Dieu ? Au lieu de quoi, ta prose bourrée d’aigreur et de cabotinages savants laissant froids administrateurs médiatiques et détracteurs, ceci sans remorquer de nouveaux lecteurs, tu as décidé de ne plus publier de ton vivant. Sage décision que d’enterrer dans l’œuf toute absence de recension, sans doute, mais tu méritais de filer par une porte moins étroite, et c’eût été tellement plus judicieux que tu intéresses ton prochain plutôt que les thuriféraires académiques...

Trop tard pour t’habiller d’un « nous » ? pour arrêter de dégommer à tout va et tenter de tendre quelques mains à des plus jeunes arrivant la plume entre les dents ? A quoi bon puisque selon toi le ver était devenu le fruit. Alors continuer de vitupérer. Un palimpseste de glaires pamphlétaires stylisées serait ton mausolée.

Je t’envoie trois bises où s’échine la bise, mais tu fais chier, Gaston.

« Merde, Gaston, pourquoi n’as-tu pas foutu loin ce blason de prétention et ouvert un chouïa ton horizon, nom de Dieu ? »

Karim Karkeni

Bise en garde ? Pardon ? Kézako ? Cosaque ? Oh!!!

Electron libre, Karim Karkeni
alla une fois discuter avec
Cherpillod au Lieu.

au Lieu, j’ai vu
plusieurs photographies
le vieux poète m’a montré son portrait :
jeune, robuste, le torse sûrement bombé, frais, fier, souriant en costume de Bellettrien
il a dit que je n’avais pas l’air d’un « terrible abstinent »
il m’a offert la pomme, avant midi
en lutte contre l’amertume
avec les doigts, il avait ôté tous les pépins
avant la distillation,
j’en ai bu trois fois, ses verres étaient très petits
il m’a écrit une dédicace ambiguë
dans l’édition première de son seul très grand livre
et nous avons regardé divers papillons
il m’a parlé des ombreuses rivières
comme s’il passait un témoin ou me prenait comme tel
un trophée poussiéreux (immense tête de brochet) a été sorti d’une boîte
j’ai eu faim, il faisait froid, je n’avais mangé qu’un pain au lait
il a souri et regardé, il s’est abstenu de mépriser
puis dans une lettre, il m’a écrit être devenu prosateur
sans s’en rendre compte
et presque contre son gré

je suis à la fenêtre
ouvert au vent
je regarde encore dans la direction du cimetière
c’est le matin, je fume la tête dehors
en buvant du café

Vincent Yersin

Lettre de motivation

Poète et écrivain collectif,
Vincent Yersin alla lui aussi
une fois discuter au Lieu avec
Gaston Cherpillod. Le poème
ci-contre est une variante d’un
texte publié dans le recueil
Lettre de motivation, BSN
press, 2016.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Frédéric Vallotton

Album de famille

Ecrivain frondeur, cousin de Chessex, libre, ironique et mordant, aérien souvent, Frédéric Vallotton vit à Morges et à Berlin, quand il ne danse pas à Schönbrunn. Il a donné non pas un, mais deux textes sur Cherpillod.

« On lui a tout fait,
au Cherpillod,
jusqu'à lui
empoisonner son
chat, salopards
de voisins prolos
comme ses parents.
Trahi mille fois
mais toujours fidèle
à lui-même, le
Gaston. (...) il trouve
que Lausanne a
mal tourné, ce
type est mon dieu.
Dommage qu'il
soit de gauche et
hétéro, je pourrais
me prétendre le
nouveau Cherpillod.
Il a même enseigné
à Vevey! »

J'ai raté l'auteur, comme on rate bêtement un bus ou le train, le moyen d'aller rencontrer quelqu'un. Gaston nous a quitté en 2012, j'aurais donc pu aller gratter à sa porte, m'entretenir avec la somme littéraire, la voix off du texte mais j'ai raté l'auteur... Il a fallu qu'on vienne me tirer la manche – un autre auteur et camarade dont je n'ai pas manqué la rencontre. Bref, « est-ce que ça te dirait d'écrire quelque chose sur Cherpillod?! ». Euh, qui ça donc? oui, le nom, bien sûr, le renom, une ombre large projetée sur la toile de la littérature romande, quant à l'œuvre... Le corps de cette dernière finit par représenter le corps de l'auteur, après le départ définitif de celui-ci. J'ai donc, enfin, fait connaissance avec Cherpillod, par le biais de son *Album de famille*, publié en 1989 aux éditions de L'Âge d'Homme (j'avais dix-neuf ans alors et ne lisais pas grand-chose... tout Guibert à partir de 1990).

Quelle surprise, quelle joie, « les chats ne font pas de chiens » comme dirait maman! En m'enfonçant dans le joli volume, emprunté au Cercle Littéraire, cette chère institution dont je suis sociétaire, j'ai pu y trouver comme un air de famille! A dix-neuf ans, cette lecture m'aurait été amusante; à près de cinquante ans, Cherpillod qui en avait soixante-quatre lors de la publication de cet *Album de famille* m'est devenu presque un grand frère. Et, si nous ne sommes pas tout à fait du même bois, nous sommes du même coin de forêt: notre humus vaudois mi-urbain-prolo-parti-de-loin-pour-arriver-à-pas-grand-chose. Mais quelle verve pour Gaston, quelle vitalité, quel appétit, quel humour. Notre auteur est critique mais jamais atrabilaire. Il a le cœur à gauche, la vraie gauche, pas la nouvelle majorité parce qu'*être socialiste, aujourd'hui, c'est la façon la plus polie d'être de droite*. Son engagement politique lui a coûté professionnellement du reste – je me sens moins seul... Le qu'en-dira-t-on? Il s'en fout, royalement. Ça le peine, plus pour la bêtise que cela suppose que pour la douleur que cela pourrait lui causer. Une piqûre de moustique. Un truc agaçant, sans plus. Il a eu aimé la « grande ville », Lausanne donc, avant de la voir perdre tout ce qui faisait son identité, et son amour se faner. Et le bruit, la circulation automobile, l'agitation inutile ont fini de le dégoûter de la concentration urbaine.

L'*Album de famille* est une bonne lecture introductive; mon goût pour l'autofiction y est comblé. De plus, Cherpillod remplit méticuleusement son devoir de vérité foucaldien: il témoigne de son temps, des faits, de l'air du temps et de qui bat la mesure. Pour ceux que le style cherpillodien ne toucherait pas, il reste l'intérêt historique du témoignage, un témoignage à usage local. Contrairement à quelques grands noms des lettres romandes, Gaston ne donne pas dans la vaudoiserie pour parigots. Son verbe est clair, chaleureux, coloré juste ce qu'il faut. Pas de fausse rusticité chantournée ni cet épouvantable appel à la terre, nourricière, les racines, le fumier, la gadoue, la cambrousse. Cherpillod aime la quiétude rurale avec les commodités de la ville, la juste mesure de l'honnête homme. Je ne peux que lui reprocher son carnisme et sa pratique de la chasse (avec un fusil, des balles et tout le toutim, pas la chasse aux animaux nocturnes où le gibier ne verrait rien à redire au coup tiré...). Question turlute, notre Cherpillod laisse entendre avoir été un coquin mais une épouse et la littérature pour maîtresse lui suffisent bien largement à l'heure de son témoignage.

J'aurais dû lire *Le Chêne brûlé* ou *Promotion Staline*, de l'autofiction toujours, même si, à l'époque, l'époque lointaine de ma naissance, le genre n'a pas encore de nom. Vladimir Dimitrijevic lira ce premier titre et publiera le second et tous les autres. Non seulement, j'ai raté un auteur mais un éditeur aussi. Je vous confie mes regrets depuis Berlin, cet autre chez moi que je ne trouve pas si éloigné de notre cher Pays de Vaud. Il est vrai que le commanditaire de cet

article m'a relancé, aujourd'hui même. Entre le fitness, les courses, l'après-midi avec Li. et le dîner aussi, je n'ai pas oublié Gaston, pas complètement. Je viens de terminer le visionnage de l'excellent Plan-fixe consacré à notre cher Cherpillod, 50 minutes d'interview par Bertil Galland en 1992, dans le bureau de l'auteur, au Lieu. Je découvre un homme qui ne fait pas ses soixante-sept ans, l'air taquin, l'œil qui frise, les lèvres serrées pour mieux projeter son propos lorsqu'il les ouvre. Il y a bien une vingtaine de bons mots qui pourraient prétendre à faire citation dans ce Plan-fixe. Je vous glisse le meilleur: « Tous les auteurs sont des vieilles filles! » Et l'homme d'asséner deux, trois autres vérités fondamentales, au passé simple, subjonctif imparfait et conditionnel passé deuxième forme à propos de ses semblables – auteurs et/ou Vaudois. Il en a parfaitement le droit, c'est un enfant du pays, il a du reste l'accent, bien marqué, et encore plus notable du fait de son aisance à parler dans une syntaxe impeccable. Ça détonne un peu dans le silence de mon séjour wilhemien, une location à Schöneberg. Je l'écoute sur ma tablette que je trimballe à la cuisine (tasse de thé), puis à la salle de bain (brossage et fil dentaires). Je découvre une sorte de double inversé, je reconnais des situations, des choix de vie, un motif qui coïncide parfaitement avec la vie que je me suis tricotée. L'orientation politique gauchiste, l'amour des femmes, le protestantisme agnostique, la scolarité heureuse de Cherpillod se juxtaposent parfaitement sur mon orientation politique droitnière, l'amour des garçons, le catholicisme pratiquant, la scolarité merdique, le tout sur une trame identique de difficultés financières durant l'enfance, un penchant pour l'anarchie et un regard critique voire acerbe sur tous les milieux fréquentés.

J'ai raté l'auteur, j'ai raté une rencontre, je suis sûr que l'homme était tout à fait abordable, sympathique et certainement pas avare de conseils en matière de littérature. J'ai raté l'auteur mais ne vais pas rater l'œuvre.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Le Chêne brûlé, excellente idée, c’est de la bombe et tu es un bombardier de haut vol», dixit le rédac’ en chef, j’ai nommé Pierre Yves. Je lui avais envoyé un petit courriel de Berlin, après avoir visionné le Plan-fixe consacré à Gaston Cherpillod, demande d’un délai rédactionnel supplémentaire, le temps de mettre la main sur le volume, d’une taille raisonnable! Commencé dans la semaine, lecture d’une grosse tranche durant une conférence obligatoire de pré-rentrée, préoccupation à la mode, la bienpensance académique et le contrepoint explosif de Cherpillod.

Résultat des courses: je me sens moins seul au pays de la tartufferie idyllique, l’idéal bidon de la bonne paysannerie saine et honnête. Laissez-moi vomir! Rien n’a été épargné à Gaston, rien. Ça commence par une profession de foi, le fameux devoir de vérité foucaldien, la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Gaston ne se réclame pas de l’autofiction mais on se trouve pile dans le genre. Puis il déroule son pedigree, sa mère froide, mal-aimante car malaimée, mal-traitée, exploitée, placée chez des enflures de péquenauds, le modèle vaudois standard début XX^e siècle. Je crains que le goût de l’exploitation totale de ces gens-là n’ait guère changé aujourd’hui. Ils ne battent plus ni n’harassent plus de petits orphelins placés chez eux, ils exploitent leurs épouses ukrainiennes, polonaises, thaïes ou moldaves dont ils divorcent sans leur avoir versé un centime de salaire, écornent leurs vaches et broient les poussins vivants... Je m’égare... Cherpillod tire les mêmes conclusions. Je comprends l’intérêt gourmand de Dimitrijevic pour cet agité de Gaston. On est en tout début 69; il faut oser «renvoyer son paquet» de la sorte.

J’ai l’oreille qui gueule... à force d’entendre des conneries, le colimaçon, le vestibule, la trompe d’Eustache, le tout éclaté par un vol aller-retour Zürich-Berlin, otite baveuse et vomissements, craquements consécutifs, le sommeil en pointillé et l’inanité vaudoise pour seul horizon. Mon pauvre et cher Gaston, mon héros, un type inoxydable, revenu de tout, un

Dès les premières pages du *Chêne brûlé*: «La pompe me va mal.» Mais c’est qu’aussi, Cherpillod va mal à la pompe. Il ne convient nulle part. Il fuit les dénominations. Il échappe aux subsomptions. Professeur défroqué, agitateur sans parti... On croit parfois le tenir au bout de notre hameçon – comme il tenait au bout du sien les poissons des rivières vaudoises – et voilà qu’il nous échappe, d’un coup d’aile il se rejette à l’onde. Celui qui casse la mâchoire d’un pandore un soir de rage et d’injustice n’a pourtant rien d’un délinquant: pas d’idéalisations de la petite frappe, comme chez Genet. Un fou? Il le dit parfois, mais ne semble pas y croire – et nous non plus, nous n’y croyons pas. Alors, Cherpillod poète? Pourquoi pas! Mais qu’a-t-il de commun avec ce que l’on entend généralement par «poète»? Ressemble-t-il à ces astiqueurs de vers, à ces ciseleurs de néant, à ces apprêteurs de truismes qui se qualifient également de poètes? Pas de label AOC, pour le poète. Chacun peut en être. Démocratie tyrannique. Alors, faut-il renoncer à qualifier Cherpillod? Se borner à lui donner son nom de famille? Accepter qu’il soit innommable dès lors que l’on s’en tient aux lieux communs. Cherpillod fut Cherpillod. C’est bien assez. Tant pis pour les encyclopédistes. Il a en lui quelque chose de ce monstre Innommable qui défie les classifications. Le communisme, le lyrisme, le naturalisme: tout lui fut trop étroit, tout conspira contre lui et il finit par conspirer contre tout cela. Sur nos terres tranquilles, labourées sans joie,ensemencées sans pas-

résistant. Heureusement qu’il n’est plus de ce monde, il serait mort de honte en voyant ce qu’est devenue la gauche vaudoise actuelle au pouvoir et pas prête de le quitter. Il écrirait «compromission» ou le braillerait. On lui a tout fait, au Cherpillod, jusqu’à lui empoisonner son chat, salopards de voisins prolos comme ses parents. Trahi mille fois mais toujours fidèle à lui-même, le Gaston. Pas forcément bien reçu parmi ses pairs parce qu’il ne sacrifie pas à saint Ramuz. Et Paris lui est une «Nécropole», il trouve que Lausanne a mal tourné, ce type est mon dieu. Dommage qu’il soit de gauche et hétéro, je pourrais me prétendre le nouveau Cherpillod. Il a même enseigné à Vevey!

«Je ne puis me dépendre tout à fait de ma merde; alors je la transmue [...]» écrit-il. C’est cela, oui, il écrit! et décrit tout dans les détails, sans états d’âme, fidèle à la vérité de son point de vue. Il ne va pas commencer à modaliser, mettre des guillemets, etc. *Le Chêne brûlé* est un constat sincère, osé, nécessaire. L’exemplaire que j’ai emprunté au Cercle littéraire – dont je suis sociétaire – porte la dédicace suivante: «Aux lecteurs du Cercle Littéraire, ce livre de fureur et de bruit», avec juste *Cherpillod* pour signature.

Frédéric Vallotton

Le Chêne brûlé

«Mais qui le lit encore? Qui donc peut supporter son éclat, autrement qu’en le changeant en éclat de rire, par le grâce de l’ironie – cette machine à dissoudre les révoltes?»

Quentin Mouron

L’Innommable et son cénacle

Ecrivain rebelle et talentueux, pamphlétaire ironique, Quentin Mouron n’avait pas lu Cherpillod.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Jean-Yves Dubath

J’aperçois, je respecte Gaston

Ecrivain qui naguère a
fréquenté cinéastes et
écrivains célèbres en chair
et en os, Jean-Yves Dubath
retrouve aujourd’hui
Cherpillod par les chenaux
médiumniques.

« Et puis il
appartenait à la
catégorie de ces
êtres capable de
vous manquer –
certes on comprend
que son absence ne
m’ait jamais pesé, et
pour cause ; mais à
présent trois lignes
de lui, lues, et je
sais qu’il hérite de
ce royaume, je sais
qu’il hérite de cette
capacité, qui est
celle précisément
de tous ceux qui
savent rendre triste,
parce qu’ils ne sont
plus là. »

Tel jour, voir passer le rigide Vladimir Dimitrijevic, c’était déjà apprendre certaines règles de contingence, liées à l’écriture et au maintien de l’écrivain ; il ne fallait pas être grand clerc pour deviner ces choses, dans les rues de Lausanne, et par exemple à proximité du Grand-Pont, de la place Saint-François, et plus près encore des librairies Gonin ou Marguerat, à une encablure du Café Romand – Dimitrijevic approchait, déjà quelque chose en soi-même se taisait. Le meilleur, en ces circonstances : arrêter de marcher, regarder passer, puis réfléchir quelques instants durant à sa propre destinée.

Avant de voir passer un autre jour Gaston Cherpillod – tout cela vous livrait encore certaines tonalités, et il était singulier de penser que ces Messieurs apparemment si dissemblables étaient en affaire, l’un éditant l’autre – lequel passait peut-être le plus clair de son temps à se plaindre de l’autre – quand même il y avait des notes, façon do, ré, mi, fa, sol, à la fin, comme pour chanter – or ces notes m’étaient, et me demeuraient étrangères, et je ne savais les considérer que de loin, incapable que je pouvais être d’entonner une pareille chanson ; malheureux d’un pareil état ; parce que je ne savais pas qu’il existait mille autres chansons infiniment plus diverses, et encore autant de chœurs, lesquels, bientôt, m’ouvriraient leurs bras.

Il faut toujours être en retrait de quelqu’un. Je n’ai pas été en retrait de Montaigne ou de Dostoïevski ; je n’ai pas été en retrait de Marguerite Duras – je l’ai démontré dans *La causerie parisienne* (Hélène Hélas, 2018) – mais j’ai été en retrait de Céline, j’ai été en retrait de Schopenhauer comme de Gaston Cherpillod ou de Robert de Traz. Et il y a maintenant chez moi une présence bosniaque ; on cuit des morceaux d’agneau avec des légumes, on prend le café sur le balcon, et l’on emporte avec soi la petite cafetière italienne, idéalement posée à même la catelle de couleur ocre-rouge – je veux dire, il faut à tout moment quelqu’un, et comme j’ai pu avoir Goethe dans mes jeunes années, et, à sa suite, l’Autrichien Grillparzer.

Mais que chacun se rassure, Cherpillod, j’ai précisément eu Cherpillod place Saint-François, j’ai eu Cherpillod à l’Uniprix, je veux dire que l’existence n’était pas avare en vision, et qu’à Lausanne, je ne me privais décidément pas de regarder avec assez d’attention tout homme susceptible de porter une tête d’écrivain – c’était encore en mes jeunes années – je ne parlerai pas ici de Chessex, tant l’affaire est complexe, drôle, et sujette à tremblements, des qui eussent à coup sûr particulièrement offensé Gaston Cherpillod, qui possédait précisément une qualité que ne possédait pas l’autre, et qui est à mes yeux essentielle, la constance ; aussi bien, le voyant, je voyais bien toujours le même bonhomme – en voyant Chessex, je ne savais jamais qui je voyais au juste – Cherpillod avait en effet ce don, qui consistait à frapper de son sceau personnel, mais chacun des instants de sa vie.

Et puis il appartenait à la catégorie de ces êtres capable de vous manquer – certes on comprend que son absence ne m’ait jamais pesé, et pour cause ; mais à présent trois lignes de lui, lues, et je sais qu’il hérite de ce royaume, je sais qu’il hérite de cette capacité, qui est celle précisément de tous ceux qui savent rendre triste, parce qu’ils ne sont plus là.

En somme il ne dérogeait pas, tout en laissant à autrui libre appréciation de sa personne, et à quel point véritablement il se souciait de son effet, ce n’est pas à dire ou du moins, pour moi, le témoignage m’échappe – ce qui ne me contraind pas le moins du monde, par ailleurs, l’essentiel étant ici de reconnaître un homme qui exerçait pleinement sa liberté, qui en prenait tout l’aise et qui de ce fait, à mes yeux, et une fois pour toute, avait rejoint le camp des admirables : laissant non pas un sillage – et de ceux dont je me nourrissais en parfait marin d’eau douce, tel que la vie m’avait fabriqué – mais en creux, de la rocaille, un roc, et précisément, fixant de ces paysages où les dieux grecs eussent apprécié de venir enchaîner

Prométhée ; où le mettre, celui-ci, où le fixer pour que l’on s’en vienne, ensuite, par la voie des airs, le dévorer ; précisément sur ce terrain, qui, en quelque façon, était Cherpillod, et cela, Monsieur, Madame, cela se hume, comme les bons livres, et c’est en cela qu’apercevoir est bon, et qu’apercevoir Gaston Cherpillod était, en soi, une école de vie – pour savoir qu’il n’y avait pas sur terre, seulement, les souplesses de l’eau et le bruit délicieux de celle-ci, dans le moment où l’étrave d’un voilier la fend, et par petits airs, déjà, le chuintement est délicieux, et particulièrement si l’on se glisse tout à l’avant de la cabine et si le bateau est en bois, alors les oreilles connaissent leur enchantement, vous le saisissez, il vous accompagne, vous êtes destiné à régater, à connaître des souplesses inouïes lorsque le vent, manquant sur un bord, il vous faut virer, aller sur l’autre bord, à rencontre de cette autre risée qui vous paraît porteuse de ce vent dont il vous semble que vous avez immédiatement besoin.

Cherpillod, c’est donc tout l’inverse, du rocher, du rocher, du rocher, et rien n’interdit d’assimiler pareille matière à une vertu, déposée sur le chemin, et comme il s’en trouve en montagne, partout. Autant dire, cependant, à mes yeux, un étrange pays ; mais Pierre Loti avait la Saintonge, Claudel le Tardenois, et Gaston eut donc à la fois tout ce qui était helvète et taillé dans le roc et la contrée n’était pas si petite, et même encore il l’avait agrandie, ce n’était pas le moindre de ses mérites, il avait taillé, tout, à sa mesure, avec sa force, et si les imprécations s’avéraient un outil de quelque utilité, alors l’imprécation devenait notoire et le plus grand bien s’en suivait, pour les oreilles, pour la bonne humeur agricole, pour les affinements très nécessaires dont la conscience a toujours besoin, et pour mieux offrir ce rocher à ses semblables, le leur montrer, mais tout en se gardant à la fin, quand même un peu, et à la manière inévitable qu’ont les sensibles de vous faire savoir que tout, sur cette terre, ne sera pas entièrement pour vous – puisqu’ils existent, et qu’il serait infiniment dommageable, périssable, en ces occasion, de ne pas en passer par eux-mêmes – ce que voulait Cherpillod, en sa force – que l’on passât par lui, et jusque dans l’éclat de rire violent qui se pouvait délivrer – fondé, et comme les éclats qui me vinrent avec un autre écrivain, Gilbert Pigeon, lors de la fête des éditions de L’Aire, tantôt, les soixante ou les quarante ans, je ne sais plus, mais Michel Moret y était pour mieux tenir tout son monde avec ses yeux – bref, Gilbert Pigeon dont le grand rire généreux reflétait, recouvrait, dessinait, cernait, appréhendait, mais presque à coup sûr, cette possibilité, cette grâce : un grand éclat de rire de Gaston Cherpillod – et quand bien même ses fidèles lecteurs ne désiraient peut-être l’entendre que dans ses éclats de colère, mais cela finit toujours en marque de fabrique, ces choses, et pourquoi, mais parce que le monde est ainsi fait.

« L’empereur avait alors promis à celui qui viendrait à bout du dragon de lui donner la main de sa fille et la moitié de son royaume. » Il y a toujours de ces phrases. Celle-ci est de Jean Lartéguy (*Les Centurions*, Presses de la Cité, 1960). Et justement, il suffisait d’un regard pour comprendre que Gaston Cherpillod avait reçu la main de la fille et qu’il la tenait solidement et qu’il s’exprimait toujours au nom du royaume, et qu’il avait par la suite agrandi ce royaume – au point que je pus le voir, un jour, chez moi, tel, en ses étendues, dans le verbe et le geste de Pierre Yves Lador, qui maintenait soudain, tout, très vivant, devant moi, et qui m’offrait, de surcroît, tout juste sorti de presse, des éditions de L’Hèbe, *In nomine spiritus absentis* et *Reliques et breloques* – et il faut cependant lire le tout, de ce qui est sur la couverture, outre, en photo, la petite écriture, et justement solide comme un roc, de Cherpillod : « Textes établis et présentés par Pierre Yves Lador et Janine Massard. Annotations par Anne-Lise Delacretaz, Claudine Gaetzi et Daniel Maggetti. Postface par Claudine Gaetzi. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Et nous voici donc transformé en pêcheur de perles. *Reliques et breloques*, p. 111 :

« – On n’a pas plumé d’ortolans dans la cuisine de Parchet senior, puisque mon daron n’a été qu’un gratte-papier à l’hôtel de police, mais le pain ne manquait et l’on trouvait des livres chez lui : nous étudiâmes la misère selon Victor Hugo ; la vieille Suisse également, galères en moins, ne ménagea davantage ses Jean Valjean.

– Je n’aurais pas pu m’émouvoir de la condamnation à perpète, en tous milieux, de l’enchaîné soi-disant libéré, lire l’abondant, le pléthorique roman du patriarche : croûte chiche, taudis, voisin, un broche qui, une Saint-Sylvestre, estourbit le chat pour son réveillon, condisciples goguenards devant les socques, les fendards défraîchis, mon vécu m’eût désenchanté ; j’aimais les histoires loin du dur, triste monde. »

Il faut, pour Cherpillod, des personnages ; il a bien raison. Et le voici, qu’il le veuille ou non, cousin de Marcel Schwob.

Mais est-ce bien, Gaston, certes en un sillage ineffaçable, de laisser derrière soi l’amertume d’un rendez-vous manqué avec le monde ? Chacun sur terre conduit ou découpe sa phrase ; je voulais du hasard, en cette discipline, Cherpillod n’en voulait pas ; est-ce donc ce qui m’en sépare éternellement ?

Pour la fermeté, un absolu, projeté comme une quantité habile de peinture – et comme si cela pouvait dessiner, engendrer, former une totalité susceptible de plaire. Eh quoi, Gaston, est-on mieux, à proférer des menaces ? Quel est ce goût, d’où vient-il ? De l’observance parfaitement stricte d’un saint principe ? Que non. Il y a cependant toutes les excuses, à trouver en la virginité même d’un caractère que tout homme sensible ne pourra trouver que bon. C’est ainsi que j’aimais Cherpillod quand je me trouvais face à face avec lui ; toujours les occasions sont rares, mais toujours elles diffusent de ce parfum, j’étais assez jeune, j’étais assez vierge, diable, à treize ou quatorze ans, c’était encore permis – et je rencontrais alors un être chez lequel la virginité devait résider à demeure ; je n’en savais rien, bien sûr ; toute ma sympathie, à postériori, repose sur une pareille façon de cantique, aujourd’hui – c’est d’ailleurs pour cette raison que la parole de Cherpillod savait prendre de l’altitude, et demeurer longtemps au creux des oreilles attentives ; la manière de se rendre illustre est trouvée, il n’y faut rien rajouter ; on ne convoite plus le trésor ; on est le trésor et le temps n’y fait rien, et d’ailleurs, ne sommes-nous pas en ce moment, et tous autant que nous sommes, en train de réentendre Cherpillod – et lorsqu’il dit par exemple, le

temps d’une autre phrase : « Victor Hugo dont, plus subtil, Gide, soupirant, rechignant, nota d’un quinze sur vingt la copie – j’entends par là cet *hélas* qui restreignit la reconnaissance du grand parmi les meilleurs poètes français –, chante l’éducation, panacée contre les infamies de la communauté. »

Est-ce qu’il n’y a pas également du Bresson, Robert Bresson, chez Gaston Cherpillod – l’ancien cinéophile que je suis raconte toujours ce moment, lorsque l’on me fit secrètement partager une conversation téléphonique avec Bresson, j’étais écouteur clandestin – et ce afin que je pusse entendre une voix si particulière qui par instant n’était qu’une plainte arrosée de quelques soupirs – et lorsque je lis encore dans *Reliques et breloques*, p. 229 :

« Ma femme lui bailla, au chaton, pour nom Mouchette, nous le baptisa comme le suggérait une dégaine rebelle au code, et entre eux deux se créa un lien préférentiel, entente de la part de la bestiole comblée tellement exclusive que la privation de l’aimée lui suscita une dépression : un amour sans boussole y accule le passionné. »

D’une part le « Mouchette » me fait irrémédiablement penser au film de Bresson ; d’autre part, six lignes, ici, seulement, pour former un tableautin : c’est ce qui s’appelle de la dextérité. Et quand même assez de mots pour exprimer tout le programme d’une vie, mais en dominos pas encore assemblés par l’ami : « *rebelle, exclusive, privation, aimée, dépression, amour, passionné* ».

Cependant j’aurai encore mille façons de ne pas être d’accord avec un tel auteur, parce que je suis un mauvais homme ; mais j’aurai à croire que je puis supprimer le bruit des élytres de l’insecte venu se poser sur les fleurs que je suis en train de contempler ; or c’est rigoureusement impossible ; ainsi écoutais-je Gaston Cherpillod bien malgré moi ; et quant sa voix se fût tue, je fus l’un des premiers à me demander : « Où est-il » et quelqu’un me répondit qu’il était mort et alors je fus triste, car j’étais encore très jeune. Mais tel chemin ne peut être abandonné ; il y a d’autres traces, ridicules, eh bien, demain, elles n’y seront plus ; mais l’aspect, je veux dire, l’âpreté Cherpillod demeurera, et toujours renaissante, et devenue témoignage, en somme.

Pour le moins, je vais commencer à lire maintenant : *In nomine spiritus absentis*.

Nicolas Couchepin

Ce message est exemplaire de plusieurs réactions à mes demandes par courriel. On peut y lire une conséquence de la différence générationnelle, mais aussi de la vitalité des entités cantonales, facteurs limitants, même chez les intellectuels ennemis des frontières. Oralement, plus tard, Nicolas Couchepin m’a dit qu’il lirait peut-être à l’occasion un Cherpillod, j’espère que ce numéro du *Persil* aidera au déclic...

PYL

Cher PY et chère Janine
Hélas trois fois hélas mon inculture éclate au grand jour !
J’ignore qui est Cherpillod et si je l’ai lu, c’est sans le savoir !
Donc non, merci.

Envoyé de mon iPhone, veuillez excuser les éventuelles fautes de frappe.



En se frottant aux derniers textes, si subtils et urticants, de Cherp, il vous prenait l’envie d’en mieux connaître l’origine, la substance. Mais l’homme aimait à garder ses poisons secrets, tout était dans le verbe, tant pis si vous restiez en deçà. Je me suis trouvé bien con à trouver tel mot trop abscons, face à lui. Cela n’avait aucune importance, car jamais il ne pontifiait, vous écrasant de sa sapience : c’étaient ses formules à lui, il ne pouvait faire autrement, scorpion piquant la grenouille, comme dans la rivière de la fable. Parfois, cependant, il était aussi doux que l’eau où il aimait à retrouver ses amis écaillés ; j’en fus le témoin ébloui.

J’avais alors la moitié de son âge ; lui, vaillant octogénaire, s’était levé tôt pour prendre le train, au Lieu. Nous avions rendez-vous sur la place de la Gare, à Lausanne, ayant convenu qu’il ferait la moitié du chemin en transports publics et l’autre en ma compagnie. Une fois que j’avais réussi à capter son regard d’enfançon embrassant l’univers, il sortait de sa rêverie, nous nous saluions et je l’invitais à déposer son antique sac à dos dans le coffre de ma voiture. Puis nous passions non loin de là, chez un marchand d’articles de pêche, afin de nous y approvisionner en vers de terre massés dans des boîtes minuscules où ils s’adonnaient à leur ultime sarabande. Je dis nous, car j’avais décidé de ne pas être uniquement le chauffeur de Gaston, mais aussi, advienne que pourra, son camarade de pêche.

Munis de ces roses appâts, nous étions parés pour notre expédition dans les eaux tumultueuses de la Dranse, par exemple, que Gaston connaissait comme s’il y avait éclos. En un peu plus d’une heure de route, nous conversions, ou plutôt il conversait – à en faire trembler les vitres de mon coupé – sur la corruption des politiciens d’antan ou du jour, de gauche comme de droite, sur la beauté inégalée d’un poème de Claude Aubert, l’indigence d’œuvres de gendellettres renommés que je ne nommerai pas ici, ou sur les rogatons dont il devait se contenter quand il était petit et prolétaire. Ce n’était pas un homme amer qui fulminait à côté de moi, mais un feu partant à chaque occasion. Les sujets sur lesquels il m’arrivait de le lancer manquaient rarement d’attiser son indignation – face à l’humaine bêtise, la misère sous toutes ses formes, les injustices, les petits bourgeois, les mômiers, et j’en passe. A l’inverse, un couillon pouvait l’attendrir, mot qui dans sa bouche avait quelque chose de très affectueux. Je savourais ces instants sans réaliser tout à fait, alors, à quel point ils étaient privilégiés.

Arrivés près du Châble, bottés jusqu’à mi-cuisse, Gaston montait l’attirail idéal selon des critères qui me restaient opaques ; tout aussi mystérieuse était la raison pour laquelle il préférerait tel emplacement à un autre pour lancer sa ligne. Mais avant cela, il restait à garnir nos hameçons, opération que Gaston exécutait avec finesse et amour – tout le contraire de moi, puceau halieutique incapable de fixer correctement les infortunés annélides, aussi fougueux que des poulains sauvages. Amusé par mon air dégoûté et ma maladresse, l’expérimenté Gaston me prenait les vers des mains, usait de ses talents de pédagogue, mais rien n’y faisait, jamais je ne brillerais dans l’art du double accrochage de ces visqueuses créatures.

Rêveur, Cherp ne l’était plus du tout quand on le voyait bien campé dans l’eau mouvante, concentré sur le futur trophée qu’il offrirait en holocauste à son chat, de retour chez lui. Et plus question de causer, une fois que son bouchon flottait. D’ailleurs j’avais pris quelque distance, ayant vite compris que le pêcheur se doit d’être égoïste – chacun sa portion de rivière, m’avait indiqué le vétéran du bout de sa canne, c’est-à-dire de son scion. Pas la moindre rivalité, bien sûr, entre nous, j’étais un mouflet (mot aimé de Cherp, aussi parce que sa seconde syllabe est un poisson) qui ne songeait qu’à batifoler en admirant son environnement, au centre duquel figurait l’immobile Gaston avec son œil d’aigle. C’était cette fixité qui m’impressionnait le plus chez lui tandis qu’il guettait sa proie – une toute petite proie, hypothétique,

d’une trentaine de centimètres quand la chance nous souriait, qui déposait rapidement les armes, mais peu importe. La formidable tension du pêcheur Gaston semblait commander la tension future de son instrument, si les charmes du lombric opéraient. Il était totalement relié. Et j’imagine qu’il n’en allait pas autrement quand il écrivait. Ces minutes d’attente attentive, pour prendre quelquefois dans son épuïsette une imprudente truitelle que Gaston relâchait après l’avoir embrassée, étaient simplement magiques. Seule l’eau bruissait, le vieil homme si jeune faisait corps avec la nature, communiait avec les éléments, c’était son office religieux en plein air.

Une fois, au bord d’un ruisseau pentu et généreusement bétonné (ce qui désolait Gaston, béton et vie subaquatique n’étant guère compatibles), je me suis involontairement donné en spectacle, glissant sur ce faux lit trop lisse et tombant sur les fesses tandis que je m’approchais de ma belle truite ferrée. J’ai eu un peu mal à mon cul mouillé, ce fut là un bien cervantesque baptême, Gaston m’aïda à me relever et à ne pas laisser ma prise s’échapper. On a rigolé un bon coup et le chat, le soir venu, mangea comme un roi.

Passons sur le déshameçonnage, l’estourbissement et l’éviscération de ces salmonidés que je trouvais étonnamment beaux et agréables à toucher, avant qu’ils ne devinssent natures mortes. Peut-être que l’expressivité réduite de leurs yeux échouait à réveiller chez moi un sentiment tel que la pitié ou la culpabilité. De toute manière, Gaston s’y prenait tellement bien que ces petits sacrifices n’avaient (presque) plus rien de cruel. Il n’y avait qu’à le regarder faire, avec ses gestes précis, économes, imparables.

Rien d’extraordinaire, me direz-vous, dans le fait d’avoir, une dizaine de fois environ, accompagné en Valais ou dans le canton de Fribourg un pêcheur émérite, de poissons comme de mots. De ces épisodes peu héroïques, j’ai pourtant gardé des souvenirs vivaces – ainsi de ses coups de gueule : « Mais ’y a pas d’eau ! » s’exclamait-il en faisant des yeux ronds face au faible niveau hydrologique. Si bien que son panier peinait beaucoup à se lester, tout persévérants que nous fussions, et que nous finissions par procéder à la libération des vers surnuméraires. Allez et fouissez en paix !

Sottement, je n’ai jamais songé à demander à mon vénérable passager pourquoi il aimait tant ce sport, ou plutôt cette cérémonie en rivière si inlassablement pratiquée. « Malgré que je ne me veuille trop ichtyophage, je ne méprise la capture, pas du tout », lit-on dans la première nouvelle de son *Maître des roseaux*. Mais encore ? Gageons qu’il ne s’y rendait pas pour *se détendre*, verbe qui ne faisait pas partie de son vocabulaire, ni pour *se vider la tête*, expression qu’il aurait trouvée inepte. Était-ce plus qu’un jeu, une quête très ancienne, dont je n’aurais pu découvrir le sens, quête toute personnelle, semblable à celle que chante le pêcheur dans « L’Amour sorcier » : « Je ne veux pas capturer les petits poissons du fleuve, je veux retrouver un amour que j’ai perdu », ou répondait-il à l’appel des rivières, quand les mots tarissaient sous sa plume ? Allez savoir : poètes et prophètes n’ont pas vocation à nous *informer*.

Je n’ai raccompagné Gaston qu’une seule fois jusque chez lui, dans ce village ingénuement appelé Le Lieu, au lac de Joux, car il était tard, comme disent les gens des marais. Nous avions sauvé l’honneur, pas de bredouille cette fois, le chat aurait de quoi se délecter. Je me souviens moins de lui que de la fête que lui fit son « maître », et de son austère demeure. Une bâtisse presque monacale pour un homme sans Dieu, il devait avoir ses raisons, là aussi. Et il devait en avoir d’autres encore pour préférer les eaux lustrales des rivières à celles du lac poissonneux près duquel il vivait.

Sacré Gaston, ma petite canne et mes bottes sommeillent à la cave, après nos parties de pêche je n’ai plus voulu remettre ça : c’eût été profaner.

Gaston le baptiste

Patrick Vallon

Directeur aux éditions L’Age d’Homme de la collection « Contemporains » qui publia la plupart des récits de Cherpillod, Patrick Vallon alla plusieurs fois pêcher avec lui.

« Gaston montait l’attirail idéal selon des critères qui me restaient opaques ; tout aussi mystérieuse était la raison pour laquelle il préférerait tel emplacement à un autre pour lancer sa ligne. Mais avant cela, il restait à garnir nos hameçons, opération que Gaston exécutait avec finesse et amour. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Brigitte Steudler

A quand l'attribution du nom de Cherpillod à une rivière ?

Responsable de la documentation vaudoise à la Bibliothèque cantonale et universitaire, collaboratrice de Plans-fixes, du Culturel, auteure de nombreux articles dont certains sur Cherpillod, Brigitte Steudler rayonne au cœur du Pays de Vaud.

Le 12 juin passé, alors que nous étions nombreux à nous être réunis à la Ferme des tilleuls à Renens pour assister à la projection du film Plans-fixes consacré à l'écrivain vaudois, quelle ne fut ma satisfaction d'apprendre de Janine Massard qu'un «numéro spécial Cherpillod» du *Persil* se préparait. Heureux hasard, je venais de relire *Le Chêne brûlé*, je pus ainsi exprimer le plaisir retrouvé intact à cette relecture. De mes derniers échanges avec l'auteur de *Main tendue poing fermé* (L'Age d'Homme, 2005), je garde précieusement rangés ses messages calligraphiés, identiques à ceux ornant la couverture d'*In nomine spiritus absentis* et *Reliques et breloques* (L'Hèbe, 2016), textes parus de manière posthume, présentés par Pierre Yves Lador et Janine Massard avec les annotations d'Anne-Lise Delacrétaz, Claudine Gaetzi et Daniel Maggetti, chercheurs du Centre des littératures en Suisse romande. Aussi, lorsqu'un peu moins de deux mois plus tard Pierre Yves Lador vint s'enquérir à la bibliothèque où je travaille de mon souhait ou non de participer à ce numéro spécial, je ne pouvais refuser l'opportunité qui m'était offerte d'exprimer mon attachement indéfectible à l'œuvre de cet écrivain et homme engagé.

Comme nous venions en plus d'acquérir *Les intellectuels de gauche. Critique et consensus dans la Suisse d'après-guerre (1945-1968)* d'Hadrien Buclin édité chez Antipodes, je m'empresai de parcourir rapidement cette étude, sujet de thèse en sciences politiques de l'élu au Grand Conseil sous la bannière Ensemble à Gauche et POP, en y intercalant la relecture de *Promotion Staline* paru en 1970. Passionnante immersion dans le passé conduisant à de fructueuses confrontations, ses livresques retrouvailles m'amènèrent à imaginer Gaston Cherpillod présent parmi nous. Quel plaisir ce dernier aurait-il eu à voir défiler tous ces jeunes manifestant pour la lutte contre le réchauffement climatique ! Quelle satisfaction aurait-il eu à contempler cette énergie mobilisée par des centaines de milliers de citoyens dans le but d'appeler les décideurs politiques à agir, leur intimant de prendre des mesures immédiates au risque sinon de s'en prendre pour perpette. Quel bonheur aurait-il eu à se mêler à leurs voix émaillant leurs protestations de slogans percutants ! Je vois ainsi Gaston Cherpillod croisant dans la foule Jacques Dubochet et les entends au loin s'entretenir de l'état des rivières. Je mesure alors combien Cherp aurait savouré la pensée du Prix Nobel de chimie 2017 placée en exergue du volume collectif *Les Mystères de l'eau* paru l'an passé aux Editions La Joie de Lire : «Il y a deux types de poissons. Les morts qui suivent le courant. Et les vivants qui vont à contre-courant.»

Décédé le 9 octobre 2012, Cherpillod n'aura malheureusement pas pu apprendre la création en 2016 du Prix Gaston Cherpillod. Conçue par Patrick-Ronald Monbaron à l'ouverture du Gymnase de Renens dont il fut le premier directeur, cette magnifique reconnaissance – ouverte à tous les élèves du lycée de l'Ouest lausannois – récompense une œuvre écrite inédite, inventive et remarquable par son style, peu importe le genre (prose, vers, théâtre, essai). Cette distinction encourageant les jeunes à prendre la plume est le plus bel hommage rendu à l'écrivain si attaché à la ville de Renens (dont il fut membre du Conseil communal de 1978 à 1985, président en 1981) qu'il demanda à y être enseveli. Il serait fier aujourd'hui d'apprendre le vif succès remporté par ce concours dont le texte du lauréat est affiché à la bibliothèque puis lu à la cérémonie des promotions de l'établissement.

Portée par ces pensées et curieuse de connaître l'ampleur des fonds manuscrits remis par l'écrivain à la BCU–Lausanne en 2004, j'ai pu, en me rendant dans les sous-sols de l'Université connue du vivant de l'écrivain sous le joli nom de «Banane», contempler 28 boîtes d'archives (IS 5465) occupant 4 étagères et découvrir – oh surprise – 2 cartons déposés

en mars passé renfermant toute une correspondance datant des années 1973-1977 (IS 5715). Cela constituerait-il encore une promesse de parutions ou recherches futures ? L'avenir seul nous le dira.

Le temps étant venu de conclure, je ne peux m'empêcher de relayer une dernière découverte effectuée dans les archives de la RTS relative à l'appel lancé par l'écrivain à Pierre-Pascal Rossi en toute fin d'un épisode de «Voix au chapitre» réalisé en 1971. Tourné en pleine nature on y entend l'écrivain – en voix off – imaginer l'éventualité de voir un jour son nom être attribué – non pas à une rue ou une place – mais plutôt à une rivière... Gageons que son vœu soit exaucé dans un futur proche, en suggérant cependant aux personnes ou instances susceptibles de le réaliser de prendre le temps nécessaire afin de choisir une rivière pour son caractère tumultueux sinon rebelle !

« Quel plaisir ce
dernier aurait-il eu à
voir défiler tous ces
jeunes manifestant
pour la lutte contre
le réchauffement
climatique ! (...) Je
vois ainsi Gaston
Cherpillod croisant
dans la foule
Jacques Dubochet
et les entends au
loin s'entretenir de
l'état des rivières. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

La tentation régionaliste, qui est aussi complexe d'infériorité, situerait Cherpillod dans le panthéon, un label plutôt, des «grands écrivains romands». Sa phrase peut atteindre la vigueur, la rudesse ou la circonvolution géniale de celle de Cingria, Lovay, Dubath ou Lador mais d'autres aussi, ailleurs. Cherpillod est universel, dans sa misanthropie, ce n'est pas une contradiction.

A ce propos, son texte posthume *In nomine spiritus absentis* (L'Hèbe, 2016) est exemplaire. Un père et son fils vont pêcher. Voilà pour l'intrigue, le prétexte. On sent la forêt à traverser avant d'atteindre la rivière. Une de ces forêts d'été suisse et moite, qui écorche, vibre, remplie de bêtes, des tiques aussi, soyons modernes. C'est que la pensée de Cherpillod *se cache*, ne fait pas de concessions, est hostile au paresseux qui s'y perdra ou n'ira pas, lui préférant la piste Vita de quelque écrivain alternatif et narcissique qui noie sa plume dans l'encre superficielle avant de coucher sur le papier «les déconnades du tout pour moi».

Les citations chevronnées sont de Gaston, tout comme : «L'embrigadement, la discipline conventuelle, et l'ingurgitation sans hoquets du dogme, le remâchage d'idées préconçues, léguées par un esprit unissant à l'intelligence du présent le pari sur l'imminente parousie de l'Homme en majesté, tout semblait une vésanie : ne charriions pas, camarades!». J'ai puisé, presque, au hasard et on entend le goguenard se moquer, évoquer l'*amphigouri*, s'il sait le mot (et s'il ne le sait, il est excusé car il a, l'an passé, disparu très officiellement du dictionnaire à l'avantage de *burkini*). On ne s'étonne pas chez Cherpillod le rouge («camarades!») qu'il évoque la parousie, certainement une vésanie. C'est qu'au moment d'*In nomine spiritus absentis*, la fin, la sienne, est proche. Un peu plus tard, comme bien des athées coco, possiblement pacifiste, à la mémoire longue («La figure du chrétien de choc, avec une charité de juge en uniforme qui condamnait au gnouf, la main sur le code, le non-violent»), notre poète a fait appel à un pasteur et nourrit les vers, en 2016, dans la terre de Renens-la-rouge. Cette religieuse lâcheté, mais une lâcheté d'ours, pas celle de l'agnostique qui fait le pari du paradis, sait-on jamais?, s'agglomère au confort de celui qui peste sans trop risquer puisqu'il va passer et qu'il a tout perdu : son chat.

Cracher sur le monde, c'est pontifier, flirter avec les truismes. Admettons que Cherpillod a du style ! Il n'aime pas les béats contemporains («Mon congénère m'a désespéré, sans passé ni futur, glacé, morne instantanéiste»), l'utopie libérale («Cette pièce énorme, vieille comme l'imbécillité, *Le Bonheur* : du vent, une parade»), les promoteurs, ennemis du sol («Les armaillis vendent leur terre au lotisseur») ni les yanquis, coupables de tous, et qui les englobent, les globalisent même, les maux. Plus rare, il a, comme moi, et en ça je l'aime, détesté qu'on leur fasse, à l'école avec ses copains, chanter la chanson les colchiques qui est en harmonie avec les sentiments d'un psychopathe.

Pour la synthèse du style, je ne paraphraserai pas. Dix textes, baptisés *Reliques et breloques* accompagnent *In nomine spiritus absentis*. L'ensemble est magnifiquement postfacé par Claudine Gaetzi. Elle y parle, entre autres, du *ressassement* et c'est fort bien écrit. Commercialement autant que subliminalement, j'invite, comme dit le pasteur, les catéchumènes velléitaires à se procurer le livre. Je veux simplement ajouter ici qu'une fois qu'on sait se perdre dans les mots de Cherpillod, dans sa forêt quoi, on prend son pied. Ouais, ça peut être popu. C'est que le bonhomme, tiraillé entre ses racines paysannes et l'éther de ses idées, s'en sortait en ponctuant ses phrases de «mézigue» et autres «il se goura», il a des trouvailles qui font mouche quand il évoque 39-45, «seconde étripade universelle», certainement connaît-il par

là quelque remord à l'endroit de ses contemporains, ne veut-il pas les affliger toujours : «La phrase structurée fatigue la cervelle moderne – pitié ! – en vacances.»

Alors voilà, Cherpillod est mort. Que reste-t-il ? J'ai évoqué la manière, retour à la matière : ce n'est pas folichon.

Dans le quatrième texte de *Reliques et breloques*, il est prophète, menaçant : «La huitantaine n'a guère tempéré ma colère devant l'insouciance du futur du contemporain dominant, asservi, ce galvaudeux empesté, décérébré». Faisant écho aux collapsistes, collapsologues, collapsonautes, le terme n'est pas encore arrêté, il vitupère : «Le parant de plastique de ces clos de bourgeoisillons ne protégera leurs villas d'un feu à la Sodome, que provoquera le réchauffement climatique.» Le judéo-christianisme, toujours, et je n'ose faire un parallèle avec l'obsession religieuse, cette culpabilité protestante, de Chessex, tant Cherpillod n'aimait pas Chessex, au moins Cherpillod nous épargne des considérations vaginales. Plus loin, le prophète d'annoncer les flux migratoires sud-nord, le pillage, la fin de notre civilisation, méritée car «L'Empire du Nord exerce un pouvoir discrétionnaire sur les provinces, dans lesquelles, moyennant une dîme aux satrapes de la région, il pompera de quoi gaver, suralimenter les populations, la morne plèbe ricaine, européenne dont l'âme en son bide, sa ventraille siège, et ne proteste pas, l'irrassasiée!» Ce que Cherpillod veut dire, c'est qu'il faut manger local et frugal.

Demeurent, quand les pensées de Cherpillod se révèlent halieutiques, il n'est jamais tant heureux que quand il pêche, l'eau qui coule éloigne les déjections des réflexions ressassées, un espoir, un pasteur, une truite pas d'élevage. L'écrivain dans son testament littéraire parle d'un «retour salutaire». S'il y croit, un peu, pourquoi pas nous ? La voie est dans le *ralentissement* et peu de chose en littérature ralentissent autant que Cherpillod. C'est un compliment. *A contrario*, Eric Chevillard ne pense pas autrement dans *Les Absences du Capitaine Cook* : «Lirait-on un livre alors pour en finir au plus vite avec lui ? En ce cas, les livres qui offrent le moins de résistance (ceux où l'on n'est jamais arrêtés par des anges), que dès lors on lit d'une traite ou qu'on ne lâche pas, que l'on dévore – autant d'expressions de l'enthousiasme, pensait-on – sont des livres que l'on a en réalité hâte d'avoir terminés.»

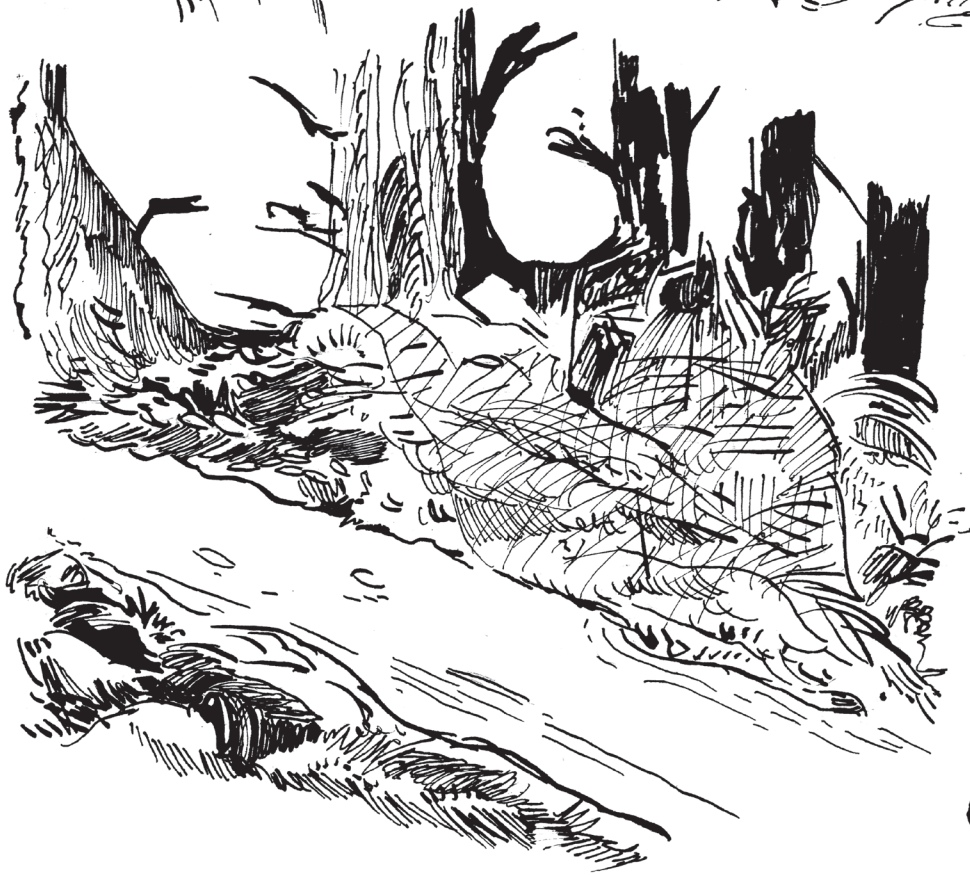
Stéphane Bovon

Legere, piscari, retardare

Stéphane Bovon est écrivain, éditeur, bédéaste, dessinateur, polymète. Il a édité avec Pierre Yves Lador un pamphlet de Cherpillod aux éditions Hélice Hélas en 2012.

C'est sous le nom de maché qu'il dessine, comme sur la double planche des pages suivantes.

«Je veux simplement ajouter ici qu'une fois qu'on sait se perdre dans les mots de Cherpillod, dans sa forêt quoi, on prend son pied. Ouais, ça peut être popu. C'est que le bonhomme, tiraillé entre ses racines paysannes et l'éther de ses idées, s'en sortait en ponctuant ses phrases de “mézigue” et autres “il se goura”... »



LEVER EN EAU CLAIRE UNE TRUITE

PAS DE RIQUETTE, EMPRUNT À LA TERMINOLOGIE
DES PÊCHEURS ROMANDS



L'IMMATURE QUE
LIBÈRE DE L'HAME-
ÇON LE RÉGLEMENT
HALIEUTIQUE

IL CAPTAIT LA MÉLOPÉE
DU COURANT SUR DE LA
PIERRE TENDRE

PARTICULIÈRE AU RUISSEAU PARADISIAQUE

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Claudine Gaetzi

Un lien si ténu

Poétesse qui participa à l'aventure de l'édition d'*In nomine spiritus absentis* de Cherpillod, Claudine Gaetzi publia une solide et subtile interprétation des œuvres dernières de l'écrivain.

Toutes les citations du *Chêne brûlé* proviennent de l'édition «Poche suisse» (Lausanne, L'Age d'Homme, 2012 [1969]).

«Donner presque tout de soi, craindre de ne rien recevoir en retour, affirmer ne pas en attendre la moindre gratification... Faut-il comprendre cette déclaration comme le désir d'être reconnu et accepté inconditionnellement ou comme le besoin d'être rejeté?»

Le Chêne brûlé débute par une «Mise en garde», adressée aux lecteurs et lectrices, qui résonne autant comme une attaque et un réquisitoire que comme une défense et une justification. Dans ce texte intense, il s'agit, pour Gaston Cherpillod, d'affronter le public, mais aussi de se confronter expressément à ses propres souffrances et démons: «Conduite parfaitement claire: j'entends pouvoir faire front» (p. 11).

Le narrateur choisit de s'exprimer avec franchise sur sa vie, sans rien exclure de ses composantes singulières et sans non plus en négliger la dimension universelle. Origines familiales, éducation, place dans la société, amour, famille, entourage, habitudes quotidiennes, pensées, rêves, souvenirs, tous ces sujets seront abordés, «puisque tout signifie, que rien en définitive n'est anodin» (p. 12). Derrière ce vaste programme palpite l'espoir que ce qu'il définit comme une auto-analyse, une critique sociale, un acte de vengeance, un règlement de comptes, une oraison funèbre, puisse émouvoir par sa dimension profondément humaine et nous faire éprouver un sentiment de fraternité. Sous la violence sourde se dissimule un appel à la compassion et aussi un certain idéalisme. Cherpillod espère nous inciter à remettre en question nos comportements: le but avoué est de faire mal pour rendre l'humanité meilleure.

Né en 1925, Gaston Cherpillod est issu d'un milieu où les conditions de vie sont extrêmement dures. Adultes et enfants sont constamment mis à l'épreuve, par des travaux pénibles, des périodes de chômage, des grossesses non désirées, de nombreuses corvées ménagères, des habitations insalubres, la malnutrition, l'alcoolisme; leur équilibre psychique est menacé par le mépris de leurs droits humains fondamentaux. Il déplore la froideur de sa mère, mais il admire le courage et l'abnégation de son père, employé au service de la voirie, tandis que lui-même, grâce à ses capacités intellectuelles, a changé de statut. Il est devenu, après sa licence ès lettres à l'Université, un transfuge de classe: «Je ne me remettrai jamais de cette séparation d'avec mon milieu originel qui aggravera le faix de ma solitude: j'ai rompu malgré moi avec les ouvriers et ne rejoindrai pas tout à fait la petite bourgeoisie. Par l'écriture je renoue avec les hommes, mais il s'agit d'un lien si ténu qu'il peut casser à tout moment» (p. 51).

Ce lien fragile le rattache non seulement à ses contemporains, mais aussi aux écrivains des siècles passés. A partir du collège, il étudiera, outre l'allemand, les langues anciennes: «Je mordis au latin; j'aimais le parler humain» (p. 58). Cependant, il lui plus aisé de lire, traduire et faire des exercices dans des langues étrangères que de rédiger en français: «J'obtins de bons résultats en latin, en allemand, plus tard en grec, en orthographe et grammaire française, mais composer dans ma langue me coûtait beaucoup d'efforts» (p. 64). Cette difficulté persistera jusqu'à l'âge adulte, puisque, selon ses dires, il lui faudra attendre sa vingt-troisième année «pour composer correctement» (p. 38). Ses parents s'exprimaient en recourant à «un mélange déconcertant de français, de patois franco-provençal et de termes pris au suisse-allemand» (p. 37), et les deux seuls ouvrages auxquels il a pu accéder à la maison durant son enfance sont «la Bible de mariage et l'almanach du Messenger Boiteux de l'année» (p. 37). L'éducation publique lui fera découvrir d'autres lectures, mais il ne cessera jamais de se sentir tiraillé entre des mondes irréconciliables et d'éprouver la sensation inconfortable d'être une créature hybride: «prolétaire de naissance et petit-bourgeois d'éducation, je suis un corniaud» (p. 135), écrit-il.

Lui qui affirme qu'«on ne communique jamais qu'avec ses pareils» (p. 124) et qui estime que sa trajectoire singulière a pour résultat que personne ne peut être semblable à lui, se trouve pris dans une équation insoluble. Comment, sans trahir le milieu ouvrier dont il est originaire, être compris par des personnes qui en ignorent tout? Comment établir un

lien? Ce ne sont plus des difficultés de grammaire et de vocabulaire qui le retiennent, car il estime que ses études lui permettent «d'user d'un langage profus, sinon choisi» (p. 144), mais plutôt le sentiment que ses propos seront forcément en inéquation avec le monde bourgeois et cultivé auquel il refuse de s'intégrer parce qu'il le trouve insipide, hypocrite, coincé, mesquin et cruel.

Pour Cherpillod, très tôt l'écriture sera liée à un sentiment de révolte et sera dotée d'une fonction cathartique: «C'est en 1939 que je composai mon premier poème – six vers, j'avais le souffle court – à la mémoire de Mirette, notre chatte que des voisins, gens d'ordre, avaient empoisonnée» (p. 70). Deux ans plus tard suivent des poèmes inspirés par Baudelaire, dont l'aura sulfureuse le séduit, et par Mallarmé, qui l'attire par ses recherches stylistiques, mais qu'il qualifie de glacial. Cette voie ne le soulage guère de ses problèmes existentiels, il souffre de dépression, consulte un psychiatre, dont le traitement ne s'avère guère satisfaisant: «Je finis par devenir mon propre toubib; j'adoptai une thérapeutique personnelle. Pour l'âme, du moins. Je cultivai l'amitié et la chanson» (pp. 113-114). Précisons que, devenu athée, il rédige des textes blasphématoires. Dans cette période de sa vie, le langage devient une arme, aussi blessante que destructrice, et semble se réduire à des proférations insultantes qui le rendent odieux, détestable: «J'avais brisé net avec le sens commun. Le langage avait été donné à l'être humain pour le perdre; à la parole, je préférais l'éruption, dire, c'était se fourvoyer comme un rat dans le labyrinthe du mensonge. La violence seule accouchait d'un homme. Je ne m'accordais qu'une joie: celle de me faire mal voir de mes semblables» (p. 118).

Il a obtenu, au prix d'un certain effort, sa licence ès lettres et est devenu enseignant. Cependant, sans poste fixe, il alterne périodes de remplacements et de chômage. Il boit, prend des cuites, est accusé de tapage nocturne, brise la mâchoire d'un policier, puise dans la caisse de la société des étudiants pour payer amendes et frais de justice, et se décide à changer de vie: «J'en avais marre d'être un ludion: je cherchai un enracinement. 1953: j'entrai au Parti du Travail et chez les pêcheurs en rivière, désireux de prendre pied à la fois dans la nature et la société» (p. 134). Si, dans l'engagement politique, le discours est bien un outil de combat, c'est désormais plutôt par l'action qu'il cherche à trouver sa place dans la société, dans un idéal de solidarité et désir de réformes. La pêche, qu'il pratiquera en passionné jusqu'à la fin de sa vie, lui procure un certain calme intérieur. Heureusement, car ses opinions et son engagement politique font qu'il sera «sacqué de l'enseignement officiel». Trouver sa place dans la société, quand on est un révolté, un perpétuel indigné, est difficile.

Au printemps 1953, profondément éprouvé, il se remet à écrire, non sans peine, des poèmes. Il se marie, devient père, et continue à écrire. Le processus est purificateur: «Je ne puis me déprendre tout à fait de ma merde; alors je la transmue; écrivant un texte, je coule un bronze.» Il est conscient de défier les normes stylistiques et préfère exprimer sa propre vérité, à sa manière, sans se soucier d'être reconnu: «Il n'y a pas de beau qui tienne ou plus précisément le beau est devenu la forme émue du vrai. La réputation, ça m'indiffère. Qu'on me salue ou non, je m'en moque: la célébrité sent mauvais» (p. 144).

Empêtré dans des élans contradictoires, où amour et haine s'entremêlent avec une intensité qui ne s'atténuera nullement avec les années, Gaston Cherpillod conclut *Le Chêne brûlé* avec véhémence: «J'aime les hommes avec fureur, je les hais passionnément – les Grecs appelaient cela de l'enthousiasme, je brûle – je ne les méprise pas. Veuillez donc m'accueillir avec la même générosité; je n'implore point de pardon; je ne demande aucune récompense» (p. 146). Donner presque tout de soi, craindre de ne rien recevoir en retour, affirmer ne pas en attendre la moindre gratification... Faut-il com-

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

prendre cette déclaration comme le désir d’être reconnu et accepté inconditionnellement ou comme le besoin d’être rejeté? Elle trahit une profonde ambivalence. Le lien qui rattache Cherpillod aux hommes est ténu parce que tout en s’efforçant de le tisser, il s’acharne dans le même mouvement à le défaire.

Le Chêne brûlé m’émeut et me console. Altérité et proximité. J’y reconnais certaines de mes blessures, mes désarrois, et, si

Ai-je lu tous les auteurs francophones, assurément non, mais la plupart de ceux qu’a lus Cherpillod, sans doute : Vallès, Baudelaire, Barbey d’Aurevilly, Mallarmé, Léon Dierx, Jacques Stephen Alexis, Ludovic Massé, Sade, Céline, Breton, Benjamin Péret, y compris les moins aimés, Zola, Marcel Aymé (pourant ami des rivières) ou Sagan et dans les non-francophones, la Bible, Elisabeth Browning ou Karl May. Cherpillod fait bonne figure parmi ce catalogue abrégé.

Et comment ne pas s’émerveiller qu’un érudit, poète de la civilisation grecque, traducteur de Sappho, laudateur de Prévert et naïf en politique, ait pu commettre des poésies stalinienne, de réalisme soviétique à Lausanne en 1948 puisque cela m’enseigne la richesse et les contradictions de l’homme, ce cheval dans une locomotive comme le peignait Koestler. Cherpillod en est un exemple plus complexe. Bonnard écrit dans son *Eloge de la littérature soviétique* :

«On s’est habitué en Occident à admettre que la littérature et l’art sont naturellement en état d’opposition, ou même de révolte, à l’égard de la société (...). C’est la conséquence nécessaire du désordre social. Dans une société où l’ordre n’est plus que désordre établi, l’artiste n’a plus à choisir qu’entre deux façons d’exercer sa vocation : ou bien il cultive l’art pour l’art, ou bien il exprime sa révolte contre une société révoltante. Mais supposons une société sinon en équilibre, du moins sur la voie d’un ordre harmonieux (...) l’art peut devenir “officiel”, il peut en bonne conscience devenir “conformiste” (...).»

Bonnard omet le fait qu’Olécha dont il vante les qualités est devenu alcoolique et ne publie plus, remarque que la censure n’intervient pas à propos de *La Volga se jette dans la Caspienne* de Pilniak, mais omet de dire que c’est grâce à Gorky qui finira par le lâcher et qu’il fut fusillé en 1938! Le maccarthisme made in USA évoqué plus loin comme pire n’a en tout état de cause pas fusillé!

Et le défaut ou la qualité de cette définition de la légitimité du conformisme en art est une apologie du réalisme soviétique mais pourrait aussi bien être une apologie de l’art nazi, qui se targuait d’être une société *sur la voie d’un ordre harmonieux*! Où situer Cherpillod dans cette classification partisane, lui qui est essentiellement et existentiellement et perpétuellement exilé?

Gaston Cherpillod qui lucidement suivant les canons du matérialisme dialectique marxiste alors diffusé et perfusé et infusé par les existentialistes parisiens jusqu’aux rives du Léman se sentait fils d’ouvrier et déterminé par cette origine puis déraciné, bien avant les analyses de Bourdieu, et enfermé dans ses origines biologiques, nous y reviendrons, enfile ces concepts comme des cuissardes de sept lieues qui allaient le guider toute sa vie, même quand le squelette marxiste fusé et la raison triomphante des lumières alourdiront, plombs dans l’aile, son envol de poète hydrique.

Jamais il ne reniera ses poésies du début ou plutôt il les effacera de sa bibliographie non pour errements de sens mais pour platitude de forme. Lire sur le Cherpillod engagé du début le mémoire de licence du jeune Denis Racine (voir la bibliographie, p. 51). Dans *Reliques et breloques*, Cherpillod s’en explique encore :

je ne me suis pas révoltée contre la société avec cet engagement et cette colère, je peux vivre par procuration l’excès et la provocation. Une lecture salutaire.

«J’ai fabriqué du sous-Aragon, de l’infra-Neruda; j’ai publié ces pauvretés-là, octosyllabes ou alexandrins ronflants qu’un tapé déniché chez un revendeur, à mon très vif regret, me repens de l’illusoire du contenu moins que de l’univoque du baratin.»

Ce sont, hélas, ces plaquettes que l’on trouve chez les derniers bouquinistes, mais pas sur AbeBooks, la centrale électronique mondialisée du livre d’occasion!

Mon jeune ami Niall Ferguson, familier des réseaux, les étudie dès les origines et les oppose à la hiérarchie, ce qui dédouanerait Cherpillod, qui en fut, au début de son itinéraire littéraire, le bénéficiaire en ne flagornant jamais, en ne cherchant jamais le pouvoir et en haïssant éternellement toute hiérarchie. Les réseaux au service de la pureté, sans compromis? Dès sa vie d’étudiant il profita, nolens volens, sans naïveté pourtant, de deux réseaux qui d’ailleurs se chevauchaient largement, celui qu’il nomma lui-même *franco-maçonnerie*, qu’un vrai fils du peuple eût nommé mafia, la société estudiantine de Belles-Lettres et, peu après, le parti communiste et la mouvance des compagnons de route. Belles-Lettres dans ces années d’après-guerre régnait dans les revues, la radio et les medias de Suisse romande, en particulier à Lausanne, et nombre de ces intellectuels furent aussi communistes ou au moins compagnons de route, ces deux réseaux et le climat induit par les maîtres parisiens, Sartre et Beauvoir en tête, puis, souvent en Suisse André Gorz, l’aspirent. Tout ce qui croyait à l’ouverture et se croyait intellectuel, fût-il bourgeois, baignait dans ce verbe stéréotypé et se réjouissait de sentir les choses bouger, jamais assez ni assez vite.

Les plaquettes de poésie furent diffusées grâce au réseau Belles-Lettres et parfois prépubliées dans sa prestigieuse revue. Denis Racine conte comment Michel Denoréaz, communiste, passa telle plaquette à Edmond Gilliard, autre bellettrien, à qui elle plut, ce qui entraîna une lettre reconnaissante de Cherpillod à Gilliard. Les hérétiques peuvent se respecter même en ne s’accordant que sur la musique de l’hérésie. Le réseau n’empêche pas le sentiment d’exil par rapport à Belles-lettres et au Parti, comme par rapport au monde ouvrier et au monde des clercs, ou au pays voire à l’humanité. Pourtant Cherpillod, sans jamais flagorner, sut soigner ses relations et dire sa reconnaissance, tout en restant, sur le plan de la pensée, un hérétique absolu. Aussi affirmions-nous que né dans n’importe quelle époque ou milieu, quoi qu’en pense la sociologie contemporaine, Cherpillod eût été rebelle et hérétique. Un Simenon, autre franchisseur de la ligne réagit différemment mais souffrit aussi de ce passage. La célèbre image des petits pois de Proust, dont les journalistes qui répètent en boucle, perroquets de synthèse ou nymphes Echo, les glanes de leurs semblables ont fait la célébrité, qui revient plusieurs fois dans l’œuvre relève d’hystérèse de l’habitus et le lecteur de l’œuvre entière se demande si l’auteur en est dupe. Sa reprise permanente d’anecdotes, d’images, les affine en les érodant, s’agit-il d’un processus d’usure semi-conscient de ces itinéraires ou d’une tentative désespérée d’éroder l’habitus? Que fût devenu Cherpillod s’il avait lu Friedrich von Hayek au lieu de Marx?

Pascal Lortie

entre raison et intuition, sans hagiographie

Pascal Lortie (1925-2019), anthropologue, contemporain de Cherpillod, a beaucoup voyagé et vient de nous quitter définitivement dans la nuit du 27 juin, plongeant dans un fjord, peut-être pour échapper à sa maladie ?

>>>

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

«Aussi
affirmerions-
nous que né dans
n'importe quelle
époque ou milieu,
quoi qu'en pense
la sociologie
contemporaine,
Cherpillod eût
été rebelle et
hérétique.»

On ne peut expliquer le succès immédiat du *Chêne brûlé*, bien que ce soit un texte fort, flamboyant, incisif et percutant, que par les circonstances, le masochisme et le besoin de la bourgeoisie de l'époque de se sentir ouverte et sans doute l'influence des deux réseaux, le communisme et Belles-Lettres. Un micro-événement littéraire c'est bon pour le PIB et ça ne mange pas de pain. Depuis, les tirages de Cherpillod n'ont cessé de dégringoler. Et l'effet systémique, l'algorithme de la boule de neige font que qui voudrait lire un Cherpillod, peu de monde, hélas, lit d'abord *Le Chêne brûlé* puis généralement en reste là, trois fois hélas!

On ne peut s'empêcher aujourd'hui en déconstruisant les mythes des années cinquante de trouver que ces victimes autoproclamées de la bourgeoisie vaudoise, du fichage sécuritaire de la Confédération helvétique, interdites parfois, provisoirement, de fonctionnariat, il est vrai que le parti communiste fut interdit pendant la guerre, il est vrai qu'il y eut des centaines de milliers de personnes fichées, et il est vrai que Bonnard fut justement condamné à une peine symbolique de quinze jours de prison avec sursis, réagirent à ce qui ne fut que brimades maladroites, en partisans, avec une énergie polémique, un ressassement et une volonté révisionniste constante jusqu'à ce que l'histoire, fille de l'air du temps, leur donnât raison, alors que les amis, les modèles de Cherpillod, par exemple Jules Vallès, emprisonné, condamné à mort par contumace, exilé, et les amis dont il parle dans ses livres ont fait entre 1848 et 1870 de la prison au moins. La persécution de la gauche dans l'Helvétie durant la guerre froide fut aussi bénigne qu'inutile et, logiquement, à l'image de ce que Cherpillod le bouillant reprochait à son pays: tiède, inadéquate, dépourvue d'humour, ce qui est bien ironique. Les clercs, les artistes sont de gauche, par convention, puisqu'ils pensent faire partie de cette élite chargée de critiquer la société qui n'est ni harmonieuse ni en voie de l'être, selon la belle définition d'André Bonnard, et qu'ils doivent entretenir leur influence par la répétition des persécutions anciennes dont ils gonflent la légende.

Il est plus facile de dénoncer les erreurs passées, même non commises, que les actuelles, mêmes effectives, telle la presque exclusion d'André Bonnard de l'association des écrivains suisse, hier, ou, aujourd'hui, l'exclusion du poète diabolique Oskar Freysinger.

Tout lecteur de Bourdieu qu'il fût, cela n'empêcha pas Cherpillod d'être victime de l'hystérèse d'habitus, ce qui entraîna sans doute un repli dont la dernière manifestation fut le fait de ne pas vouloir éditer ses deux derniers livres de son vivant: automutilation, autocastration du chômeur aquoiboniste, ouvrier, victime, sans revenus, sans droits, sans succès, sans lecteurs.

La plainte, la complainte, sont des figures récurrentes de l'auteur, de beaucoup d'auteurs de ce pays, et d'autres contrées, du peuple, plus que de la classe ouvrière, de ceux qui ont peu de capital et le fait d'acquérir du capital culturel ne les a pas adaptés, ils ont plutôt adopté les voies et les voix des dominants pour s'y agglomérer comme un sel dans l'humidité et le marxisme fut un système qui encouragea à répéter ce mantra: c'est la faute au capital, aux bourgeois ou à l'hérédité et à ce qu'on nomme aujourd'hui l'épigénétique, aux ancêtres alcooliques, victimes d'ailleurs eux aussi du capital et sans doute davantage que les enfants du XX^e siècle. La posture victimaire qui poursuit ses ravages dans nos temps actuels se développe alors après la guerre.

Ce qui frappe et paraît positif c'est que contrairement à d'autres, Ramuz même, par exemple, autre audacieux inventeur d'une langue, Cherpillod poursuit sa quête, son travail, sa torture d'inventeur de langue, jusqu'à son dernier texte et, deuxième point, sa pensée évolue jusqu'à son dernier jour. Rare de sa génération à devenir ardent défenseur de la décroissance. C'est au moins un point sur lequel les habits de son milieu d'origine, la misère de son enfance, lui

confère un avantage certain sur nos contemporains. Il a vécu la frugalité et lui qui a évolué avec l'époque, ce qu'elle a de meilleur au moins, pas le tél intelligent, mais l'intelligence du monde, a suivi, avec Gorz, puis seul, les publications des écologistes et des décroissants et sans renoncer à sa haine du capital l'a élargie à la passivité du peuple et à la bêtise des consommateurs qui se satisfont d'acheter plutôt que de penser. Il a réalisé que ce n'est plus la bourgeoisie qui l'ostracise (si elle l'a jamais fait), mais la facilité de cette Europe libre-échangiste et avide de puissance qui offre tout pour rien (ou pour son âme, pacte faustien) il est donc prêt à la frugalité et à continuer de penser plutôt que de consommer, il est vrai que c'est plus facile aux vieillards qu'aux jeunes gens, nous en sommes la preuve encore vivante.

Dans cet ordre de la plainte, l'œuvre pullule d'allusions, de descriptions, de mentions des maux des narrateurs divers, généralement avatars de Cherpillod, toujours datés (pour le marxiste l'histoire est fondamentale), ses contemporains à dix ans près, et généralement héritiers de parents ou aïeux alcooliques (là encore marxisme matérialiste). Beaucoup souffrent d'épilepsie qui, selon la science médicale (même les hérétiques homéopathes en font leur fonds de commerce comme l'Ancien Testament qui damne pour plusieurs générations le pécheur ou, reconnaissons-le, bénit l' élu pour plus de générations encore), proviendrait de l'alcoolisme des parents ou autres aïeux. L'emphysème, dû peut-être à la tétée durant des décennies de la pipe, précédé souvent d'une hérédité tuberculinique, la goutte, le varus valgus de naissance, la scoliose, l'impétigo dû aux conflits entre raison et intuition ou d'autres maux dermatologiques, le maigre sens de l'équilibre dans la marche dû, hypothèse, à un dysfonctionnement du cervelet, la lourdeur des membres inférieurs, parfois attribuée aux arpions bizarres et renforcée par l'âge. Un infirme titubant, portrait qui contraste avec la légende vivante du héros puissant, costaud, à la voix de stentor, tonitruant même, ironique, agressif, justicier maître de lui-même.

Dans les préjugés de Cherpillod, souvent partagés par nombre d'Occidentaux, la détestation du travail de la terre due plus au marxisme qu'à l'hérédité ouvrière. Il faudrait ajouter que sans doute dès l'invention de l'agriculture, ceux et celles qui ont courbé l'échine furent ceux qui manquaient du courage ou de l'envie de se battre avec leurs semblables, entre le mal de dos ou la blessure par l'épée, il fallait choisir. Maintenant c'est l'ordinateur ou le sarcloret. L'anti-américanisme est répandu dans la galaxie communiste. N'est-il pas plus difficile de critiquer ce qui fut notre espoir principal, ce qu'on put adorer que de pardonner à ce qui fut depuis toujours le diable? Et le diable ce ne fut pas le communisme mais bien le fascisme (même si les deux furent porteurs d'espoir durant quelques années), du moins les religions communistes en ont convaincu ceux qui se prennent pour des clercs et font pourtant partie des légions d'esprits formatés.

L'immigration sauvage, hasardeuse ou délibérée de certains animaux, obsède Cherpillod, plus sensible aux animaux qu'aux végétaux. Ainsi la truite fario indigène et l'arc-en-ciel importée des USA vers 1880, élevée en pisciculture ou et déversée dans les cours d'eau, moins savoureuse, l'écrevisse à pattes grêles étrangère, d'ailleurs aujourd'hui en régression, et trois autres espèces sœurs qui favorisent la disparition des trois espèces indigènes et la tourterelle de Turquie, comme si le poète se raccrochait à un savoir intime, peu partagé, précieux, valeur refuge en quelque sorte substitut de ces possessions matérielles qu'il refuse, de ces entassements de richesses bourgeoise qu'il récuse. Ce frêle savoir, partagé par peu gens, est son blason d'aristocrate, d'exilé, sa patrie chancelante, son île flottante. Et dira-t-on que son vocabulaire et sa syntaxe sont aussi une de ses possessions invisibles comme le vent qui n'alourdissent pas leur heureux possesseur, au rebours de l'or maudit mille fois, toujours dans son collimateur, il a lu la parabole du riche qui ne peut passer par le trou d'une

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

aiguille, même si l'on doit considérer paradoxalement, et il en était conscient, que cette richesse littéraire va le couper de son public désiré, peut-être même de tout public, car il n'y a aujourd'hui guère plus de jeunes bourgeois cultivés que d'ouvriers, ni de lecteurs francophones disposés à lire lentement pour exploiter ce trésor ?

Comment passe-t-on du militantisme à l'état de pâtissier haut-de-gamme comme il se définit ? Le pâtissier est un ouvrier, un compagnon, un aristo au sens étymologique et Cherpillod, fut grand lecteur de livres d'alchimie et même s'il y a peu d'allusions dans son œuvre, son œuvre est son grand-œuvre, royale pâtisserie avec cette légère ironie qui relie foi et humour ou doute.

Pour en revenir à l'essentiel, l'écriture de Cherpillod, son monumentum aere perennius, il manque des études sur tous les thèmes suivants et ceux qui ne sont pas mentionnés ! L'on n'a guère étudié que la politique, effleuré sa rébellion à celle-là toujours rattachée à l'injustice, alors qu'elle est fondamentale et que dans n'importe quelle société, fût-elle sur la voie de l'harmonie, il eût été un poète révolté et un séide de l'absolu. La misère, le passage de la ligne, le protestantisme, le marxisme, tout cela est dans l'eau du bain, mais ce n'est pas ce qui fait le dard.

*Je n'ai rencontré l'or jamais qu'aux flancs des truites
L'argent que sur le dos des brochets ou des dards.*

Le subjonctif imparfait qui est la tarte à la crème des journalistes évoquant Cherpillod. Le fait que tous ses narrateurs passent dans leur écrits du je au il sans cesse, fait qu'au lieu d'avoir seulement des circonflexes sur les u, i et a on a la chance d'avoir des asse, usse, isse de la première personne et souvent des *que je lusse* ou mieux encore *que je susse* qui évoquent chez le poète et le musicien le verbe sucer tout en maintenant ce doute permanent qui ne s'exprime jamais chez Cherpillod par le verbe douter qui eût ralenti son élan de guerrier impeccable mais bien par le repentir du verbe se gourer ou du substantif gourance qui marque un arrêt avant de lui permettre de rebondir, la musique n'empêche pas l'humour.

Le voyage dans le temps, la mémoire qui au fil des pages promène sans relâche le lecteur d'avant en arrière et vice-versa. Cette lutte avec le temps, dont le subjonctif imparfait fait partie, est la colonne convulsée, obsessionnelle et vertébrale (scoliose et cyphose incluses) de l'œuvre.

Le vocabulaire relève de différents courants, le patois franco-provençal, les mots pratiqués par les petites gens (dont les ouvriers ne sont qu'une maigre partie, issue d'ailleurs du monde paysan) et l'argot, mots écrits à sa façon, puisque mots oraux essentiellement et, plus curieusement, des mots venus des écrivains français, provinciaux ou populaires ou recherchés mais toujours définis par l'étiquette *vieux* dans les dictionnaires, et que Cherpillod trouva dans ses lectures de 1850 à 1940. Des mots d'artisans, scientifiques, tirés du grec ou du latin, fabriqués parfois. Et puis les formes étranges, disparues comme gas pour gars qui d'ailleurs disparaît de son œuvre après quelques livres, car jugées, si ce n'est trop coquettes, inintelligibles par ses lecteurs, ou le mot preu que l'on trouve chez le modèle Jules Vallès et encore usité, mais ici précieux, alors que dans les préaux on disait plutôt primus. L'homonyme preux à l'étymologie incertaine a pu jouer dans cet usage d'un aristocrate. Aristocrate à la forte personnalité qui lui permit de survivre à tous les exils dont celui de l'intérieur est le pire, mais dont la fragilité permit la plainte constante. On dit, il admit que ses trois mamelles furent l'amour absolu ou relatif, l'absolu métaphysique que la poésie quête, et la révolution ou la justice, mais dès la soixantaine il renonça à l'amour (par manque de testostérone, de désir de charmer – son patronyme désigne l'arbre charme, du latin carpinus), et accepta au fond, même s'il le dénia encore urbi et orbi, le fait que la révolution n'aurait pas lieu

de sitôt et ne changerait pas l'homme. Reste l'absolu, vers lequel conduisent l'écriture, la poésie.

Et on étudiera les variations dans la répétition ou le ressassement de mêmes thèmes, de mêmes schèmes. Il lui arrive par exemple d'user de trois formulations en dix lignes pour désigner la même chose ordinaire (flûte, gressin et longuet), pour dissimuler la répétition. Cela fait partie de ce qu'il nomme le travail (tripalium), le supplice, les contraintes de l'écrivain qui se torture. A ce propos il emploie le terme *héautontimoroumenos* (*Le Chêne brûlé*, p. 71) ou ailleurs une périphrase qui évite l'hellénisme : *bourreau-né de soi-même* (*La Bouche d'ombre*, p. 27). Ou, inversement, coquetterie paradoxale, ce fou d'hellénisme écrit *gravure sur pierre* au lieu de lithographie.

On devrait étudier les rapports à la mort et d'abord aux spectres, aux fantômes, aux présences des absents, des esprits, aux cimetières, à tout ce que l'on nomme parapsychologie, faute de mieux.

On pourra aussi relever les semblances entre la prose de Vallès et celle de Cherpillod, congruence plutôt qu'imitation. Volonté de combler la distance entre le parler populaire et littéraire. Ou mêler en les maintenant les deux, ce qui se fait en troublant le lecteur ouvrier de plus en plus rare et le lecteur bourgeois lui aussi de plus en plus rare et choqué. Ne restent sans doute plus que les lecteurs intellectuels curieux. Un post-moderne dirait que c'est un pionnier de ce grand bazar, de cette juxtaposition des niveaux et de leur imbrication, plis et replis, ruptures et enchevêtrements que la mémoire et l'inconscient enseignent et que la géologie de nos montagnes illustre. Si *L'Insurgé* regorge du mot *rouge*, il en dégorge même, les textes de Cherpillod se cabrent à chaque occurrence de cette couleur, à propos de la voiture de Clara, le narrateur doit expliquer que, malgré sa foi au rouge en politique, son épilepsie le fait souffrir à la vue du rouge.

Je terminerai aujourd'hui par une allusion à Didi-Huberman qui depuis quelques années se penche sur le désir de désobéir, la figure du soulèvement qu'il considère comme entièrement positifs, facteurs de libération, de progrès social et il reconnaîtrait sans doute, s'il le connaissait, que Cherpillod fut en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, possédé par ce désir de désobéir, et fut le moteur exemplaire, perpétuel, d'un soulèvement appelé, suscité, souhaité, même conscient qu'il sera toujours déçu et toujours à recommencer, tel l'éphémère soufflé au fromage, n'allant pas jusqu'à dire, tel un autre poète : *Non ! non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile.*

P. L.

« Il a vécu la frugalité et lui qui a évolué avec l'époque, ce qu'elle a de meilleur au moins, pas le tél intelligent, mais l'intelligence du monde, a suivi, avec Gorz, puis seul, les publications des écologistes et des décroissants et sans renoncer à sa haine du capital l'a élargie à la passivité du peuple et à la bêtise des consommateurs qui se satisfont d'acheter plutôt que de penser. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Sylvie Bonzon

Une écriture de violence et d'accueil

Sylvie Bonzon est professeure de philosophie émérite et herméneute. Où l'on voit la profondeur, trop souvent déniée, des derniers textes de Cherpillod, quand ils sont lus par une interprète qui fut élève de Ricœur, mais pas à la Macron!

«Faire communiquer les langages de mondes qui s'ignorent est une entreprise incertaine. Et pourtant les mots rares, savants ou oubliés, les constructions aux architectures vertigineuses, les allusions obscures ou précieuses de Cherpillod pour dire une humanité moins silencieuse qu'inaudible, ou plutôt inécoutée, édifient paradoxalement un lieu pour un possible dialogue entre eux.»

Le lecteur abordant Cherpillod, ici *Le Cloche de minuit et autres contes* (L'Aire, 1998), ne tarde pas à perdre la position confortable de qui reçoit d'un auteur mesuré et respectueux, pressé de se voir loué et reconnu, l'offrande de son travail. Bien loin de chercher à le séduire, l'écriture en effet le violente...

Il se trouve bousculé, malmené par une syntaxe dont il ne sait plus trop si elle convoque le latin ou l'allemand; il peine à retrouver le sujet du verbe enfin apparu, à distinguer les incises dans le mouvement d'une tirade. Parfois, épuisé, il tente l'oralité: lire Cherpillod à haute voix – comme lui-même le faisait si efficacement – est une piste souvent éclairante... mais souvent aussi brouillée par une ponctuation inattendue!

A aucun moment le lecteur ne se sent maître de sa lecture... il se découvre esclave d'un rythme, d'un vocabulaire, d'une syntaxe qui le déportent de lui-même, le soumettent, l'anéantissent.

Violence de l'écriture. Expression de la colère, de la «rogne» de l'auteur, râblé qu'il était à force de lutte et de protestation? Beaucoup plus: cette écriture de lutteur anéantit autant «l'auteur» que le lecteur... elle l'arrache par là au slogan, au pamphlet, à la théorie ou à la critique sociale. On est loin d'un discours qui prétendrait, entre deux coups de gueule, prêcher de son haut la justice à un public d'ailleurs déjà convaincu.

Cette écriture qui laisse le lecteur sans force ne le maltraite pas pour rien; elle le vide de toute prétention à parler en son propre nom, à «endosser» non sans arrogance le message des faibles, à contester en toute gratuité ce monde qui, précisément, lui a accordé le privilège d'être un lecteur...

Elle abolit aussi l'auteur: il n'y a guère – ou pas du tout – de «je» derrière cette prose. L'effet mystérieux de cette syntaxe complexe et de ce vocabulaire qui si souvent renvoie le lecteur aux dictionnaires ou à ses souvenirs du patois... c'est, là encore, un effet assez semblable à celui de la version latine sur l'élève sidéré: son objectivité massive et obscure, à aucun moment, n'évoque pour lui le «je» d'un auteur, sa sensibilité, encore moins ses émotions! C'est que seul l'effacement d'un tel «je» est à même, ici, d'ouvrir, sans emprise et dans le respect, aux présences qui habitent ces textes.

Cette écriture est «construction»; sa solidité résiste à une lecture en survol, aisée, se poursuivant sans blocage parce que sans surprise. Elle atteste aussi l'effort volontaire, voire la souffrance, qui la produit et la crée.

Son sens alors peut surgir: paradoxalement, ce mur de résistance est terre d'accueil; cette écriture comme solidifiée porte en elle mais à la fois transmue la colère qui la nourrit. Elle est refuge, douceur, voire tendresse.

Le lecteur vidé de lui-même, s'il resurgit, n'est plus qu'attention aux figures attachantes de ces récits. C'est pour elles que le refuge a été construit: les voilà protégées du discours qu'il se serait cru en droit de tenir sur leur «condition». Protégées aussi du débat qu'il aurait pu être tenté de mener, au-dessus d'elles, avec l'auteur: certes il a perçu, au cours de sa lecture, la critique ironique, le vocabulaire féroce, les traits rageurs portés contre un monde qui nie les êtres accueillis dans ces textes. Mais l'écriture à laquelle il a dû se soumettre l'a en quelque sorte «lessivé» de toute prétention à débattre; comme elle a, comprend-il, anéanti chez l'auteur toute forme de complaisance: celui-ci n'est pas de ceux qui «pensent bien» et se satisfont de leur lucidité, de leur savoir en surplomb, voire de leur «bienveillance». La résistance opposée au lecteur par l'écriture de Cherpillod fait de celle-ci une écriture de résistance.

Cherpillod ne parle pas au nom de ceux que son écriture accueille et protège... Il ne leur donne pas non plus la parole (de quel droit le ferait-il?). Il sait bien qu'ils ne le liront pas... Il serait bien vain de sa part de nier, pour lui-même et pour ses lecteurs, leur commune appartenance aux «privilegiés de la culture»! Ce serait encore faire injure à ceux dont son écriture se fait le refuge. Place leur est faite, lecteur et auteur s'effacent... Comme dans les contes? Ce pourrait être là une des raisons du choix du titre de ce recueil: *Le Cloche de minuit et autres contes*.

On pense aux derniers mots de *Passage du poète*: «(...) alors lui-même disparaît, et sa personne disparaît, allant plus loin dans rien du tout, afin que quelque chose soit.» L'écriture de Ramuz, si «construite» elle aussi, si éloignée de tout parler «naturel», créatrice d'une œuvre si peu «populaire»! Elle aussi propose à notre attention des êtres, un monde, que sa solidité, sa minéralité, protège avec une paradoxale douceur. «Tout va bien. Quelqu'un a dû faire un discours, on applaudit. Il y a les poètes. On n'a plus besoin de lui. Ils ont appris à parler, ils savent tous parler; lui se tait (...)» écrivait Ramuz un peu plus haut.

A la fin du livre, *Le Cloche de minuit*, le conte qui lui donne son titre, rapporte le geste de «l'impie camarade Pimor envers un miséreux» (p. 171) ignoré des paroissiens. Récit doublement enchâssé, comme une vignette, censé être tiré d'une lettre de lecteur du dit Pimor que Chapuis a lue dans «le Citoyen, organe sans fil doré à la patte ou attaches partisane» (p. 164) auquel il est abonné... Après quelques pages consacrées à cet hebdomadaire où l'on «lisait ce que les journaux mercantiles ont le devoir de taire s'ils veulent demeurer, frimands, dans la course, accroître leur part de marché, répondre au désir de l'acheteur (*ibid.*)», surgit enfin «le cloche». L'effet «vignette» offerte s'en trouve accentué, souligné encore par l'adresse «à André Péry», en tête du récit; le «cloche» qui est ici proposé à notre attention est bien un «don», en effet, une figure qui restera dans nos mémoires, redoublant ainsi pour nous l'obole de Pimor.

Cédant à sa fille, «une drôlette qui lui sciait les côtes pour qu'il la conduisit au spectacle de minuit» (p. 168), Pimor s'est rendu à la messe. «A la porte de l'église se tenait un guenillard: il sollicitait l'obole (...). Mais il avait beau, le chétif, prier les croyants de lui accorder la part Dieu, comme disaient leurs ascendants qui par cette suppression du complément du nom sacralisaient l'aumône: les chrétiens passaient devant l'image christique sans un regard ni un geste» (p. 168). Bien qu'il notât «comme une infraction à la loi de justice la parodie de la charité (...) l'agnostique infléchit la rigueur de son progressisme abstrait (...) il suppléa le fidèle» (pp.168-169). Après la lecture du récit de saint Luc, «coupant à l'aide-curé le sifflet, excipant d'une parenté, odieuse prétention, avec le divin rejeton, et se comparant à l'auguste indésirable, le clodo déboula. (...) lui qui n'était rien, il parla. Ou plutôt hurla qu'il s'agissait de lui-même d'abord, ce soir de la Nativité (...). Quand le prêtre consacra l'hostie, l'autre récita le Pater, levant, écartant les bras, comme le christ naguère sur les chromos des manuels de catéchisme» (pp. 169-170).

Le geste de Pimor, attentif à un «congénère qu'il n'appelait son prochain» (p. 169), a convié le clodo parmi les hommes: «il parla»... Et relevons qu'il s'agit d'une «parole» dans laquelle l'affirmation de soi renvoie à la Parole entendue (le récit de la Nativité, la récitation du Pater), les gestes au souvenir des images du catéchisme... Paroles et gestes reçus avant que d'être repris.

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Le clodo que Cherpillod met sous nos yeux est ainsi posé au croisement d'une pluralité de dons que son écriture entrelace, offrant au «guenillard» non plus une aumône mais une écoute, viatique pour son cheminement vers la parole.

Bien d'autres figures au long du recueil laissent ainsi comme un reflet dans l'ombre de minuit. Les récits les accueillent et les offrent à la fois avec une humanité, une bienveillance même qui les éclaire d'une lumière chaleureuse, protectrice et attendrie. On comprend mieux alors le choix du mot «conte»: l'écriture ironique, féroce, complexe, torturée, et torturante, se fait... enluminure; merveille de la métamorphose, plus que paradoxe.

Certes, les suppôts des pouvoirs et autres nantis sont malmenés tout au long de ces pages; mais ils sont comme vidés de leur poids, ils ne comptent finalement que pour bien peu, néants démasqués par l'ironie... Les hommes sont à chercher ailleurs, dans cet espace protégé que l'écriture construit pour eux.

L'accès du «guenillard» à la parole passe par le hurlement, par la reprise et l'emprunt des mots du catéchisme, des mots des autres. Se mettre à parler n'est pas une mince affaire!

Que le langage soit un marqueur de l'exclusion, le lieu où se creusent les écarts et les déchirures, ces textes l'attestent à tout moment. Ainsi, dans «Auto-réparation», Daniel, le collégien «transfuge» de son milieu, «coincé entre le rationalisme scolaire et la pensée magique» (p. 82) est aux prises avec, au moins, trois langages étrangers entre eux: «le père se mettait en rogne quand il trouvait dans la huche la miche de pain à l'envers, arrondi dessous, sans dire pourquoi ni ressentir le besoin de faire comprendre, si peu que ce fût, ses gesticulations». La mère, «superstitieuse comme pas deux (...), rétive à la doctrine des savants» (p. 83), dont le discours est reprise de fables; et le langage de l'école: «ne parlant que sous contrainte, de la bouche s'arrachant les mots quand le prof lui avait signifié l'ordre de s'asseoir pour vingt crucifiantes minutes là où Revelli (Daniel) n'aspirait à poser ses fesses» (pp. 85-86).

Faire communiquer les langages de mondes qui s'ignorent est une entreprise incertaine. Et pourtant les mots rares, savants ou oubliés, les constructions aux architectures vertigineuses, les allusions obscures ou précieuses de Cherpillod pour dire une humanité moins silencieuse qu'inaudible, ou plutôt incoutée, édifient paradoxalement un lieu pour un possible dialogue entre eux.

«Un accueil littéraire»... c'est le titre du premier «conte». Il me paraît énoncer l'enjeu même de l'écriture de Cherpillod dans ces récits. Fils d'un ouvrier veuf et au chômage, Michaël, aîné de «trois moufflets insatiables (...) aurait pu dans les champs glaner quelques écus si son imbécile de géniteur ne s'en était laissé conter par le régent et ne l'avait mené perdre comme chez Perrault le bûcheron au milieu des bois, sans espoir d'en revenir, dans les sombres couloirs d'un autre labyrinthe, l'école secondaire» (pp. 9-10).

«Le collègue appartient, tout le monde sait ça, aux mioches (...) de ceux qui de naissance ont *compté*» (p. 10). Michaël, lui, est habile en orthographe et en grammaire... mais ne «compte» guère! Quant à la rédaction... «le patois et l'argot plébéiens dans sa mémoire bataillaient ferme contre le français convenable» (p. 16)!

Pour lire romans d'aventures et bandes dessinées, interdits de la bibliothèque scolaire, «il fallait commettre un délit pour se (les) procurer au kiosque, faucher un manuel de géo, de mythologie grecque à plus riche que soi-même: le reprenait la bouquiniste, la mère Bonardel, fourgue ingénu» (p. 15).

Signes avant-coureurs, donc, de cet «accueil littéraire», les lectures enfantines «dont les héros affranchis ne reconnaissent que la loi du plaisir» (p. 15), et la bouquiniste, «fourgue ingénu». Mais c'est un cadeau de Noël – pour lui qui n'en recevait jamais! – inespéré «mais bien à lui» (p. 16) – non, l'employé des postes n'a pas fait une erreur – qui plonge Michaël littéralement dans l'univers des contes! En ouvrant le paquet, il allait savoir «qui, quel prince en avait commandé l'envoi» (p. 16). Il n'en fut rien: «avec la neige tombé du ciel, ce cadeau de Noël n'était pas accompagné d'un mot d'explication» (p. 16). C'est un livre, sa main le lui a déjà révélé. «Un Dickens. Sa Seigneurie savait qu'il existait un lien de parenté entre celui qu'il honorait de son bienfait et l'enfant dont l'œuvre du romancier populiste peignait le sort déplorable (...) le rapprochement était licite» (p. 17).

Mais... «le grouillot en chair et en os (...) voulait que la lecture le dépaysât: toujours la “moïse”, merci! (...) il referma donc le livre – adieu mon parent – au sixième chapitre» (p. 17). Bien plus tard seulement, «quand il se sera fait une place», il lira d'autres Dickens... «mais il n'apprit jamais comment s'acheva ce roman» (p. 17).

L'«accueil littéraire» ne peut s'accomplir à travers un cadeau «imposé»; la lecture, surtout, n'est pas retour sur soi... Le donateur, ou la donatrice, semble l'avoir pressenti, en fée qu'il ou elle est: *Olivier Twist* est accompagné d'un bon d'échange... Et Michaël, non sans hésitations avant de se décider à franchir le seuil de la librairie installée «en un quartier chic (...), l'échangea, le livre rouge, contre un violet, *Les Chasseurs de gorilles*» (p. 18).

La donatrice putative «l'eût taxé de racisme», le donateur supposé «lui eût reproché son style: néanmoins par lui Michaël rêve alors que l'écrivain dans la panade le replonge» (p. 19).

L'écriture de Cherpillod construit, ai-je cru déceler, des lieux pour abri aux protégés qu'elle accueille. «L'accueil littéraire» met en scène les fées qui se penchent sur ce berceau... Marc, le père, qui a laissé Michaël tenter le collège, le régent qui l'y poussa, «l'ange de la compassion» (p. 13), unique visiteuse peu loquace à son lit d'hôpital, la mère Bonardel (Bossardet??), bouquiniste complice ou «fourgue ingénu», le maître de classe, Berger dit Pouillasse, qui partage avec l'ange de la compassion le rôle hypothétique du philanthrope inconnu... Dans les contes, les fées sont bienveillantes ou Carabosse. Celles qui préparent l'accueil de Michaël en littérature sont plus ambiguës... Marc, le père, a-t-il eu raison de suivre les conseils du régent? Ou, tel le père du conte de Perrault l'a-t-il «mené perdre» (p. 10)? Du moins, à «l'insignifiante personne [*de Michaël*], hormis Marc, nul ne prêtait attention d'ordinaire» (p. 16). La bouquiniste gagne son pain sans trop se soucier de l'origine des volumes qu'on lui apporte... mais grâce à elle, somme toute, les livres circulent...

Quant à l'anonyme donateur, il ne met pas ses propres «valeurs pédagogiques» en question et semble enfermer Michaël dans le ressassement de sa condition. Mais il n'a pas oublié le bon d'échange... clef grâce à laquelle Michaël entrera librement dans le champ littéraire accueillant à ses rêves.

« On comprend mieux alors le choix du mot “conte”: l'écriture ironique, féroce, complexe, torturée, et torturante, se fait... enluminure; merveille de la métamorphose, plus que paradoxe. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Le collier de Schanz

lu par
Olivier Delacrétaz

Un courriel du 28 juin 2019 d'Olivier Delacrétaz: «Voici l'article. C'est *La Nation* n° 991 du 20 décembre 1975. Quarante-trois ans et plus de mille numéros après, je crois que je peux encore l'assumer. Il est à ta disposition.»

Et un complément le même jour: «Je rectifie. Certes j'assume mon texte: *scriptum, scriptum*, comme dit Pilate, étonnamment couillu sur ce point. Mais je n'aurais pas dû écrire idées *détestables*. C'est une question de logique. Une idée ne peut pas être *détestable*, elle peut être stupide ou intelligente, juste ou fausse, pas *détestable*!»

Olivier Delacrétaz, président de la Ligue vaudoise depuis 1977, écrivit cette critique du *Collier de Schanz* dans *La Nation*, organe de la Ligue. Cette lecture est dédiée à ceux qui croient tout savoir sur *La Nation* et à ceux qui l'ignorent.

De père ouvrier et de mère ex-serveuse, François Péri est un déclassé: ancien étudiant en théologie, ancien journaliste, il est devenu écrivain. Après plusieurs ouvrages autobiographiques, il désire, homme de gauche, écrire un roman sur la condition ouvrière. Il a épousé, en toute amitié, une femme médecin qui subvient à ses besoins. Il s'est épris, encore adolescent, d'une droguiste, vendeuse dans un grand magasin sur laquelle il reporte un besoin d'amour dont l'a privé une mère pas trop affectueuse. Effrayée par cet élan qu'elle trouve excessif, par cette soif d'absolu qu'elle se voit mal étancher, Renée, son amie, rompt et fait une fin avec un gentil type un peu mou. Longtemps après cette rupture, François rencontre Renée et, sur le conseil, essentiellement médical, de sa femme, il lui demandera de la revoir. Cette rencontre sera la confirmation, la justification de tout une partie de sa vie: malgré cette parenthèse de plusieurs dizaines d'années, ils n'ont pas cessé de s'aimer.

François Péri, c'est avant tout son «infernale mémoire». Son passé existe autant, plus même, que son présent, dans la mesure où il le conditionne. Il vit continuellement tout ce qu'il a vécu, aussi les incessants retours en arrière qui découpent le livre d'une manière fort complexe n'en gênent pas le moins du monde la lecture: ce livre est un tableau plus qu'une mélodie. Il est écrivain, mais pas par vocation: «...je ne vous entretiendrai point de mon œuvre. Il paraît moins sot de dévoiler un secret bien gardé par la plupart: il s'agit des origines funèbres de l'artiste. Il est né d'un échec absolu, en effet: et l'homme aux dépens duquel il vit et un mort (...).»

Ce ratage amoureux. Cette impossibilité d'aimer à nouveau pour qui pense que la vie est un tout et pas une série d'épisodes indépendants, la conscience que «nul ne pénètre deux fois ici-bas au paradis» ont complètement et définitivement bouleversé sa vie. Il en devient presque logique de faire un mariage sans amour.

«Avec l'âge, j'ai pris l'abstraction en haine: la Sorbonne, c'est l'ennemi.» S'il se répand en violentes invectives contre le militaires, les bourgeois, les Américains, son attitude est tout à fait différente avec les mêmes quand il les connaît: «le richard me bottait, (...). Je ressentais pour lui de l'admiration, tout exploiteur que je le susse», dit-il du père de Diomède, son ami de toujours, lui-même représentant tout ce que François abomine: juriste, distingué, député, jouisseur.

Perpétuellement à l'affût de ses erreurs, François se rend peu à peu compte qu'«il ne sert à rien de nier l'évidence: si je m'émue du traitement infligé aux gens du peuple, ce n'est point par générosité». C'est plutôt à cause du souvenir des humiliations ressenties par son père, et qui rejaillirent sur lui. Et de toute façon, «existe-t-il, hormis l'idéologue, une seule plume révolutionnaire? Est-ce qu'on aide avec un roman, un drme suisse les Indochinois en guerre contre l'impérialisme amerloque?».

«Je ne cesse de parler de moi», avoue-t-il. Il ne parle que de lui, et son grand projet de roman social ne se réalisera jamais.

Ce livre de trois cents pages, au texte extrêmement fouillé, se lit lentement, mais d'un trait; on regrette d'arriver au bout. M. Cherpillod, encore que souvent d'une vulgarité excessive, maîtrise remarquablement son langage, en particulier son humour agressif, dont profitent les gens de tout bord: «mes semblables, tant mâles que femelles, réclament de la tendresse, mais l'amour les épouvante».

«(...) On a le massacre aisé, à vingt ans. S'ils ne refont pas le sempiternel roman psychologique de l'échec et de l'incommunicabilité, mes confrères écrivains traitent de la Grèce ou

du Portugal». Et surtout cette phrase sur Flonville, que les amoureux du décryptage romanesque reconnaîtront sans trop de peine: «l'amour des règlements, le seul qu'à Flonville les naturels haussent jusqu'à la passion. (...)»

M. Cherpillod ne cède jamais à la tentation du tableau de genre ou du morceau de bravoure. Le lieu de l'action n'est jamais un spectacle, mais souligne les pensées de François. Au fil des pages, il se précise, mais en filigrane: c'est une impression fouillée, bien plus touchante qu'une accumulation systématique.

Il nous montre à l'évidence qu'un ratage modèle une vie autant qu'une réussite, plus peut-être, car la réussite rassasie, alors que l'échec laisse sur sa faim.

Que François Péri soit pour une bonne part Gaston Cherpillod, c'est évident. Mais c'est sans importance. Je ne ferai certes pas l'injure à M. Cherpillod d'affirmer que ses idées me sont indifférentes: en fait je les trouve détestables. Mais M. Cherpillod sait admirablement en faire des éléments de son œuvre. Aucune intention pédagogique ne vient briser la remarquable unité de ce roman. Ce n'est pas moi qui fais de la récupération, c'est l'auteur lui-même. Entre M. Cherpillod et son héros il y a cette même différence qu'en peinture, où le portrait de n'importe qui peut être à la fois ressemblant et beau. Peut-on faire plus grand compliment à un artiste?

«Je ne ferai certes pas l'injure à M. Cherpillod d'affirmer que ses idées me sont indifférentes: en fait je les trouve détestables. Mais M. Cherpillod sait admirablement en faire des éléments de son œuvre. (...) Entre M. Cherpillod et son héros il y a cette même différence qu'en peinture, où le portrait de n'importe qui peut être à la fois ressemblant et beau. Peut-on faire plus grand compliment à un artiste?»

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

L'ordre des mots contre l'ordre des choses

Avec une véhémence où se mêlent indissolublement colère et générosité, Cherpillod dénonce tout au long de son œuvre les conditions de vie et de travail des exploités, tout comme il caricature l'arrogance et la barbarie des dominants. On retrouve dans les thèmes de cette dénonciation des leitmotifs qui sont ceux des années septante et suivantes du XX^e siècle, aussi bien en Suisse romande que dans l'Europe «contestataire» de l'époque. S'adressant au lecteur en ouverture de son roman autobiographique *Le Chêne brûlé*, il écrit : «Ce livre constitue une auto-analyse, la critique d'un lieu, d'une époque, un document sociologique, un règlement de compte» ; et il précise la portée de cette entreprise en se définissant comme «un procureur, sommé par des centaines de milliers de misérables, morts ou mutilés, tous muets, de parler parfois en leur nom».

Pour lui, l'acte d'écrire est bien un combat, une occasion de manifester, au nom d'une vision de l'homme, son indignation face à l'injustice. Le risque serait alors de ne voir dans son œuvre que le support d'un message, et de ne la considérer qu'en fonction de son idéologie. Pourtant, à l'instar du narrateur écrivain du *Collier de Schanz*, Cherpillod aurait pu affirmer : «Je ne serai jamais le Gorki ni le Zola helvétique. Je ne m'érigerai pas en conscience des exploités.» En effet dans ses romans, il ne se borne pas à dénoncer l'injustice et l'exploitation ; c'est avec un art subtil qu'il s'empare de la langue des bien-pensants – qui sont forcément les bien-disants, en même temps que les tout-puissants – pour la soumettre à toutes les distorsions possibles de la parodie, de l'ironie, de la caricature, et en tirer un *style*.

Car c'est bien d'abord par un travail de l'écriture que Cherpillod mène son combat contre cette exploitation et cette injustice qu'il dénonce, par la mise en scène ludique et critique à la fois des discours par lesquels se légitiment les instances qui en sont les garantes – l'Ecole, l'Eglise, l'Université, les Belles-lettres, le bon goût, le moralisme ambiant. *Le style, un choix éthique*, note-t-il en termes elliptiques dans l'ouvrage qu'il a consacré à Jules Vallès, marquant que pour lui l'engagement de l'écrivain passe toujours par la forme et qu'il n'y a jamais de forme innocente ; ailleurs encore il formule son projet en termes très clairs : «L'essentiel de mon travail est esthétique», car il s'agit de «réussir une musique plutôt que délivrer un message». Ainsi, même si l'on apprend chez lui ce que sont l'existence d'un ouvrier au chômage dans les années trente, le travail dans un grand magasin ou une usine d'horlogerie, les conditions de vie dans le quartier populaire de la Cheneau-de-Bourg à Lausanne – tout ce qui constituerait la matière idéale d'un roman néo-réaliste –, c'est d'abord par un travail sur la langue que cette œuvre s'inscrit dans l'Histoire, plus sûrement que par un engagement idéologique ou politique.

Il a défini lui-même l'originalité de son entreprise dans une interview : «J'ai mis dix ans avant de faire admettre que l'on pouvait écrire avec un double registre lexical empruntant aussi bien au vocabulaire académique le plus recherché qu'à l'argot» («Exilé chez les clercs», propos recueillis par Jean-Marc Béguin, *L'Hebdo*). D'un côté en effet, l'écriture de Cherpillod se caractérise par la recherche constante d'un lexique inhabituel, raffiné, savant ou archaïque : les *ouïrai-je?*, *admonester*, la *génitrice* pour la mère, *vocable* pour mot, l'usage systématique de formes rares du subjonctif («J'eusse mérité d'être bombardé président de Pro Senectute») du passé simple de narration («Nous nous quittâmes») et de bien d'autres tournures encore qui attestent chez lui un véritable culte pour la rhétorique la plus classique ; innombrables sont les exemples que l'on pourrait donner de relatinisations, d'archaïsmes, de néologismes savants, de l'emploi affecté des tropes, de la remise en circulation de sens archaïques, rares, ou précieux. Cette exhibition par trop visible du beau langage ne traduit cependant pas tant un souci de «bien écrire»

qu'une volonté de caricaturer l'hypercorrection que durant toute sa scolarité, Cherpillod s'est vu imposer comme une langue seconde, lui dont les parents parlaient ce qu'il a appelé un «sabir». En exhibant si complaisamment son aptitude à user de cette langue qu'il fut amené à apprendre comme une langue étrangère, le bon élève que fut Cherpillod prend bien plutôt un plaisir malin à jouer ironiquement avec la langue de l'adversaire, et à s'en jouer.

Mais d'un autre côté, Cherpillod contamine constamment ce beau langage par des tournures empruntées à la langue familière, argotique, voire vulgaire : plaisir raffiné et pervers qui consiste à «détourner» une langue trop bien élevée, à la métisser au gré de mauvaises fréquentations. Loin d'user de la langue démotique à des fins de vérisme littéraire, de couleur locale, c'est bien un emploi stratégique qu'en fait Cherpillod : il s'en prend ainsi à l'adversaire de classe non pas en lui opposant une idéologie contraire mais en l'attaquant dans ce qui conforte son pouvoir, le pouvoir des mots. En rapprochant le discours du «bas» (la sexualité, la vie du corps, le travail, la vie économique) et le «noble» (le langage châtié, le bon goût, la décence, les idées reçues) ce «double registre» fait éclater au cœur même de la langue les contradictions qui déchirent la société en classes, indépendamment de la médiation d'un discours idéologique : casser les discriminations et les cloisonnements du code linguistique revient à faire de l'écriture le lieu même de l'affrontement entre les forces adverses, à porter la révolte et la guerre au cœur même de la langue. Ainsi écrit-il, expliquant que tel patron usa de chantage pour accepter de donner du travail à son père : «pour que son mari continuât à se crever, il fallait que la femme s'allongeât» ; ou : «une pétasse des beaux quartiers l'agrédit». Cette mise en contiguïté incongrue de niveaux de langage que l'usage social rend étanches l'un à l'autre, mieux qu'une dénonciation frontale, constitue un acte socialement provocateur qui, par la remise en cause de l'ordre des mots, porte en définitive une atteinte virulente à l'ordre des choses, par la vertu d'un travail purement textuel.

Une même remise en question de l'ordre de la Littérature a trait à sa critique des genres littéraires. Parlant du genre du roman, Cherpillod déclare vouloir évincer «les marquises qui sortent à cinq heures». Et constatant qu'on enseigne davantage le roman que la poésie au collège, il note : «on redoute moins le roman ; il propose un monde fermé sur lui-même». Un monde qui est précisément celui que refuse l'auteur, celui où les idées vont de soi, où les certitudes ne sont jamais remises en cause : «Le propriétaire Swann emphysique Odette ? il est baisé par le goût qu'il a d'elle. Psychologie du doit et de l'avoir.» Mais s'il s'en prend volontiers à Proust, il reconnaît la virulence d'un Diderot, qui comme lui aussi relativisé le genre romanesque : «C'est l'un des rares scribes dont je parle à plaisir, Denis. Corrosif à souhait.» Ce refus du pseudo-réalisme romanesque («il n'y aura jamais un roman du prolétariat», affirme le héros du *Collier de Schanz*) se traduit par le recours à une narration non linéaire, très souvent fragmentée au gré des associations d'idées ou des souvenirs d'un narrateur. Cette progression discontinue qui déroute parfois le lecteur rend compte d'une conscience elle-même fragmentée, qui est celle d'un sujet problématique, celle de l'homme «mutilé» dont parle Cherpillod dans une interview, et qui n'a rien à voir avec le héros positif qu'une esthétique «jdanovienne» aurait pu lui imposer. Ainsi, entre deux bouffées d'indignation l'écrivain Cherpillod muse, s'attarde, s'égare, revient sur ses pas, et rêve, et s'attendrit, pratiquant l'art d'écrire à la manière du promeneur, du pêcheur ou du cueilleur de champignons qu'il était devenu et que sont certains de ses héros. Une démarche savamment capricieuse qui tendrait d'ailleurs à apparenter son écriture – bien qu'il ait tôt renoncé au vers – à celle du poète plutôt que du romancier, au nom d'une volonté de «poétiser le roman» semblable à celle que manifesta ce Ramuz qu'il n'aime pourtant guère (voir son *Ramuz ou l'alchimiste*).

Pierre-André Rieben

Le style, un choix éthique

Professeur émérite, André Rieben avait rédigé le chapitre consacré à Cherpillod dans la monumentale *Histoire de la littérature en Suisse romande* dirigée par Roger Francillon.

« Cette mise en contiguïté incongrue de niveaux de langage que l'usage social rend étanches l'un à l'autre, mieux qu'une dénonciation frontale, constitue un acte socialement provocateur qui, par la remise en cause de l'ordre des mots, porte en définitive une atteinte virulente à l'ordre des choses, par la vertu d'un travail purement textuel. »

>>>

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Cherpillod et les «clercs»

Cherpillod s'est interrogé sur la place, de la littérature, de la culture dans la société de son temps, et sur le rôle de l'Ecole dans leur transmission. Il utilise volontiers le terme de «clerc» pour désigner l'intellectuel, aussi bien d'ailleurs pour se définir lui-même que pour parler de ses confrères, reconnaissant qu'il fait partie de cette caste qu'il dénonce, tout en constatant aussitôt que, s'il y appartient, c'est en y faisant figure d'*exilé*. Comme l'homme d'Eglise, le clerc est du côté de l'ordre: «Un clerc (...) il faut que ça prêche, que ça chante l'ordre» – en cela complice de la police, car «les flics veillent sur la culture»; mais «Curé pour curé», ajoute-t-il, «je préfère le pion à l'écrivain!».

Ce qui ne l'empêche pas de déplorer le sort fait à l'écrivain dans une société tout entière vouée au matérialisme: «Un écrivain, à moins qu'il ne devienne marchandise, suscite l'agacement, voire l'hostilité: ça parle pour ne rien dire, quand ça ne dénigre point les valeurs les plus respectables, tels le compte en banque, la spéculation sur la peinture abstraite, le chalet à la montagne...», car l'homme du peuple comme le patronat se méfie de lui («“Tu parles comme un livre, bêta!” s'écriait mon père, Paul, à mon endroit», déclare le héros du *Collier de Schanz*), quand on ne le considère pas comme un *raté*, un *déviant* ou un *maniaque inoffensif*. Il n'échappe que par la compromission à cette image sociale entachée d'incompréhension, de condescendance ou de mépris: «Au besoin, il se proclamera moraliste; on le fêtera, pour le coup. Il s'agit d'assumer le rôle jadis dévolu à la pleureuse; il faut que quelqu'un sanglote sur les cadavres», ce qui n'empêche pas que le plus souvent son lot est la pauvreté: «Les Suisses (...) fous de l'utile, laissent dans leur plate dinguerie crever de faim leurs poètes».

De toute façon, la conception de la beauté qui inspire le bourgeois autant que le prolétaire reste sommaire: «La beauté. Inventé par des couturiers, des parfumeurs, repris comme de juste par les philosophes, ce concept renvoie aux besoins de l'industrie légère» note-t-il, tout en constatant: «Mes parents ignoraient tout à fait le détournement du crayon à des fins esthétiques». Un rejet qui se justifie finalement par un même refus: «De la faculté poétique, on ne veut pas. On a raison, elle agrandit les pouvoirs de l'homme, elle le pousse à la rébellion.»

La référence aux lettres romandes n'est pas absente de cette critique, et Cherpillod n'est pas plus tendre envers ses confrères qu'envers les clercs en général. Il se sent d'ailleurs isolé parmi eux aussi, car, dit-il, «les écrivains du cru ne m'ont jamais tenu pour un des leurs: au nez de ces chatons je pouais le fauve». Aussi a-t-il de la peine à se reconnaître dans leurs préoccupations: «Les confrères écrivains s'ils ne refont pas le sempiternel roman psychologique de l'échec et de l'incommunicabilité, mes confrères écrivains traitent de la Grèce ou du Portugal», ce qui n'a rien d'étonnant car ils ne sont pas issus du même milieu que lui: «petit-bourgeois, en général, la plupart enseignent; pédagogues. Ces magiciens du cru, petits normaux, pas de danger qu'ils se perdent [comme Nerval], car ils font fuir la poésie». Pourtant, les poètes sont nombreux parmi eux, mais éthérés: «s'il y a peu de romanciers, on écrase des versificateurs à chaque pas (...) la Muse apaise quelques tourments (...). L'ennui c'est qu'ils n'ont rien à dire. (...) Ils jactent, mes collègues; le verbe leur échappe, puisque l'expérience leur est interdite. Le mot crée la chose; ils le croient du moins, spiritualistes incurables et ils font des bulles, ils jonglent avec les essences: l'arbre, la rivière, la femme. Ni agronomes ni pêcheurs, que savent-ils de la nature? Chastes époux, de la féminité?».

Cette démission tient selon lui à ce que ces «faussaires souvent pleins de talent ayant usurpé le rôle des poètes ont évacué l'histoire de leurs préoccupations» comme il l'affirme dans une conférence en 1986. Tel est aussi le principal reproche qu'il adresse à Ramuz qui aurait, comme Giono, en idéalisant les paysans locaux «transformé des pourvoyeurs de bagne en bergers d'Arcadie» et qui, comme Ramuz encore,

se sont tenus à l'écart des convulsions sociales et politiques de leur temps: «L'écrivain-sic-Ramuz. Pendant qu'on fusillait son peuple (...) Charles Ferdinand, paisible, écrivait *La Beauté sur la terre* ou quelque turlutaine presque aussi compromettante. Lorsque ça saignera de nouveau (...) combien serons-nous, parmi les barbouilleurs de papier, pour cracher notre dégoût et notre haine à la gueule des bourgeois: quatre pelés et trois tondus.» De fait, ils remplacent une vision historique par une «mythologie cantonaliste léguée par le dix-neuvième siècle (...) De telles naïvetés cultivées, certains de mes confrères ont fait leurs choux gras. *Portrait des Valaisans...* *Portrait des Unterwaldiens...* Les scribes s'essoufflaient à poursuivre l'âme vaudoise ou neuchâteloise – cette flatulence. (...) Non les individus, en l'an soixante-neuf, n'empruntent guère de traits à une prétendue ethnie cantonale. En revanche, la classe, le métier, le lieu les définissent». L'allusion se fait encore plus transparente lorsqu'on lit: «L'un est devenu auteur à succès; il consacre son œuvre à l'exaltation des vertus terriennes. Qu'il n'y ait plus dans le pays qu'un quarteron d'agriculteurs, il s'en fiche.» Le seul à qui Cherpillod reconnaisse d'avoir voulu s'engager dans son temps a, quant à lui, échoué par naïveté, Jean-Pierre Schlunegger, dont il écrit: «j'étais un méchant garçon, lui pas (...) il essaya, l'inconsolable enfant, de se jeter aux hommes», et désormais il est rendu inoffensif par la reconnaissance posthume statufiante: «Le temps est venu de la stèle. Foutaise! Vif, Schlunegger était un vague hurluberlu; il est passé grand poète: le voilà mort.» Le ton se fait plus polémique encore lorsque Cherpillod s'en prend à l'institution littéraire elle-même, incarnée par la Société suisse des écrivains, qui rassemble les «pions à manuel, les dentistes fabriquant des sonnets parnassiens, les ménagères inassouvies qui en appellent à Dieu de leurs misères érotiques...»

Un écrivain de l'amour

Face à ces mensonges ou ces impuissances, Cherpillod aime mettre en évidence la sensualité qui préside chez lui à l'acte d'écrire «Je fais de la littérature (...) parce que», répond-il à une enquête de l'hebdomadaire *Tout Va Bien*, «j'aime l'agencement et la musique des mots». Et c'est bien un rapport jouissif, érotique, à la langue qui est à la genèse de son œuvre. A l'origine il y a en effet chez lui une forme de jouissance gourmande attachée aux mots: le premier «usage poétique» qu'il ait fait des mots dans son enfance est en effet associé à une fascination gustative: «Je faisais aussi un usage poétique de ces ustensiles [les mots]; puisqu'ils se trouvaient sur les lèvres des gens, ils étaient sûrement bons à manger. Entendais-je le mot négoce? je voyais ce fruit rare: une banane; plus tard la conscience devint une saucisse aux choux. Qu'on ne s'étonne pas; en même temps que des attaques de la Muse, je souffrais de malnutrition» (*Le Chêne brûlé*). On voit comment par le jeu des associations inspirées par réalité bien concrète de la faim, le jeune garçon en est venu à découvrir prématurément le fascinant pouvoir de la force connotative des mots, qui est refus de leur stricte valeur utilitaire: faire d'une saucisse au choux le signifiant de «conscience», voilà un dérapage sémantique qui augure bien d'une authentique vocation de poète! De même, au début de *Alma Mater*, le mot «ambrosie» entendu à l'école le fait rêver: «Si au moins je savais ce que c'est, ce mets-là. Du veau braisé ou des framboises à la crème.» Plus tard la jouissance se fera explicitement érotique: «Voici la vérité: j'use des produits du langage comme d'aphrodisiaques. Quand on pratique de vieille date cette magie, l'incantation échoue rarement. Elle agit sur les centres érecteurs. Moins bien que l'yohimbine, d'accord (...) j'use des produits du langage comme d'aphrodisiaques», dit Gilles dans *Alma mater*.

Finalement c'est bien cette heureuse conjonction entre l'amour de la langue et celui qu'il porte à ses frères humains qui constitue ce qu'il y a de plus riche dans l'œuvre de Cherpillod, et qui lui permet à juste titre de se définir lui-même comme un «écrivain de l'amour».

«Et c'est bien un rapport jouissif, érotique, à la langue qui est à la genèse de son œuvre. A l'origine il y a en effet chez lui une forme de jouissance gourmande attachée aux mots...»

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Un double claquement sec, comparable au bruit du fusil muni d'un silencieux des braconniers. En se refermant, les portières ont fait s'éteindre l'ampoule du plafond dont la lueur nous conférait l'allure de deux spectres. Sur la banquette arrière, nous nous apprêtons à la seule explication qui vaille : je rabats mon pantalon, je baisse mon slip ; Nellie s'est déchaussée, a enlevé ses bas et sa culotte. Elle est sur moi, maintenant ; elle chevauche avec aisance, amazone consommée. Tu ne m'as point attendu pour pratiquer ce sport-là, traîtresse ! Le Wilby, cousin Paulot, Grivel, Cyprien Genoud et caetera : coursiers primés ou tocards, les montures ne t'ont pas manqué. Tu n'as accompli que des escapades. Tu n'as pas été entraînée au-delà de toute prudence. Jamais, par eux, tu n'es partie, car ils bronchaient devant l'amour, ils ne franchissaient pas les limites de la sensualité, quelles que fussent les aptitudes de leur sexe. Tu t'oublieras, ce soir même, bientôt, une fois, avec moi : je t'aime.

Pour un peu, je finissais avant d'avoir commencé : j'ai frisé l'acte bref, moi Robert, comme un pucelet, ou comme un vieillard ayant eu la passion de la femme et mal résigné à l'honorariat. Ça ne me serait pas arrivé jadis, du temps que j'enfilais Nicole Margot : j'ai dû prendre de l'âge, moi aussi. J'étais fort, à l'époque. Certes. N'empêche que je n'ai pas fichu à la brunette la grande secousse. Si mon gland n'éprouvait pas de ces maudits hoquets annonceurs d'un fléchissement ou de l'éjaculation intempestive, si je prolongeais le coït à ma fantaisie, je ne me souciais guère de l'autre ou plutôt parce que Roby se faisait du bien il induisait qu'elle jouissait, la coiffeuse. Je ne désire pas t'avoir, te posséder : je voudrais que tu, que je. Nous sommes l'un à l'autre : abandonne-toi, défais-toi, Nell ! Aie confiance : je place ton bonheur tellement plus haut que le mien ! Pars pour un long voyage : je veille. D'aller avec toi, de t'accompagner me suffit, car je serai heureux de ta réussite, comblé de ta joie.

— J'aurais pas cru. J'aurais pas cru.

Point n'est besoin que je l'interroge, que je la prie de terminer la phrase commencée, d'achever sa confession, l'admirable incrédule : je m'en doute, de ce qui lui est arrivé. Dans l'éblouissement de la découverte de son intégrité féminine, Nellie reprends ces quatre mots en antienne. Qu'elle aille aussi loin que possible, mon amie ! Que l'extase ne lui soit pas mesurée, puisqu'elle l'a quêtée si longtemps ! Je n'ai plus d'inquiétudes sur ma vigueur ; je ne défaillirai pas. Quand elle sera revenue à elle, je lui ferai à mon tour un aveu : en dépit d'un âge qui n'est guère tendre, de ma force, de mes prévenances, je n'avais jamais auparavant dispensé l'orgasme vaginal. Comme ma partenaire était restée une demi-vierge, il y avait en moi du puceau. Il fallait que nos âmes fussent accouplées, pour que notre accord charnel existât.

Après une chevauchée de quinze à vingt minutes durant laquelle ma cavalière a perdu davantage que moi la notion de la durée, recouvrant momentanément ses esprits, puis sombrant de nouveau dans le délire, Nellie, le corps parcouru des frissons de la dépense, m'a remercié, avec les sanglots irrépressibles d'une gratitude dont je ne sais si je dois en être l'unique bénéficiaire, d'avoir libéré sa chair emprisonnée. J'allais l'amble, tandis qu'elle se donnait du plaisir. Seul, j'ai terminé au galop... Mi-do-do-do-do-do-do-do-ré-mi-ré-do-do. Insistant Telemann ! Dans le Jorat de l'Evêque, la suite pour trompes de chasse que j'entendis tout à l'heure chante cette fois-ci un autre hallali.

Gaston Cherpillod

Scène d'amour tirée des *Changelins* et commentée par P.Y. Lador

ou

Un orgasme vaginal narré en 1980 par un écrivain vaudois de 55 ans

Pierre Yves Lador

Nellie, mariée, les amants disposent, ce doux soir de janvier dans les bois du Jorat, de deux heures. Le narrateur, Robert, va sauter les bagatelles de la porte pour aller à l'essentiel... page 137 de l'édition originale.

Il nous a paru utile, nécessaire et plaisant de donner une page et de la commenter un peu scolairement, page qui n'est pas de celles auxquelles on pense en parlant de Cherpillod et pourtant qui représente au moins deux des trois piliers de son œuvre : le travail du poète, la peinture de l'amour, de l'érotisme en tant que marche vers l'absolu, et sans doute un aspect de la libération ou de la révolution de deux individus à défaut de la terre entière.

Une belle page caractéristique de Cherpillod, dont on trouverait d'autres exemples, à un heureux coït consacrée. On admirera les variations de ton, de vocabulaire, les allers et retours entre les deux partenaires, qui doivent préparer à la fusion des corps et des âmes qui constituent ce que Cherpillod nomme l'érotisme.

Les mots de l'acte ou l'activité sexuels sont métaphoriques (en préalable et en finale la chasse, d'abord clandestine : « braconniers », enfin aristocratique, « les trompes de Telemann ») ; ensuite banals, réalistes ou triviaux, « rabattre pantalon », « baisser slip », pour Robert, « déchausser », « enlever bas », « culotte » pour Nellie (de haut en bas pour lui et de bas en haut pour elle, mais en dessous de la ceinture) et dans l'action vocabulaire de l'art ou du sport équestre, « chevaucher », « amazone », « sport ».

Au milieu du paragraphe le narrateur passe du récit au monologue intérieur, ce qu'il pratique couramment, ici il interpelle Nellie et jaloux de ses anciens amants reprend le vocabulaire hippique : « coursiers primés ou tocards » qui pourtant « bronchaient devant l'amour » et minimise leurs parties de jambes en l'air : « escapades » pour mettre en valeur l'aspect mystique de leur rencontre (tout à l'heure le mot « spectres » évoquait déjà un autre monde) et il finit avec l'espoir de faire ce saut : « partir », évocation de l'orgasme mais aussi du changement de perspective, voire de monde : au-delà des

« limites de la sensualité » et de la performance du « sexe ». Ensuite une annonce, prédiction positive, hachée, syncopée, martelée, incantatoire qui se termine par une brève mais lourde réaffirmation de la différence : « je t'aime ».

Paragraphe suivant, le monologue intérieur se poursuit mais s'adresse alors au narrateur lui-même, pratique fréquente de l'auteur. Et l'on retrouve les doutes des divers narrateurs de l'œuvre quant à leur puissance sexuelle dus à la fois à l'inexpérience, le mot « pucelet » est familier aux différents narrateurs. Le verbe « enfile » est aussi dépréciatif même si ailleurs les actes avec cette Nicole ont pu être célébrés de façon plus positive. Ensuite les doutes sur l'érection ramènent un vocabulaire plus technique voire clinique : « gland », « hoquets », « fléchissement », « éjaculation intempestive », « coït ». Aussitôt après le narrateur interpelle à nouveau sa partenaire, en monologue intérieur toujours, en un discours rassurant de mâle protecteur. Qui se clôt sur les mots en discours direct de Nellie, simples, frais, naïfs, plats, banals, sans sens et pourtant lourds de signification, parlés (élision de la négation) et au conditionnel passé première forme. Etonnement qui marque ainsi le miracle, l'improbable et pourtant annoncé, prescrit et espéré.

La narration reprend avec des mots d'origine religieuse qui nous conduisent vers la synthèse du corps et de l'âme : « antienne « extase », et les deux niveaux, corporel et mystique se mêlent : « orgasme vaginal », « demi-vierge », « puceau », « âmes accouplées », « accord charnel », jusqu'à cet accomplissement.

Le dernier paragraphe reprend en ordre inverse les métaphores du début : « chevauchée », « cavalière », « amble », « au galop », l'aveu que le libérateur remercié par des sanglots de reconnaissance ne fut pas le libérateur unique, que chacun, chacune se libère elle-même, avec l'autre et la grâce, le mystère de l'amour. Il se conclut par l'allusion à la chasse transmutée par la musique de « Telemann » et la mention qui ramène au sacré, « Jorat de l'Evêque » (même si l'on est anticlérical !).

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Jalons pour une étude de l'érotisme dans l'œuvre de Cherpillod, et remerciez-moi de n'avoir pas écrit prolégomènes...

... De la rébellion de la testostérone à l'amour absolu

Pierre Yves Lador

« Ainsi Cherpillod m'avait dit à maintes reprises être l'inventeur de l'érotisme dans la littérature romande, le premier chronologiquement, je devais bien reconnaître que de dix-sept ans son cadet et peu précoce littérairement, je ne pouvais prétendre qu'à la place de dauphin... »

Nous savons que les narrateurs ou les héros d'un romancier ne sont pas toujours des copies de l'auteur mais dans ce cas la confusion est permise, voire s'impose tant la plupart de ses narrateurs ont l'âge de l'auteur, des vies parallèles et une foultitude de détails analogues. Nous lisons donc les péripéties amoureuses des uns et des autres, y compris des textes dits autobiographiques et les déclarations orales de l'auteur qui en fut prodigue, comme les aventures d'un héros érotique et les variations de son érotisme dans le temps puisque tous ses héros relient sans cesse divers moments de leur existence au fil du récit en des va-et-vient répétitifs.

On pourrait croire qu'écrivain dit parfois érotique je me devais de chercher l'éros plutôt que le lérôt ou la fario chez Cherpillod. Il n'en est rien, je répondrai comme Bataille, qu'il n'était pas obsédé mais écrivait librement sur l'érotisme ! Le microbiote et la testostérone nourrissent peut-être nos plumes, la grâce d'en haut les éclaire. Ainsi Cherpillod m'avait dit à maintes reprises être l'inventeur de l'érotisme dans la littérature romande, le premier chronologiquement, je devais bien reconnaître que de dix-sept ans son cadet et peu précoce littérairement, je ne pouvais prétendre qu'à la place de dauphin, pour user d'une métaphore aristocratique, de celles qu'il pratiquait couramment. Il se réclamait d'un érotisme qui joignait au corps l'âme, même s'il ne savait rien de cette dernière. En amour il n'était pas réductionniste ni déconstructiviste, mais plutôt réenchanteur, voire absolutiste.

Il disait avoir vaincu la censure du corps des protestants et l'éliision de l'esprit de la sexualité du matérialisme marxiste. La poésie permettait de créer cet espace de liberté où tout est permis entre deux amoureux, le jeu des corps et des esprits et sans doute dans ces mots inadéquats il y avait la créativité, le rêve, les prémonitions, les signes, les communications infra-verbales, le verbe et ses déguisements et... l'âme, l'amour ! Après le rejet de la morale protestante, il avait pris ses distances de Sartre comme des Deleuze et Guattari, inspiré des grands alchimistes qu'il avait lus, des poètes médiévaux et symbolistes, voire des surréalistes. Il avait énormément lu durant des années et même des psychanalystes, alors qu'il détestait la psychologie, en bon marxiste.

Les trois objectifs de sa vie, l'amour, la poésie, la lutte contre l'injustice se retrouvent dans ses livres. La poésie irrigue l'amour et permet de le parcourir de la physiologie à l'âme par l'exaltation de l'état amoureux, le sens de la justice évite toute domination ou sujétion et l'érotisme est l'espace de la rencontre du corps et de l'esprit.

Curieusement, comme beaucoup d'amateurs de seins opulents, pas toujours victimes d'une mère nourrice sèche d'ailleurs, les héros cherpillodiens les évoquent souvent, les regardent toujours et tombent amoureux de femmes à poitrine minuscule. Cela eût pu leur enseigner que de l'utopie à sa réalisation, il y a un pas qu'on ne franchit jamais. Si les seins menus ont leur charme, en est-il de même des massacres accompagnant l'ivresse révolutionnaire et du nivellement subséquent ?

Dans l'œuvre, il oscille entre le cru, factuel, matériel, physiologique et l'amour absolu, du moins jusqu'à l'âge de la retraite où ce dernier va l'emporter, au moment où il ne peut plus s'incarner :

« Je convoitais quasiment tous les objets offerts au culte masculin » (*Le Chêne brûlé*).

« Ma quéquette reçoit sa part d'éloges ; il paraît qu'elle a du talent. Dix-huit centimètres de long et douze de circonférence : seuls chiffres dont je me souviens sans effort » (*Alma mater*).

Le héros du *Collier de Schanz* l'affirme encore : « Hors du vagin, ou, plus tard, du cul féminin, pas de salut. Je fus, demeure un obsédé sexuel... »

Ou plus loin, page 198, la liaison entre le sexe et la politique : « Les grands impotents mènent le monde et les petits castrats les appuient partout, hélas ! Je fus, demeure un obsédé

sexuel, ainsi que me jugent ceux qui brodent des galons sur leurs manches, parce qu'ils logent un caramel mou entre les cuisses. »

Il balance entre une pudeur extrême, une discrétion elliptique, un respect du mystère et certain exhibitionnisme triomphant, une crudité que d'aucuns ont pu nommer vulgarité et dont on peut savourer l'humour. Les mêmes contrastes et multiples niveaux de langage que dans les pages non érotiques.

C'est dans *Le Chêne brûlé* que l'affirmation est la plus claire, il s'agit de reconnaître et de faire reconnaître la rébellion par la bourgeoisie. Le protestantisme a conduit l'adolescent Cherpillod à la masturbation en interdisant le sexe sans mariage alors que le fils du peuple laïque eût joyeusement forniqué.

« Onan put faire le pied de nez à Jésus. »

Mais la poésie bourgeoise déjà dans la testostérone. Tout le monde a lu dans ce livre le plus lu, y compris dans les gymnases, la belle scène avec Georgette la volontaire soleuroise qui s'exhibe généreusement au garçonnet et lui fait toucher sa vulve, une première grâce qui illumine le futur poète et que je rapproche de la scène, apparemment inversée, aussi chaste et obscène, proprement érotique donc, narrée dans « Notre Dame de Mai », récit de *La Nuit d'Elne* (1985), qui s'ouvre par un « sans que je susse » et se ferme par un « bien que je suasse », reprise dans « Un cadeau de Mahom », tableautin de *Main tendue poing fermé* (2005) et narrée encore dans le magnifique et subtil entretien de Gaston Cherpillod avec Bertil Galland (film Plans-fixes, 1992), dans laquelle une jeune femme essuie d'un mouchoir (en papier) tiré de son sac le triste front du champignonneur ou mycologue terreux, sale, suant, ou du pêcheur embotté, crotté, sanglant et dégoûtant, qui vient de s'asseoir, confus, dans le compartiment de train en face de la fraîche donzelle. Instant de grâce qui ne sera pas suivie comme dans un roman de gare par un mariage ni comme dans un roman pornographique par une baise de chemin d'enfer, mais qui marquera pour toujours le poète. On pourrait, parodiant l'Evangile, dire que, comme « Marie gardait toutes ces choses et les repassait dans son cœur » (Luc, 2 : 19), il les repassait et les ressassait dans toute son œuvre. Si les versions varient (pêcheur ou mycologue), le geste demeure dans sa nudité subversive !

Il s'est intéressé à ce que l'époque nommait encore perversion. Il usera du mot anomalie pour désigner la coprophagie, il ne va pas parler d'ondinisme (encore moins d'urophilie, jargon plus récent), qui rapprocherait trop la chose de la rivière (« J'aime l'eau, d'une façon désintéressée, pourvu qu'elle coule »), mais le narrateur des *Changelins*, Robert, neuf ans de moins que l'auteur, ici, en 1981, narre ses aventures de 1977 et évoque, il a seize, en 1950, la vue dans une pissotière de la Cité, après avoir évoqué, autre saut temporel, les Bellettrien chanter dans le quartier l'élection au Conseil fédéral de Chevallaz en 1975, sans nommer ni le conseiller ni la société, clairement identifiables, et en multipliant au fil des pages les références chronologiques, comme un véritable historien et en en jouant comme un poète de la mémoire, un homme accroupi qui trempe un morceau de pain dans l'urine, communion sous les deux espèces, anomalie qui terrifie le jeune homme, blanc comme un linge, qui avouera que cinq ans plus tard il eût mieux digéré cette vision, dénié par la Faculté des Lettres ou plus peut-être par la Société de Belles-Lettres. Ailleurs il conte comment dans la piaule rustique, il écrit piolle, comme au XIX^e siècle, plus proche de l'étymologie, ou parce qu'il prononce souvent pour les mots peu écrits, ses « o » plus ouverts à la manière des Jurassiens, trahissant son franco-provençal vaudois, que lui a prêté un ami plus fortuné, il pisse dans une bouteille de vin vide qui traîne parmi d'autres et plus tard ce fluide sera bu, à leur insu, par son ami et sa copine qui trouveront le vin peu plaisant. On est dans un registre humoristique plutôt que dans les célébrations ondinistes de son frère de couleur et rival plus

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

habile carriériste Chessex, béat devant le méat : libations de pisse d’institutrice ou émois humides dans certaine armoire.

Il y a une fureur sexuelle aussi entée d’un doute constant sur ses capacités viriles. D’abord attribuée à l’épilepsie, excuse ou reste de matérialisme dialectique, recherche d’une cause introuvable et inutile. Dépucelé à Paris par une putain qui le suce alors que, plus tard un héros sera enchanté par une irrumation spontanée de sa partenaire, la deuxième de sa vie, mais celle de la putain rétribuée ne devrait pas compter. Il use d’ailleurs du mot irrumation au lieu de fellation, cette impropriété est-elle voulue, marque-t-elle un reste de machisme sous-jacent, le porteur de queue agit, alors que le narrateur parle de grâce ou d’initiative féminine comme s’il était, sidéré, plus passif ? Lecteur, lectrice, allez-y voir ! On sait par diverses enquêtes que, dans les années qui ont précédé l’invention de la pilule, le mouvement hippie et le reste de la dite libération sexuelle suivie de la déclassification des perversions en paraphilies (selon *Le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* qui sépare la paraphilie des troubles paraphiliques qui feraient souffrir), la gesticulation sexuelle était moins variée dans la population, même si les plus ardent(e)s ont toujours pratiqué des figures éternelles aux siècles des siècles et sans manuels, spontanément ou par apprentissage.

Il y a sans doute une certaine naïveté liée aussi à l’époque, dans la manière de décrire les doutes à propos de sa virilité, sa responsabilité de faire jouir la femme (le mot jouir est rarissime dans son vocabulaire), l’hypertrophie de la satisfaction du mâle dans ce cas. Il semble que ce soit rare par ce que l’écrivain nomme orgasme vaginal, selon le découpage en usage à cette époque. Il ne parle jamais de clitoris, mais évoque souvent l’intromission dans l’anus, ce qui semble une des pratiques préférées de plusieurs de ses héros et qui a l’air d’être appréciée de leurs partenaires, s’agit-il alors d’orgasmes vaginaux ou anaux, dans quelle catégorie le conteur les compte-t-il ? Il y a certes un plaisir, une fureur parfois à l’invagination, mot qui revient à plusieurs reprises, plus interactif sans doute que pénétration avec le déguisement ou effet du sadique tel que l’auteur se définit, mais sadique qui retourne son sadisme contre lui-même, car évidemment ce serait trop facile de s’attaquer à des êtres sans défense, cela fait partie de sa morale et de sa justice, ne jamais s’agenouiller devant aucun humain et ne jamais traiter aucun humain en esclave, ni dominer ni être dominé.

Avant la littérature des baisages dans les ascenseurs puis aux chiottes, il est sympa de relire celle des *fifties* et *sixties*, qui met en scène les *teenagers yankees*, contemporains de James Dean ou d’Elvis Presley, ici adaptée aux héros quadragénaires de Cherpillod qui ne possèdent pas de voitures et dont les amantes n’ont certes pas de Cadillac mais de petites autos (*La Bouche d’ombre* ou *Les Changelins*). Ils utilisent tantôt le siège avant, tantôt le siège arrière et ne recourent pas au Coca-Cola. Ne dit-on pas que ce qui fait la survie d’une espèce est sa capacité d’adaptation ?

Les professions de foi de ses narrateurs sont courageuses pour l’époque et le redeviennent aujourd’hui, époque dans laquelle régression libertaire et décadence anomique se mêlent, et où prolifération des règlements et irrespect infini favorisent à la fois les bonnes intentions et les attitudes destroy. Nous ne demanderons pas à Anne Koedt et ses sœurs de relire les romans de Cherpillod, mais bien à des lectrices francophones, pour décrypter une page de l’histoire de la sexualité, contemporaine des romans de Jean-Marie Caplain, *L’Homme marié* et surtout *Le Conquérant* ou du *Moi et lui* de Moravia. Qu’elles n’oublient pas de sentir l’écriture, ses mouvements qui créent la réalité ! Et plus encore peut-être, dans l’art du pâtissier de sentir l’élan vers l’absolu.

On sait que pour l’écrivain l’érotisme est un art difficile tant le vocabulaire français est vide au niveau standard, infiniment riche dans le registre populaire et à prétention pré-

cise dans la nomination scientifique, bien que dans ce dernier registre changeant et pas tellement parce que la science progresserait que parce le politiquement correct édulcore et que de façon concomitante l’espèce se fragilise. Infantiles ou argotiques toutes les métaphores ont été usées. Cherpillod, forgeron et quêteur des mots, va dans ce domaine comme pour le reste, inventer, travestir, déformer, user, adapter le vocabulaire. Il use invaginer dans un sens que les dictionnaires ne reconnaissent pas, fourrer dans le vagin, aspirer dans son vagin, ce qui confère d’ailleurs à la femme une activité bienvenue pour ceux si nombreux qui crurent à, voire encouragèrent, la passivité femelle. Il est plus poète du temps, de la mémoire que du sexe. Au chantre rabelaisien succède le poète amoureux de l’absolu, amour ou éternité. Il faudra lire ses lettres à sa compagne pour peut-être trouver une vision différente ou analogue de son érotisme.

Un des plus beaux récits, « La Dernière Volonté de Tante Blanchette » dans *Le Gour noir* que le narrateur donne comme iconoclaste, conte la rencontre d’un jeune homme amoureux d’une vieille femme (Macron l’histriion n’avait pas encore donné la chose comme possible et l’a-t-il vraiment fait ?). La figure du rêve de l’enfant désirant une voisine qui se réalise trente ans plus tard. Je n’insiste pas sur le jeu avec le temps qui est constant dans l’œuvre, le retour sur le passé qui fut réalisé ou rêvé, ici dans l’ordre inverse, véritable réparation. Ses héros sont plus gérontophiles que pédophiles même s’ils évoquent souvent, le déniaient parfois, l’attrait de jeunes vierges et recourent souvent au mot pucelle, dépuceler, ou au misérable jeu de mot que nous avons encore entendu si ce n’est pratiqué du puceautier romand (psautier romand, note pour ceux qui n’auraient jamais fréquenté un temple huguenot) soulignant l’influence de la chape auréolée de vertu attribuée à la virginité dans le protestantisme et la bourgeoisie, même si elle n’était guère pratiquée dans les couches populaires ni chez les bourgeois aisés. La tricherie fut de tous les temps. Il n’évoquera pas les Célestines, entremetteuses et restauratrices d’hymen qui ont dû dès ce temps-là se faire diplômées en médecine.

Ce sont pour lui des anomalies savoureuse que la gérontophilie et tentante que la pédophilie, qui ici ne se comprend à l’évidence qu’avec des filles nubiles et non des enfçons à la manière de Gilles de Rais que Cherpillod connaît évidemment.

Il revient toujours sur son vécu, la mémoire est son armature, son toboggan à ramures. Il analyse ses rêveries, ses fantasmes, ses tentatives de séduction qui semblent souvent s’adresser à des femmes difficiles à prendre, résistantes, vieilles filles, vierges, ou interdite dans le cas d’une belle-mère du héros. Celle-là fut prise à la hussarde dans *Alma mater* ! Un de ses héros déclare n’avoir fait l’amour, en comptant la prostituée parisienne que nous n’avons pas recherchée, qu’avec vingt femmes, ce qui à côté des mille et trois de Don Juan, des cent vingt-deux de Casanova ou des dix mille de Simenon (la plupart des prostituées) permet de poser l’insoluble question : éprouvèrent-ils des orgasmes fabuleux, ou leurs maîtresses, ou furent-ils plus proches des coups du lapin que de la transverbération de la sainte Thérèse du Bernin ? Comme l’écrivait René Guénon en 1945, c’est *Le Règne de la quantité*, et il n’avait pas connaissance des trois mille partenaires de Catherine Millet !

Nous concluons par Sade que Cherpillod qualifie de borne, métaphore phallique mais surtout mort de l’Absolu, ouverture au misérable n’importe quoi. Si Dieu est mort, Sade le premier le montre, il n’y a plus de morale ou toutes les morales sont possibles. Fais ce que voudras ! Mais nous poursuivons l’érotisme pour participer à cette quête exigeante, essentielle, ultime de l’Absolu qui hanta Cherpillod et le guida jusqu’au 9 octobre 2012 au moins.

« Avant la littérature des baisages dans les ascenseurs puis aux chiottes, il est sympa de relire celle des *fifties* et *sixties*, qui met en scène les *teenagers yankees*, contemporains de James Dean ou d’Elvis Presley, ici adaptée aux héros quadragénaires de Cherpillod qui ne possèdent pas de voitures et dont les amantes n’ont certes pas de Cadillac mais de petites autos. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Pierre Yves Lador

Poussière demain

Extrait de *Poussière demain*,
roman paru en 2018 chez
Olivier Morattel dans lequel on
voit que le narrateur, s’adressant
à ses deux partenaires dans une
de ses habituelles digressions,
rend hommage à l’usage des
mots du patois franco-provençal
et aux reconstructions, étranges
parfois, de Cherpillod.

Il ne serait pas inutile que je justifie l’emploi du mot beuse. Il me paraît logique d’employer le mot de mon enfance, de ma langue maternelle, d’autant qu’il correspond à l’usage des professionnels, des paysans, des éleveurs. Certes on pourrait critiquer ce choix, mais je signalerai que dans *La Découverte du monde*, Ramuz le Grand utilise, entre guillemets, mais on était à l’aube de la dernière guerre mondiale, le mot lampé et le mot toupin. Aujourd’hui je ne mettrais point de guillemets. Il n’ose pas botte-cul mais écrit, Tabouret à un seul pied. Le grand Cherpillod, puisque nous marchons dans la lumière des géants, écrivait au vingt et unième siècle Boute-au-cul, lui, sans guillemets, créant sa langue en la fondant sur une étymologie, peut-être imaginaire comme toutes les étymologies. Le problème des mots appris d’oreille, des mots utilisés par ceux qui usent des objets qu’ils désignent, est qu’il faut les transcrire et chaque vallée les prononce différemment. Les lampés ici ou là sont dits lapés ou lampées, il s’agit en fait du *rumex crispus*, oseille crépue, une polygonacée débordant d’acide oxalique. Mais c’est une plante incroyable, qui lance vers le ciel, jaillies entre des feuilles géantes, jusqu’à un mètre du sol, ses hampes audacieuses lourdement chargées de graines épaisses, aussi est-il normal qu’elle ait un nom vernaculaire, elle est une sorte d’immortelle à titre posthume, ses graines peuvent traverser les quatre estomacs de la vache et ressortir fécondes encore, elles peuvent, paraît-il, subsister sept ans en terre quand les conditions de germination ne sont pas propices, sans perdre leur pouvoir germinatif. Ne comparez pas à un œuf de poule, les êtres évolués sont assurément plus fragiles que ceux dits, à tort sans doute, primitifs. Aussi préférant les terres surazotées, elles s’adaptent partout et les vaches qui ne les mangent guère que par inadvertance contribuent à les transporter loin des chalets d’alpage. Sans poison il est difficile de les extirper, et même avec des herbicides considérés comme efficaces. Il n’est pas rare au printemps de voir des paysans ou des paysannes avec leur pistolet de plastique au long canon, chargé de poudre chimique au glyphosate, désherbant total foliaire systémique issu naguère des écuries Monsanto et qui déferle au galop maintenant sous les couleurs de divers génériques, et dont on sait, mais que sait-on en science, que cet innocent dont on disait, la publicité, les attachés de presse, les journalistes, perroquets monochromes, et les paysans qui croyaient les ingénieurs agronomes qui croyaient les chercheurs stipendiés par les fabricants, qu’il se résorbait rapidement en petits pains et chocolat dans le sol, est champion de la longue durée, exæquo avec Braudel, et donc responsable de la multiplication perverse de cellules lésées, modifiées, se multipliant en cancers atroces. Sans doute faut-il, dans les domaines cultivés en biodynamie, les arracher à la main, à la pioche plutôt, car ils ont de profondes et puissantes racines. Joli travail pour les chômeurs qui le refusent évidemment. La terre est basse, comme disait ma grand-mère en cultivant son jardin, morte trop tôt, à nonante ans, parce qu’elle avait trop courbé son échine à extirper trop d’adventices dans ou entre ses carreaux sans doute. Ou alors parler la langue homéopathique, informant par décoction diluée les plantes présentes qu’elles occupent déjà le terrain et qu’il est inutile qu’elles tentent encore et encore de le conquérir. On eût pu de la même façon, si Geronimo se fût nommé Hahnemann, indiquer aux envahisseurs qu’ils régnaient déjà, aux migrants européens qui envahirent l’Amérique ou aux migrants africains qui envahissent l’Europe. Mais l’homéopathie est impuissante contre les mirages et le mimétisme du chiendent humain. C’est comme si un serveur homéopathe avait voulu, en versant l’eau de sa théière sur le plancher d’acajou du Titanic, ou un capitaine audacieux en pissant par-dessus la rambarde, faire comprendre à l’océan qu’il était déjà maître des lieux et qu’il était inutile qu’il persiste et persévère à envoyer ses légions humides par la brèche. Il n’est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, un vainqueur enivré par sa misérable victoire.

Il est temps de revenir au merveilleux botte-cul, tabouret à un pied et pourvu d’une ceinture, comme les sièges des avions, qui se porte plus bas que les ceintures taille-basse, dans l’angle de l’aîne, qui permet de se lever sans qu’il tombe à terre et de se promener jusqu’à la boille pour vider son seau de lait écumeux, en s’appariant à une vache d’alors, pourvue de deux cornes sur la tête, tout en s’en distinguant, puisqu’on n’en exhibait qu’une et à l’arrière-train. On transforme ce derrière, connu pour recevoir des coups de bottes, en outil pointu, de nature à pouvoir, symboliquement au moins, balayer ou encorner les intrus. D’où ce terme de botte-cul. Il semble que nos voisins européens recouraient souvent à des trépieds qui tenaient debout tout seuls, qui, s’ils semblent avoir été utilisés par les pythies, n’ont certes pas le charme ingénieux de nos botte-cul, ces toupies paysannes que des danseurs folkloriques auraient utilisés dans une danse folle aux sons du yodel, des accordéons et des hackbrett, häxschitt et autres scies musicales, tournant comme des derviches, jambes tendues et bras écartés, passant de leur petite voie lactée locale du pis au pot à l’immense blancheur traversant le ciel en transe.

Tous les présidents européens, les députés, devraient siéger sur des botte-cul pour retrouver contact avec la terre ronde et avec l’humilité.

J’emploie la forme de mon enfance même si je n’en sais pas trop bien l’étymologie, l’origine. Certes on le boute au cul, ce petit tabouret, mais je préférerais alors voir qu’on mettait son cul dessus comme sur un tabouret, une botte, d’ailleurs un fabricant de lessive a depuis mis sa poudre en bidon dans une forme qui est, tout rose pétant qu’elle soit, une botte, et pot de chambre, seau, botte, tous ces récipients sont susceptibles de recevoir les selles que l’on déféquait en cas d’urgence naguère dans sa mansarde, quand on n’avait pas le temps de descendre dans les cagoinces au fond de la cour, cabinets qui n’avaient pas de chasse d’eau, mais une planche de bois avec une découpe qui gênait les mâles s’ils avaient un appendice trop volumineux au repos ou bandaient la moindre. Cela arrive aussi dans les toilettes modernes, le manque de place dans les appartements, la surpopulation, raréfiant l’espace, ce qui est rare est cher, en serait la cause. Pourtant l’espèce grandit et grossit. Et puis ce botte-cul, on le botte au cul comme on botte en touche, comme on fiche des coups de pied, botté souvent, au cul. Vous tolérerez, mes amies, que je dise, écrive et visualise botte-cul.

« Le grand Cherpillod,
puisque nous marchons
dans la lumière des géants,
écrivait au vingt et unième
siècle Boute-au-cul, lui,
sans guillemets, créant sa
langue en la fondant sur
une étymologie, peut-être
imaginaire comme toutes
les étymologies... »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

On nous met au défi de trouver le conatus qu'il faut pour se hisser au bout de cette cuvée d'écrits posthumes de Cherpillod. Les pages qui vont suivre ont eu pour carburant la curiosité avide, l'ego dans la plaie duquel les anciens ont mis le fer en nous disant qu'on n'arriverait jamais au bout de ce pavé, la cupidité qui ouvre la perspective de troquer les tupperwares de pâtes au thon contre le gastro (non quand même), et beaucoup de café soluble. Soit.

C'est parti.

Quand on entame un texte en le considérant d'office comme un manifeste austère de quelque chose qui nous dépasse, on est beaucoup plus sensible à tous les éléments qui nous conforteront dans notre incompréhension de ses pages. En effet pas besoin d'aller plus loin que la première du récit pour se heurter à l'imperméabilité du calvinisme stéréotypé du ton. La phrase qui n'en finit pas de suffoquer, les références à des bouquins devenus ocres qu'on ne trouve plus que sous les bancs des églises, et puis halieutique, controuvé, géniture, contentieux, in petto, engeance... D'un seul coup on passe de lettré à inculte, d'étudiant en fin de formation à novice candide de première zone. Merci Gaston Cherpillod de nous offrir à nouveau l'humilité de bouquiner avec un Larousse béant sous le plat de la paume, c'est vrai qu'après les éloges du PIJA on commençait à ne plus passer les portes.

Pour saisir les abysses sibyllines de ce cher Pillod (haha), je vais donc procéder comme je l'ai toujours fait avec la «haute littérature»: à défaut d'avoir la prétention d'y comprendre quoi que ce soit, on se résigne et on éprouve les mots avec ses tripes.

En l'occurrence la première teinte qui me les saisit est une manière de souffrir dont je tente de cerner les contours en puisant dans divers aspects: le religieux, le suisse, le littéraire, le prolétarien. Dans son rapport à l'écriture, avec cette manière terrifiante de solenniser ses phrases avec une tonalité de plomb, de faire respirer ses sentences avec des virgules qui tanguent comme dans une élégie, Cherpillod devient un martyr.

Commençons donc par ce qui a trait à ses croyances.

Il m'aura fallu dix-huit ans et surtout un séjour à Charmey pour oser admettre que je n'avais jamais trouvé en moi la concentration nécessaire pour terminer un livre quel qu'il soit, sauf *L'Ecume des jours* et *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, mais ça a pris des mois et deux livres en presque deux décennies c'est pas énorme. Pourtant je me nourris de littérature avec une avidité de retour d'une ascension du Kilimandjaro pour laquelle on serait parti sans vivres, mais en survolant, en picorant des bribes tangibles et pas trop alambiquées.

L'exacte inverse de l'état d'esprit requis pour se plonger dans du Cherpillod, et pourtant l'aspect ecclésiastique de ses *Reliques et breloques* et de son *In nomine spiritus absentis* m'a sauté en pleine face dès son premier feuilletage distrait. Même quand il se laisse absorber par autre chose que le poids de son credo, Cherpillod parvient à nous distiller des effluves d'emblèmes chrétiens. Pauvres synesthètes qui doivent se sentir comme dans une poissonnerie à la lecture du premier chapitre; face à la peau noire du hotu, à l'avidité des familles ichtyophages, les formations universitaires semblent ostensiblement superficielles. Et pourtant lorsqu'il se met à parler de chasteté avant le mariage ou de procréation, le Cherpillod a des allures cyniques qui laissent entrevoir une lucidité acérée sur cette chrétienté qui l'obsède, et teinte son ouvrage d'une masse démesurée de références, des maximes de fond de Bible, des *amen*, des consciences de blasphème à chaque fois qu'il divague... Et puis cette manie de dénigrer l'ego aussi, à ses yeux de bon croyant visiblement chercher à faire carrière c'est vouloir *grappiller de la notoriété*, comme s'il était moins menaçant pour le salut de se laisser engloutir dans la mare sans individualité de l'altruisme que prônent les messies. Je ne sais pas quelle position il prend par rapport à tous ces dogmes, mea culpa je ne suis pas une universitaire, mais

cependant l'empreinte qu'ils laissent sur son œuvre m'opresse autant qu'il a du l'être dans son plus jeune âge, et cela ne m'étonnerait pas qu'il ne se soit toujours pas prononcé sur les questions de foi.

Même s'il brisait d'un seul coup toute morale judéo-chrétienne, l'écriture de Cherpillod m'a mise sans le vouloir face à des allures de pénitence, comme s'il peinait à voir la moindre légèreté dans le monde qu'il dépeint. Une sorte d'inception culpabilisante que les prêtres ont refilée à trop de gens. Pour ma part, si je ne me plongerai pas dans *In nomine spiritus absentis* lors de mon prochain coup de bourdon, j'éprouve tout de même une certaine fascination pour le timbre mystique qui y est donné à des faits objectivement plutôt factuels. Cherpillod est comme nous parce qu'il ne sait pas quoi en penser, de tous ces axiomes liturgiques; il a l'air dégoûté de «l'ingestion sans hoquet du dogme», et pourtant il sent la culpabilité salement archaïque du péché originel ou quelque chose qui y ressemble, là dans son ventre, il «héberge une bête sournoise».

Au delà de cette dualité, Gaston Cherpillod (aka Gabriel Charbonney qui sonne dans la bouche comme son créateur), semble bien plus camarade avec Thanatos qu'avec la vie concrète trop criarde. Chez lui on ne meurt pas, on «survit à l'érosion par la tuberculose», ou on a la chance d'être «soustrait à l'emprise médicale par le Miséricordieux». Je n'ai pas plus de capacité à me prononcer sur sa position qu'à aller scotcher des scolies sous des textes nihilistes et d'autres sur les plaisirs simples de la vie pour en élire un grand vainqueur. Même les méandres de la réflexion de Cherpillod ne savent visiblement pas qui d'entre Gott ist tot et Credo saura mettre son adversaire KO. Et puis pourquoi chercher à se prononcer, après tout il le dit lui-même, «le questionnement pervertit un cœur simple». Alors soit, vivons dans la cécité capiteuse de la douceur suisse.

Il pleut sur Cherpillod des réminiscences à l'encens d'odes à l'effort et au labeur, il semble mû dans son écriture par une souffrance interne digne de Saint Jean Baptiste – sauf qu'on ne canonise pas les littéraires.

Cette douleur issue d'une solitude sordide de l'écrivain me parle déjà plus, même s'il y a quelques passages durant lesquels l'envie nous prend de le serrer dans nos bras, le Cherpillod, et puis de lui filer un pot de beurre de cachuètes avec une cuillère à soupe et *Dirty Dancing* et de lui dire vas-y pleure un bon coup et recommence à écrire après. La bonhomie nécessaire à distiller de la puissance par l'écriture, on dirait que le Sens s'amuse à l'extirper des tripes de Cherpillod comme un drain.

Voilà voilà pour le religieux, pas de grande conclusion parce que ça ne lui rendrait pas justice, à ce mythe, que des paumés de même pas vingt ans se mettent à tirer des certitudes de ses bouquins.

Ce que j'aime bien chez Cherpillod c'est que dès que l'on essaie de lui coller une étiquette il se barre en courant. Autant son écriture a une dégaine un peu Kafkaïenne tellement elle s'apparente à une montée de col aride, autant il la flingue en permanence, en se désacralisant lui-même comme si cet acte était pathétiquement vain. «Sa production juvénile pour la sauvegarde en morceaux de poésie conjontuelle», sa course à l'absolu est selon ses dires «puérile et abstraite».

Il a un petit quelque chose de suisse aussi. Il crache sans cesse dessus et pourtant ça a l'air de le tenir à cœur, ces valeurs tendrement réactionnaires de protection du patrimoine, des traditions, du travail – ici même la littérature a une gueule d'artisanat. Il lui reproche d'être fasciste, à la Suisse, et pourtant il a l'air de culpabiliser de jouer à l'universitaire quand il y a des gens qui *travaillent*. Et puis il se délecte à décortiquer en les répétant les noms d'ici aussi, et le crédit qu'il accorde aux valeurs de son père a quelque chose de paternaliste qui fait de lui un sacré échantillon des *credi* de chez nous. Une fois de plus impossible de cerner ses postures. Patriote fervent ou

Nina Pellegrino

Un âpre goût de Gaston Cherpillod

In nomine spiritus absentis et *Reliques et breloques*, lecture 1/3

Grâce à Jean-Philippe Ayer, organisateur chaque années du PIJA (Prix interrégional jeunes auteurs, entre 15 et 20 ans), éditeur à L'Hèbe en 2017 des derniers textes de Cherpillod écrits en 2011 et 2012 et qui avait ouvert à ses lauréats un concours pour voir comment des jeunes recevaient les derniers textes du maître pâtissier, grand styliste devant l'Eternel, nous publions aujourd'hui avec enthousiasme les textes des trois lauréates qui avaient à peine vingt ans quand elles les ont écrits. Nous croyons que Cherpillod eût partagé notre plaisir. Ces jeunes auteures manifestent à la fois leurs qualités de lectrices, leurs dons littéraires, la vigueur de leurs tempéraments dans ces textes passionnés, parfois furieux et pourtant nuancés, d'une pertinence volontiers impertinente, sans doute dépendant aussi du formatage contemporain. Chaque génération a les siens et une vie suffit à peine à les éroder. Il y a une transmission néanmoins, ne serait-ce que dans la rouerie littéraire ou au moins le jeu et l'humour, entre le vieux lion et les jeunes tigresses dont on peut affirmer qu'elles ont les armes pour se lancer dans une carrière (oh le vilain mot!), une jungle littéraire ou journalistique.

>>>

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

dégoûté par une forme d'apathie sourde du peuple suisse ? Il passe d'oisif assumé qui détruit les notions de negotium à travailleur errant entre deux tâches ardues.

Il est peut-être partisan de l'otium en masse mais désœuvré quand il ne travaille pas, comme tout le monde, qui sait.

C'est tellement suisse comme addiction, l'ouvrage. Même au sein du mystique de Cherpillod ça dévore les allures désinvoltes à coup de bleu de travail. Et puis il aime bien être un peu réac aussi, quand il parle avec dégoût des langues conquistadors qui viennent bouffer le français. Encore une contradiction parce que notre Gaston aime visiblement bien aussi détruire le galbe orgueilleux de la chefferie qui demande «un respect homicide», et tout ça pour la «bureaucratie enseignante mercantiliste de la Suisse romande».

Ces petits relents de révolte impliquent que mes dix-huit ans ne peuvent plus prendre Cherpillod pour un sénile réactionnaire. D'autant plus qu'il dissimule des petites piques épicuriennes qui me font enfin entrevoir des humanités, un peu de tendresse dans ses braises. Avec son regard avide de gamin qui perce au détour d'une phrase, avec des images toutes sirupeuses comme «ceux que la figue agacerait de sa glu grenue», et toutes ses visions poisseuses aussi détaillées que la lueur passionnée dans qui allume le regard d'un novice assidu. «L'humour est une parade contre l'effondrement psychique», et «le sexe évince sans calcul toute autre stimulation», on dirait des aphorismes du carpe diem, et ça fait toujours du bien quand ça sort de la bouche d'un cracké du travail ou d'un poète maudit, ou les deux en même temps tiens.

Qu'il y ait pensé ou pas, ses petites bribes elles sont aussi rares qu'ardents parce qu'elles prêchent une forme d'espoir, et ça ma petite génération en nage dans une sempiternelle carence, parole de Z. Quand il parle de «volée sans utopie», de «flamme-guide absente» ou de «grâce qui se dérobe salement», croyez-moi on se met à penser que l'usure de l'existence ne rend pas les littéraires aussi résignés et bedonnants que ce que l'on craint viscéralement quand on est encore puceau de l'horreur et de la volupté. Il l'avait pas prévu Cherpillod, mais en sortant innocemment son petit «fiston choyé, adulte oisif», il a réussi à me faire moins culpabiliser d'errer dans ma vie comme un figurant fantôme dans un blockbuster. Ce vieux «putain» lui aussi ! Si même Cherpillod est touché par l'apathie de la petite oisiveté ça doit être une tare chronique, tellement commune que ça n'en a plus rien de pathologique.

Comme avec tous les auteurs qui se montrent étoffés je me suis décidée d'en faire un manifeste créatif. Qu'est-ce qu'on fait alors Gaston, contre cette saloperie de léthargie adulte et suisse, contre le *Wohlstand* qui éteint les ardeurs, le monopole des apéros-dinatoires aussi guindés que réacs, contre les tergiversations de la foi et les dictats de chez nous ? En ses fidèles termes sinueux, il nous répond :

«Ambitionner la transmutation en artifice d'un vécu inesthétique.»

Merci Cherpillod. Je vais retourner écrire. Et faire l'amour aussi pour évincer les fausses distractions.

Si l'on en vient un peu plus spécifiquement aux parties précises de *Reliques et breloques*, on peut aussi plutôt se prendre une sacrée douche d'épiphanies tangibles en tant que jeune grattouilleur de papier. A commencer par la partie qui ouvre ce manifeste de l'auteur au crépuscule de son existence qui souffre toujours de sacrés doutes sur sa légitimité et ses penchants. C'est peut-être incroyablement rassurant, ou effrayant, ÇA dépend du point de vue. S'agit-il d'un dialogue de bacheliers désabusés qui jouent aux poivrots ou d'une rencontre tardive d'un professeur et de son élève devenu ranunier par l'amertume de la mort de sa foi inébranlable en des dogmes lustrés comme le linoléum de l'université ? Tout ce que je suis certaine de percevoir sans me tromper (au vu

de l'austérité de la façade du mur cherpillesque envers mon bagage chétif en digestion d'éloquence), c'est que lui aussi vient de confirmer la légitimité de l'ivresse comme seule issue des sensibles minorités voire des érudits trop lucides sur certains aspects d'eux-mêmes, de faire barrière à une souffrance morale issue d'une forme de désœuvrement dubitatif insoutenable : «Il faut s'aider d'un remontant si l'on s'efforce d'arracher quelque chose de ses neurones.» Bah oui, tous les poètes maudits biberonnés à l'absinthe et les piliers de bar vous le diront, l'ivresse rend apte au monde, presque plus lucide, ou au moins dans une lucidité dont les épines ramollissent ostensiblement dans la moiteur empourprée de nos perceptions. Un *Philosophie Magazine* en promotion m'a d'ailleurs confirmé la semaine passée que ce vieux nihiliste de Nietzsche aurait pu partager des rasades avec Cherpillod au vu de ses écrits sur l'ivresse qui forcerait le monde à nous recevoir, parce qu'un homme ivre ça se laisse griser par l'Art, ça jouit des choses et c'est un peu moins à dix milles lieues de l'absolu.

Que ce soit une interaction entre vieux potes d'études ou entre un mentor déchu et son poulain névrosé, les fruits de cette fertile altercation des mœurs sont plutôt témoins d'un sacré effondrement de l'ordre éthique ambiant et d'un éclatement des convictions quelles qu'elles soient. On perd son Latin comme sa foi ecclésiastique, on capitule dans notre jeu du conquistador parce qu'on «ne corrige jamais un croyant», on renifle un peu les grandes idées socialistes qui suintent la révolte voltigeante, et puis on finit par se cuire quand même. Sous des prétextes aussi ternes que légitimes : «un salarié avisé n'exprime son doute jamais», or les suisses cramoisis qui remplissent les rues autour de notre Gaston semblent tous plus salariés et avisés que jamais. Et puis on sait aussi que «le repos tue». C'est une des tares de la Suisse déjà évoquée plus haut, l'angoisse latente qui conduit à se laisser gonfler le cœur à l'ouvrage pour s'enivrer de negotium en brouiller l'absence de finalité de tout ça, avant de tomber de bien trop haut lorsque la retraite nous désincarcère si violemment de la tâche éblouissante.

Finalement, que l'on soit professeur d'université ou élève gradué, en Suisse la neurasthénie résultante de notre laborieuse entreprise semble être fatalement similaire : la gnôle.

La seconde partie a des allures de mea culpa de l'écrivain. Il se demande toujours alors qu'il marche à l'orée de l'au-delà, si ce qu'il fait est vraiment utile et nécessaire étant donné qu'il lui semble nager d'oppression en oppression, tout ça pour s'adresser à des sourds. Très similaire dans sa thématique, la troisième partie de ces *Reliques et breloques* parle elle aussi de déracinement de la confiance en tout le reste de l'écrivain : si dès que la volonté intrinsèque se veut autre que de servir du divertissement sous vide avec édulcorants pour noyer la conscience de la plèbe devient une entrave à la capacité de l'écrivain de se fourrer un quignon de pain hebdomadaire dans la panse, il a bien le droit de se demander à quoi bon jouer au prêtre pour fiancer «la littérature et le civisme». D'autant plus qu'il n'y a pas qu'au sein de la grande comédie sociale que le scribe rechignant à se muer en dealer d'intrigues séduisantes peine à trouver une petite place, au cœur de sa famille (surtout si celle-ci se montre aussi prolétarienne et arriérée que fervente au culte) ainsi qu'au sein de son être-même, viscéralement, il se sent déraciné.

La partie quatre est assez éloquente là-dessus : effarouché envers ses propres tentatives de se ranger dans la torpeur des idéaux d'une religion ou d'un parti, l'écrivain désenchanté incarné par Cherpillod cherche désespérément à sortir de son incomplétude essentielle par un devoir littéraire dont il se questionne lui-même sur la dimension égoïste. Il se situe comme un héros de blockbuster sur la trajectoire exhaustive de sa destinée, une quête à la fois mystique et «profane de l'état de Grâce». Ivresse, succès, amour, sens ? Personne, et lui le premier, ne le saura jamais.

«...il y a quelques passages durant lesquels l'envie nous prend de le serrer dans nos bras, le Cherpillod, et puis de lui filer un pot de beurre de cachuètes avec une cuillère à soupe et *Dirty Dancing* et de lui dire vas-y pleure un bon coup et recommence à écrire après.»

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Retour au factuel pour le chapitre cinq : niveau matériel, un écrivain est nettement moins bien loti que ses anciens camarades d’infortune littéraire aujourd’hui devenus « lâchement » enseignants. Le marché transforme les artistes en membres d’une sous-caste peu glorieuse qui « vivotent », triment dans l’ombre comme des Dionysos derrière Apollon, et pourtant cet enfoiré l’attire toujours comme une mouche, il se sent orphelin tenté par les énormes mamelles de la maestà du confort embourgeoisé helvétique. Les « ouvriers langagiers » en viennent à se demander, noyés dans leurs faims reniées, « à quoi servent nos ciselures ? ». Cherpillod s’adresse à ses lecteurs avec un lyrisme de débandade : faillite, déceptions, désillusions concernant la volonté de s’instruire phagocytée par un besoin de dégobiller sa culture devant un auditoire édifiant, l’obstination à engueuler ceux qui persistent à « flétrir dans le zèle » qui se casse toujours la gueule, autant de facteurs propices à cette névrose de l’écrivain, qui se sent juste « mal né », avec pour seule finalité à sa besogne celle de la rendre source de prestige et d’abondance, pour finir bedonnant comme Magritte avant sa mort.

Et en plus chez Cherpillod il ne pleut pas des panacées ; l’humour, le refus du dogme, l’acceptation de « faire ses courses sur le dos d’une femme de médecin », la capitulation face à l’abondance de mort tout le temps, partout, et au dégoût des piscicultures bio. La huitième partie joue candidement à la petite anecdote illustrative de ces remèdes proposés : on finit par oublier sa mort et sa naissance en partageant une truite de qualité premium avec (feu) son chat.

Je ne sais pas si ses « axiomes » lui ont réussi. En tout cas il dit n’avoir pas de regrets, le Cherpillod. Il a aimé contourner l’inanité de la vie que les autres bâtissent en vieillissant, il a troqué avec un amer plaisir ses éloquences épiphaniques

contre des compagnonnages avinés et fiévreux de philosophies, il a joué à Aragon et à Neruda dans un ludisme torturé. C’est à n’y rien comprendre mais soit. Il a emporté tout ce fouillis ardent dans sa tombe et nous laisse de quoi bien cogiter. Ergo sumus, et c’est ce qui compte.

De la dernière partie qui en termes de concentration s’est mise à louvoyer face à moi comme une déesse d’oasis aux galbes tannés, je voulais simplement citer quelques bribes aussi scintillantes qu’assez éloquentes pour se passer de mes babillages (comme tout le reste certes mais il fallait quand même noter toutes ces réflexions n’est-ce pas) : « Nul n’avait senti la glu autour de soi », « L’hygiène mentale exilera la misère », « Les droitistes veulent un conducteur », « Le fascisme ressuscité n’a aucun adversaire »... Tout ça, ça sonne comme un manifeste qui dégouline d’espoir de changements et d’extirpation, enfin, de la torpeur aseptisée dans laquelle se sont lovées les mœurs suisses.

Et pourtant, la résignation dort juste à côté : « croire aux Lumières relève d’un mysticisme qu’âprement contestera (...) l’expérience, la nuit persistera ».

Cherpillod n’a pas de réponse. Personne n’en a merde.

Mais ce soir, ce soir oui, les déblatérations post-bacchanales aux amertumes latentes de mégots à l’ambre de bocks, elles auront un autre goût.

De mysticisme, de larmes au poisson pêché en suant comme un condamné, de sinueuses conversations dans la poussière, d’apnées au creux de denses manuscrits.

Un âpre goût de Gaston Cherpillod.

N. P.

« Ces petits
relents de révolte
impliquent que
mes dix-huit ans
ne peuvent plus
prendre Cherpillod
pour un sénile réactionnaire.
D’autant
plus qu’il dissimule
des petites piques
épicuriennes qui me
font enfin entrevoir
des humanités, un
peu de tendresse
dans ses braises. »

Enchantée, Monsieur Cherpillod. Gaston, vous dites ? Comme le personnage de bande dessinée ? Gaston Cherpillod... Puis-je, avec tout le respect que je vous dois, faire une légère remarque ? Il y a quelque chose de très atypique dans votre nom. Un prénom aux consonnes occlusives et aux sons nasaux voire secs, suivi d’un nom tout en chuintement, écoulement mélodique. Je vous avoue ne pas vraiment faire attention à ce genre de détails habituellement, mais allez savoir ! il y a quelque chose en vous qui s’est adressé à moi. Pardon ? Vous avez le tutoiement naturel ? Très bien, oui, je veux bien le partager avec vous, je ne promets pas de m’y tenir sans cesse, il est vite arrivé qu’un vouvoiement inopportun se glisse dans mon discours, mais du moins pour vous, enfin je voulais bien sûr dire pour toi, je ferais l’effort, Monsieur Cherpillod. Est-ce que par hasard, Gabriel ne serait pas votre deuxième prénom ? TON deuxième prénom, excuse-moi, mais cela est corsé de devoir rabaisser une personne de votre vocabulaire à mon niveau. Non, mais juste comme ça, la question m’a traversé l’esprit... J’ai connu un Gabriel qui te ressemblait beaucoup. Il adorait la pêche. Et il avait une drôle de façon de parler.

Non ! ce n’est pas ce que je voulais dire, tu parles très bien, vraiment, je n’avais, oh jamais ! rencontré quelqu’un de ta carrure syntaxique et lexicale. Mais c’est juste que, tu comprends, Monsieur Cherpillod, avec tout le respect que je vous, euh, te dois, on a parfois du mal à te suivre. Souvent, tu nous obliges à attendre la fin de ta phrase pour en traduire le sens. On fait les liens, on cherche le verbe, qui souvent, n’est pas là, parce que ce n’est pas l’essentiel. D’autres fois, tu nous alignes précautionneusement des mots et tu nous laisses le loisir de les déplacer, de les rassembler et de les unir. (*Rires*) Oui, cette analyse découle des simples quelques mots que nous venons d’échanger, c’est plus fort que moi. Tu dis ? Non, pardon, je

n’oserai pas m’adresser à toi par ton prénom, non, comment pourrais-je ? Je ne sais pas. Tu m’intimides. Tu sais, c’est gênant, mais dans les quelques phrases que tu viens de citer, il y a au moins une vingtaine de mots que je n’ai pas compris, certains dont je ne m’étais même pas douté de l’existence. Tu ne l’as pas remarqué mais j’ai dû répété plusieurs fois phrases dans ma tête pour en décrocher la compréhension. Est-ce que tu permets que je les note dans mon calepin, pour ensuite leur dégoter un sens ? Tu es sûr qu’ils existent ? Tu les inventes ? Tu les inventes, c’est sûr, impossible, impossible ! Il doit y avoir quelque chose... tu t’inspires de racines latines et grecques, et tu t’en sers pour former un contenu. Non, mieux, tu prends un mot déjà existant et tu le tournes à ta manière, monsieur Cherpillod, pour qu’on puisse en saisir le sens par le son qu’il dégage. Oui, pardon, je vais peut-être un peu loin. C’est impressionnant. Moi qui voyais la langue française si restreinte, moi qui vois n’importe quelle langue si restreinte, que quelque fois je me sente obligée d’exprimer mes idées dans des dialectes étrangers pour me rapprocher au mieux du sens que je veux leur conférer ! Etonnée, monsieur Cherpillod. Agréablement surprise. Mais drôle tout de même. Mais, dites... dis donc, tu t’y connais aussi en argot ? Avec tout le respect que je te dois, monsieur Cherpillod, tu es surprenant, très surprenant.

Cela dit, utiliser de l’argot dans ta prose et ensuite crier à la désacralisation du français, à l’envahissement du toujours plus mondialisé verbe anglais, me paraît quelque peu contradictoire. Un peu nationaliste, mon cher Cherpillod ? Bien sûr que non, pas dans la manière dont le peuple généralement la conçoit. Tu sais, parfois je regrette que certaines syllabes gagnent un sens péjoratif ou mélioratif selon l’action de certaines personnes. Mais cela prouve bien que la langue est muable. La langue vit avec son temps. Pourquoi n’essaierais-

Christiane
Marques

Ecce
Hommo

*In nomine
spiritus absentis et
Reliques
et breloques,*
lecture 1/3

>>>

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

tu pas de faire de même ? On ne peut pas aller à l'encontre de changements rhétoriques qui accompagnent bien souvent un changement culturel, un changement social. Oui, pardon, je vais arrêter de faire des remarques chaque virgule de votre discours, oui, c'est entendu, pardon, le tutoiement, j'avais oublié. Mais pour connaître l'argot, tu as dû le vivre, monsieur Cherpillod. Si je puis me permettre, tu es un homme de la campagne ? Tu es né parmi les démunis, comme tu dis. Qui l'eût cru ! C'est vrai que votre franc-parler, PARDON ! que TON franc-parler – ainsi que ton tutoiement naturel – trahit une franchise bonhomme, mais sincèrement, on te classerait bourgeois jusqu'aux tripes. Avec tes connaissances de latin et de grec – qui, j'en acquière sentence après sentence la certitude, t'aident à enraciner tes inventions lexicales –, ainsi que de la culture en générale, si pointues, je ne voyais pas Monsieur Cherpillod fils d'artisans. Non, bien sûr que non, je n'y vois aucun désavantage, enfin, monsieur Cherpillod, mais pour qui me prends-tu, moi, fille d'immigration ? Je ne te comprends que mieux.

Ne t'en déplaie, il est apparent que tu as une veille rancune avec notre amie la bourgeoisie... Mais bien sûr que non, bien sûr que non, je ne défends pas la famille bourgeoise du XX^e siècle, encore moins celle du XXI^e siècle, mais que veux-tu, mon cher monsieur Cherpillod, il se peut que j'en fasse partie, bien que je ne le souhaite pas le moins du monde et que je partage ton point de vue exacerbé. A-t-on vraiment besoin de notre consentement pour faire partie d'une quelconque classe ? Allons. Tu dois savoir mieux que quiconque, monsieur Cherpillod, que la société ne te demande pas ton avis. Bien qu'elle y mette toutes ses meilleures intentions, grâce au suffrage universel – dont il me semble que tu réfutes légèrement le fondement... – la société s'en fout. Je sais que tu le sais. Nous le savons tous deux. Je vois là une grande désillusion dans le monde.

Mais dis donc, monsieur Cherpillod, parle-moi un peu plus de tes idées politiques, qui, si je puis me permettre, fourmillent dans ton esprit ! Ancien militant de gauche, tu as perdu toute illusion avec l'âge. Ancien amoureux du communisme, tu y voyais là, la substitution parfaite au capitalisme, ce fléau de l'humanité. Tu as cru avoir trouvé la recette du bonheur, dans ton combat contre le consumérisme, consumérisme qui ne cesse de parasiter toujours plus les mentalités des jeunes et des moins jeunes. Et tu as perdu tes idéaux. Un beau jour, tu n'y croyais plus. Qu'était-ce, ce qui t'as perdu, monsieur Cherpillod ? Un chagrin d'amour ? Une lutte de pouvoir ? Une certaine misanthropie ? C'est à se demander si l'âge apporte sagesse ou désespoir... Tu sais, monsieur Cherpillod, je le vois, le jeune Cherpillod : il a mon âge, il est comme moi, et il a des utopies plein la tête et plein le cœur. Et alors, que s'est-il passé ? Où se sont égarées tes idées ? Elles ont plongé dans un torrent de doute ? Mais repêche-les, voyons ! Elles sont si belles, ces idées, elles sont si fraîches ! La rivière a séché mais tu es là, toi, tu es toujours là ! Toi aussi, tu as été touché par ce vide imaginaire qui touche nos frères et sœurs, avoue ! Tu en es le premier touché et tu en es le dernier à t'en rendre compte, homme ! Mais alors, monsieur Cherpillod ? Mais alors, à quoi te rattaches-tu ? Quel est ton point d'ancrage ? Il y eut un temps où tu te sentais revigoré par la belle Helvétie, la si jeune et douce Helvétie. Avec ses montagnes majestueuses, ses torrents débordants et sa faune vivante. Mais l'Helvétie est morte avec tes idées. Elle a péri sous l'invasion de la mondialisation, c'est ça que tu essaies de me dire, monsieur Cherpillod ? Malheureusement. Est-ce que je peux me permettre une remarque ? Oui, c'est vrai que jusqu'ici, je n'ai pas vraiment attendu ton approbation pour le faire, excuse-moi, monsieur Cherpillod... Dans le même moment, il suffise qu'on parle de politique pour que tu te sentes emporté par un flot torrentiel de colère, de rage et surtout, oui, surtout de désillusion, et que tes mots deviennent encore plus ardues à saisir, et plus hargneux avec le monde. Tu deviens dur, tellement dur avec les autres, que la psychanalyse imaginerait volontiers une certaine rancune

contre ton propre toi. Parce que tu n'as pas réussi à changer le monde. Mais je voulais te faire remarquer, que pour un ancien homme de gauche, tes idées étaient plutôt bien dirigées dans le sens inverse également. Sans vouloir t'offenser, avec tout le respect que je te dois bien évidemment, monsieur Cherpillod, mais quel homme divinise sa nation et lui voue un culte – même s'il se rattache à des idées passées – si ce n'est un homme patriotique, voire ultra-patriotique ? Mais bien sûr que j'aime ce pays, mon cher monsieur Gaston, mais allons, Helvétie, la belle, vraiment ? Tu affectionnes plus le drapeau que les gens. Or les gens peuvent suivre leur cœur, et le drapeau suit la direction du vent. Ton amour pour la patrie est conséquent, mais il semble qu'il se base plutôt sur une structure forte, naturellement et idéalement, malheureusement du siècle passé. De gauche, nationaliste, écolo mais surtout nostalgique... (*Rires*) Mais qui es-tu, monsieur Cherpillod !

Que j'en vienne aux faits ? Eh ! Regarde bien, tu ne cesses de clamer l'imbécillité des hommes. Oh ! Et Dieu sait à quel point tes mots deviennent des lames de couteau tranchant les vices de l'humanité quand tu parles de tes congénères. Outrance ! Tu les dépèces, tu ne leur laisses pas même le bénéfice du doute, non, tu leur tords le cou jusqu'à l'asphyxie et tu veux les punir pour leur manque de connaissances, manque de culture et manque de sagesse. Je dois te concéder, monsieur Cherpillod, que je t'ai peut-être vu mentionner deux-trois personnalités exceptionnelles dans tes mots, mais elles ne compensent pas la haine généralisée que tu ressens pour les autres. Oui, monsieur Cherpillod, oui, je ne peux pas aller à l'encontre de ton raisonnement, il est correct, du moins, je partage également cet avis, oui, les hommes oublient de penser de nos jours. Mais comment leur en vouloir ? Tu as pensé, toi, monsieur Cherpillod, et où cela t'a-t-il mené ? Dans la désillusion et le doute, ou le doute et la désillusion. Qu'est-ce que je peux envier cet état de flottement, je dirais, flottement de la masse, de la foule, non mieux, de flottement dirigé par le mouvement de la foule. On s'y sent bien, n'est-ce pas ? Tu aimerais changer cette situation, ça se sent, ça se lit, ça se voit. Avoue, mon cher ami, je peux t'appeler ami dès à présent, cela ne te dérange pas ? Mais ce n'est pas en les dénigrant incessamment que tu vas les emmener le plus loin intellectuellement.

Je sais que tout ton travail sur les mots vient de ta volonté d'instruire. Et quelle tâche honorable ! Comment ? Tu as enseigné ? Mais comment n'ai-je pas pu m'en douter plus tôt ! Tu portes haut les valeurs de l'enseignement et de la transmission du savoir, mon cher ami Cherpillod. Et nul élève n'aurait pu être plus fier et plus riche que de t'avoir comme enseignant. Et je ressens là une rancune, que tu essaies de soustraire à ton existence, mais qui refait surface de-ci, de-là. Tu en veux aux hommes de t'avoir déporté de ta mission première. Grâce au ciel, tu as trouvé un autre moyen de le faire : l'écriture. Et tu te sens porté par un projet, par une illusion, oui, c'est ça, ta désillusion politique et professionnelle, tu as su la diriger vers un but, vers un motif : l'enseignement par la littérature, mais oui ! Je me suis peut-être trompée, mon ami, en pensant que tu avais perdu toute illusion et que tu t'étais laissé aller à un pessimisme sans bornes. Que tu avais abandonné. Mais non. Tu te bats jusqu'à ta mort – et même bien plus encore... Tu sens le besoin irrépensible de poser tes observations sur le papier, tes expériences et tes défaites. Même quand tu as dit que tu arrêterais, tu n'as pas cessé. Mais monsieur, Cherpillod, comme je me sens soulagée de savoir que tu n'es pas perdu, que tu n'as pas cédé, que ce qui m'attend, moi, jeune naïve, n'est perte de sens ! Tu as outrepassé l'absurde, tu t'es révolté contre la pensée unanime, contre la lâcheté capitaliste, contre la défaite communiste, contre la haine des hommes, et tu roules ta pierre au sommet de la colline, sans jamais regarder en arrière ! C'est beau. C'est beau. Oui, monsieur Cherpillod, moi aussi, je m'épuise, c'est dur de te suivre, et te suivre signifie prendre des détours de la pensée que je ne pensais même pas existant.

« Un beau jour, tu n'y croyais plus. Qu'était-ce, ce qui t'as perdu, monsieur Cherpillod ? Un chagrin d'amour ? Une lutte de pouvoir ? Une certaine misanthropie ? C'est à se demander si l'âge apporte sagesse ou désespoir... »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Sans vouloir paraître indiscreète, il y a quelque chose qui me titille quelque peu, monsieur Cherpillod. Si vie amoureuse tu as eu, quelle est-elle ? Un homme, une femme, deux femmes ? Fidèle ? Tu l'as aimée ? Étrange. Un homme qui répugne à ce point les hommes, qui aime une femme. Et une chatte ? Mouchette, c'est mignon. Tu l'aimais plus que ton semblable. Elle te comprenait au moins. Tu priais à la fin de tes jours pour qu'elle parte avant toi, mais qui ? ta femme ou ta chatte ? Quel amour remarquable et quelle tendresse inouïe tu as eu avec cet animal à la fin de ces jours, même si tu te désolais inlassablement du monde. Quelle attention sans bornes tu lui portais ! Et même après, tu lui parlais ? Au fameux « fantôme de Mouchette ». Et à ta femme alors, tu lui parles encore ? Mais qui donc, aimais-tu le plus, monsieur Cherpillod... Le personnage principal de ta vie semblait cette chatte, à moins qu'elle ne soit qu'un simple substitut de ta tendre épouse ? Oui, promis, j'arrête les analyses psychologiques, ce n'est pas mon fort, je sais mon ami Cherpillod. Cela dit, c'est à croire que tu étais devenu un vieux sénile rabougri. Ouch ! Ouh, excuse-moi, monsieur Cherpillod, c'est ma jeune insolence qui parle quelques fois.

Mais tu sais, mon cher ami, je connais l'âge avancé que tu as, et j'ai pu deviner dans certaines de tes paroles, par-ci, par-là, une certaine appréhension face à... tu sais. Le destin de tout homme. La faucheuse. La mort. L'absurde. J'aimerais te rassurer, monsieur Cherpillod. Non, je ne vais pas te confesser, ou te proclamer l'âme éternelle. Quel juge décide ? Mais, tu sais... malgré ma jeunesse insouciant et légère naïveté... j'ai peur, moi aussi. Et personne ne peut me rassurer ; mais tout le monde comprend et ferme les yeux. Et attend. Mais à bien y réfléchir, vaut-il mieux vivre dans un monde désenchanté ou partir à la découverte d'un autre ? Toi-même, monsieur Cherpillod, tu es le premier à déclamer que nous vivons dans un monde abandonné à lui-même, où le Créateur a laissé sa progéniture face au destin. Et tu cries, et tu gesticules, et tu veux que les hommes se rendent compte de cette tragédie, de ce mal, tout comme Camus, Camus, ah ! ce grand monsieur. Et si ça n'en était pas une, de tragédie ? Et si rien ne pouvait être pire que les bombes, que le sang coulant à flot entre frères, pire que notre destin ? Ce ne sont que des suppositions en l'air, monsieur Cherpillod, mais réfléchis bien... Tu réfléchis déjà trop ? Je sais, monsieur Cherpillod, je sais. Mais réfléchis bien : peut-être que tu ne devrais pas réfléchir autant. Peut-être que l'absence de pensée est la voie de salut de toute homme. Dans ce cas-là, tu ne peux considérer que comme géniaux tes semblables et arrêter de leur en vouloir. Penser, cela veut dire sortir de sa zone de confort et souffrir. Parce que forcément, sortir de zone de confort signifie emprunter des voies étroites de notre esprit pour aller trouver au fond de nous les places les plus sombres. On peut au moins comprendre ceux qui ne veulent pas le faire. Mais c'est vrai que peut-être, on ne devrait pas donner le droit à ces personnes d'avoir un avis qui vaudrait autant que celui de ceux qui pensent. On ne devrait pas leur permettre de prendre la voix en public et d'ameuter les masses. Je ne sais pas. C'est un sujet très sensible sur lequel je ne veux pas trop m'avancer, mais sur un point, ils ont peut-être été plus intelligents que toi – pour une fois. Un peu comme ce mégalomane de Caligula : « Tu sais bien que je ne pense jamais. Je suis bien trop intelligent pour ça. »

(Rires) Bien sûr que je lis, monsieur Cherpillod. Décidément, tu as une bien piètre image de moi. Je ne t'en veux pas, oh non ! J'en ai bien une mauvaise moi-même. Quelle est ma vision de la littérature ? Oh, tu sais, ce que j'en dis... Pardon ? Oui, je vois très bien de quel genre de littérature tu parles. Cette littérature « poubelle », comme je l'appelle, que l'on achète pour lire et se vider l'esprit. Une littérature légère. A bien y penser, une littérature quasi-inexistante. Toi aussi, tu déplores ce mouvement – si tel est qu'on peut appeler cela « mouvement » ? Tu désespères de voir toutes ces bonnes mères de famille lire des histoires d'adultère, encore une, des histoires de marchands de sable,

d'écrivains, ou tout du moins, de pseudo-écrivains, qui acquièrent la gloire avec une histoire, imaginative ou non – on peut quelques fois leur concéder une certaine inventivité burlesque qui sait parler aux foules – alors que c'était toi qui aurais dû être sous les feux des projecteurs. Parce que toi, tu sais de quoi tu parles, et tu sais pourquoi tu en parles. Ton but est là. L'apprentissage. Et ça te rend mélancolique. Frustré ? Pardon, monsieur Cherpillod, mais quand même un peu, non ? Ça aurait dû être toi, la célébrité, la consécration, toi, et ton projet, parce que toi, contrairement aux autres, tu as un dessein, tu as un sens, eux, n'ont qu'une vieille histoire d'amour à l'eau de rose à poser entre les lignes. Je te comprends, mon ami, et je vois ta peine. Mais cela ne devrait-il pas reposer ton âme de savoir que ce que tu fais, a une portée, même minime, mais une tout de même, contrairement à nos écrivains déléteres ? Ta conscience en devrait être allégée, monsieur Cherpillod. Intimement, tu sais que ton travail parle à l'intellect de l'homme, que tu l'éduques, ou que tout du moins, tu essaies. Tu sais que c'est le travail de l'écrivain. Tu sais que tu le remplis au mieux.

Mais si tu me permets, encore une fois, mon ami, sous tes faux-airs de « prophète » et d'homme confiant, qui ose parfois la comparaison avec Dieu – blasphème ! –, on a parfois l'impression d'avoir face à nous un ego lourd, très lourd, excuse-moi ce langage vif, mais tu en donnes vraiment parfois l'air – je pense, que tu essaies de cacher ton manque de confiance en toi. Ta frustration d'écrivain que personne n'écoute. Mais, tu sais, un peu d'humilité n'a jamais diminué un homme. Non, je ne dis pas, monsieur Cherpillod, que tu ne vaux bien pas tous ces pseudonymes et toutes ces appellations mélioratives, mais n'as-tu jamais remarqué que la gloire d'un homme est encore plus grande, encore plus belle et méritée quand celui-ci ne la quémande pas sans cesse ? Ne t'offense pas, monsieur Cherpillod, s'il te plaît. J'ai acquis la certitude, au cours de notre conversation, que tu aurais mérité mieux de la part de nos semblables. J'ai compris aussi, soi-dit en passant, que ta vision de l'Eglise te permet quelques petites incartades blasphématoires... (Rires) Non, tu ne me vexes pas le moins du monde, tout le monde devrait savoir que l'institution que pouvait représenter la religion catholique autrefois, n'a plus aucune fondation. Elle est poussiéreuse et arriérée, et si elle ne se décide pas à vivre avec son temps et à apporter des réponses à notre jeunesse en perdition, elle se perdra, ou ne recueillera que les compulsifs en dépression. Non, je ne m'excuserai pas, monsieur Cherpillod, mais quand j'en ai eu besoin, Dieu n'était pas là. Alors je le titille, je le provoque, et j'attends qu'il décroche. Enfin, telle n'est pas la question. Sache, mon ami Cherpillod, que ton but est noble, que ton moyen est souverain et que ton âme s'en trouve sanctifiée. Amen.

Qu'en est-il de moi ? Mais enfin, monsieur Cherpillod, j'ai encore tellement à vivre, et mes acquisitions d'aujourd'hui seront sans équivoque chamboulées dans les années à vivre – si Dieu ou quelconque juge là-haut ou là-bas, bien entendu, me permette de les vivre comme je l'entends. J'ai tellement à apprendre de mes aïeux, j'ai tellement à découvrir, à lire, à écouter, à visiter, à connaître, j'ai tellement à vivre. Et on n'a jamais le temps. Jamais. Alors, en attendant, on grignote chaque parcelle de l'horloge et on ne pleure pas, non, on ne devrait pas pleurer de l'aiguille qui tourne, et qui ne s'arrête pas, on devrait en rire ! Quelle tragédie ! Rions et rions encore, pour en déplaire à notre enveloppe mortelle et notre destinée. Demain, le soleil se lèvera sur nos espoirs endoloris, et nous vivrons. Jusqu'à ce que l'aube ne se lève plus.

Le crépuscule t'a pris, mon ami, et moi, j'attends la lumière. A mon compagnon de passage, Gaston Cherpillod.

A jamais.

C. M.

« Et ça te rend mélancolique. Frustré ? Pardon, monsieur Cherpillod, mais quand même un peu, non ? Ça aurait dû être toi, la célébrité, la consécration, toi, et ton projet, parce que toi, contrairement aux autres, tu as un dessein, tu as un sens, eux, n'ont qu'une vieille histoire d'amour à l'eau de rose à poser entre les lignes. Je te comprends, mon ami, et je vois ta peine. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Cécile Racine

Promenade sous les arbres chauves

*In nomine
spiritus absentis et
Reliques
et breloques,
lecture 1/3*

«J’écris ce texte sur
une tablette crachée
par les usines du
capitalisme, ache-
tée avec l’argent de
mon employeur
journaliste, métier
de désinformation
auquel je me des-
tine avec beaucoup
d’enthousiasme. Je
me vois donc, en y
trouvant un comique
certain, comme un
élément de cette
jeunesse porteuse de
l’avenir qui volait ses
nuits à Cherpillod,
consterné.

Je fais la rencontre de Gaston Cherpillod six ans après sa mort. Comme si ça ne suffisait pas je commence à rebours, avec ses derniers écrits. Ceux qu’il n’a pas voulu offrir au regard du lecteur de son vivant, grand-père ombrageux qui se tait devant le brouhaha de la jeunesse et espère ménager son succès pour une époque plus attentive. Un livre publié à titre posthume, c’est le livre d’un mort, le regard d’yeux dont les paupières sont déjà baissées. Or bien souvent la vérité vieillit mal, c’est vrai en tout cas pour ce monde en accéléré que Cherpillod quitte sans comprendre, *indigné et révolté*.

Deux récits, un chant du cygne enregistré sur bande magnétique et laissé en héritage à la postérité. C’est Cherpillod qui met de l’ordre dans ses tiroirs avant l’ultime révérence. Douce promenade à l’ombre des arbres qu’octobre dénude ? Pas tout à fait, si les arbres sont nus, le promeneur manifeste.

Aucune question n’est posée à laquelle l’auteur ne répond lui-même. Rhétorique, le propre du soliloque, l’argumentaire qu’on soumet au chat où au futur ; trop facile ! Je répondrai selon ses règles, à sens unique.

Née dans la dernière décennie du vingtième, je n’ai connu ni le chômage du prolétaire, ni le latin du clerc, ni encore le rêve communiste déchu. J’écris ce texte sur une tablette crachée par les usines du capitalisme, achetée avec l’argent de mon employeur journaliste, métier de désinformation auquel je me destine avec beaucoup d’enthousiasme. Je me vois donc, en y trouvant un comique certain, comme un élément de cette jeunesse porteuse de l’avenir qui volait ses nuits à Cherpillod, consterné.

Je laisse traîner quelques jours au fond de mon sac ce livre décrit comme *difficile*. Finalement c’est dans le tram qui me ramène chez moi que je trouve le courage ou la curiosité de l’ouvrir. La fatigue de l’heure tardive, les discussions de la soirée, peut-être une pointe d’ivresse ; je me sens l’âme philosophe devant la ville jaune qui défile de l’autre côté de la vitre sale.

In nomine spiritus absentis, titre pompeux et incantatoire qui annonce le récit d’un mort. Le narrateur est étranger, je ne comprends pas son accent et l’écoute chanter sans chercher à saisir ce qu’il raconte. L’histoire parle de pêche et ce n’est pas octobre pleuvant sur mon tram qui va contredire l’ambiance aquatique. L’histoire coule comme le ruisseau où pêchent Matthieu et Gabriel, lui-même flottant sur la rivière qui charrie les souvenirs octogénaires de Gabriel orphelin, cette dernière prenant sa source au fleuve intérieur de Cherpillod. Des rivières qui coulent à l’envers, du plus grand au plus petit. Les phrases mouillées buttent sur les rochers de la ponctuation, tourbillonnent sur la virgule omniprésente. La chanson du courant bruisse d’un vocabulaire étrange, intello-prolétaire, le lettré en bottes crottées.

La langue de Gabriel m’a fascinée même après que j’ai appris, sinon à la parler, du moins à la comprendre. Les phrases on des articulations de souvenirs, d’une spontanéité qui surprend par sa cohérence.

In nomine spiritus absentis c’est d’abord un récit de pêche. Le père chômeur qui nourrit son ménage d’un poisson foisonnant. Le père et le fils qui goûtent leurs rares jours de congés en pêchant. Le chien qui accompagne le pêcheur orphelin. Le chat gâté avec le produit de la pêche. Les villas qui grignotent l’accès à la rivière. La chimie qui tue le poisson. L’élevage industriel et Gabriel hors-la-loi car sans-permis de pêche, qui hante les derniers ravins épargnés par l’aménagement des berges ; pêcheur songeur et nostalgique qui relâche ses prises.

Nostalgique de la rivière préservée où pêchait le père, la premier des derniers écrits de Cherpillod est un regard jeté par-dessus l’épaule avant le grand saut. Gabriel fait l’inventaire du passé derrière les verres déçus de ses lunettes d’octogénaire. Il se rappelle les prémices dans la figure de Matthieu,

père prolo qui vit de travail, de chômage et de cueillette. L’éducation que le père offre au fils, à force de labeur, ouvre une ère d’espoir que l’échec du communisme clôt d’un souflet. Le vieillard Gabriel préfère le dix-neuvième ascensionnel au vingtième décevant, prêt à quitter sans gros regrets un vingt-et-unième consternant.

La modernité ne trouve pas grâce aux yeux du narrateur qui dénonce un monde sans rêves et sans idéaux. Instit, il désespère au contact de la nouvelle génération, pourrie du consumérisme auquel la pousse le système capitaliste. Gabriel horrifié la regarde troquer docilement son sens critique contre un peu de confort, contente finalement de l’obtenir à si vil prix.

Un présent dans lequel il ne se reconnaît pas, l’amoureux de la nature qui s’inquiète de la rivière que l’industrie chimique tue. Il enfle encore ses bottes à la recherche d’un poisson qu’il n’espère plu et relâchera s’il le surprend. Le père, le chien et le chat sont mort, Gabriel laissé derrière attend sa fin sans autre appréhension que le souci de s’en aller dignement.

En attendant, il médite en considérant le groseillier au fond du jardin ; il imagine une prochaine récolte qu’il n’est pas sûr de voir encore. Vieillard fatigué que le temps a laissé tout seul, il se remémore les absents : Matthieu, Bagou, Filou ; *In nomine spiritus absentis*. Oublié dans un monde qu’il désapprouve, il se réfugie loin des hommes, dans une nature rassurante car il la reconnaît encore comme sienne. Même, il s’y identifie, victime comme elle d’une modernité toxique dont l’idéologie le consume.

Cherpillod achève le récit sur cette préoccupation d’un homme qui attend la mort, savoir *si l’âme existe*. Une feuille blanche laisse les yeux méditer la question une seconde, avant que le lecteur ne tourne la page plus ou moins vite car plus ou moins concerné. Je suis de ceux qui aiment laisser choir le livre quelques instants pour donner le temps au récit de descendre, refluer. D’où un regret de ma part que soient serrés *In nomine spiritus absentis* et *Reliques et breloques* dans la même couche étroite, partageant une unique couverture qui ne sied par conséquent ni totalement à l’un ni totalement à l’autre.

Le premier récit, c’est une histoire *que* raconte Cherpillod ; le second récit, c’est une histoire *qui* raconte Cherpillod. D’où changement de ton, entre un Gabriel résigné et un Cherpillod poing brandi. Les manuscrits ont ceci de communs que l’auteur n’a pas voulu les faire paraître de son vivant et un air de famille que leur confère les grands thèmes qui les traversent ; mais des cousins étrangers l’un à l’autre s’accommodent mal d’un même lit.

Reliques et breloques ne s’embarrasse bien souvent pas de personnages derrière lesquels l’auteur se cacherait. Cherpillod fait ses adieux et veut les faire lui-même. S’improvisant peintre pour l’occasion, il brosse dix physionomies qui partagent une palette de couleurs thématiques.

On reconnaît le profil de l’humour sur le premier tableau. Un dramaturge – titre que sa pompe rend comique – et son compère *philosophassent* autour d’un verre. Assis dans un bistro, ils exigent qu’on baisse la musique, bruit irritant qui vient troubler la netteté de leurs souvenirs. La conversation danse d’une épigramme à l’autre, moquant la Suisse bien-pensante mais privée du nécessaire sens de l’humour. Ce café apparemment vide, dans lequel un couple de gauchistes vieillissants discute pour le plaisir de la bonne répartie, est en réalité une scène de théâtre où s’agitent les acteurs. Le dramaturge vend la mèche en demandant, taquin, si leur dialogue *passerait la rampe* du jugement suisse – pour lequel l’humour est un dialecte étranger.

Plus de personnages dans le second tableau, seulement la masse informe de la foule. Cherpillod peint un public au mieux moqueur, au pire indifférent, et se borne à lui adresser

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

ses harangues. Le consommateur frivole exige une littéraire complaisante et quitte sans retour l'écrivain qui lui refuse son caprice. L'individu qu'on distingue dans la foule se satisfait de sa vacuité et s'endort, bercé par les réjouissances fugaces d'une nouvelle religion : le culte de l'objet. Cherpillod tient le pinceau alternativement du bout des doigts – on sent à la faiblesse du trait le dégoût que lui inspire le sujet – et à pleine mains lorsque des accès de colère viennent forcer le trait. L'auteur dénonce une société qui *se réanimalise* par son refus de penser, tout en laissant entendre – sur quelques lignes – qu'il croit encore en une rédemption possible.

Or cette faible protestation, je n'y crois pas. D'abord parce que Cherpillod avoue lui-même que son propos n'est pas d'offrir une panacée miraculeuse mais d'établir un constat clair. Une fois admis que les miracles ne sont pas de ce monde, on aboutit à ce résultat tout nu : Cherpillod n'a pas de solution. Une position répandue chez les moralisateurs en fin de parcours, qui livrent leurs ultimes recommandations. Le temps n'est plus pour eux aux projets ; leur corps fatigué se borne à tomber lourdement sur la fourmilière dont la structure les inquiète – les fourmis reconstruiront.

C'est ce rôle d'ingénieur pointant du doigt les failles de la construction que Cherpillod revendique, dans le portrait suivant où se dessine la physionomie de l'écrivain. Il se définit soldat du verbe, va-t-en-guerre en campagne contre les idées reçues. Pour ma part il serait plutôt ouvrier de la prose, accomplissent un travail frustrant d'ingratitude, dont il ne peut jouir des fruits. Car le public est sourd, idiot ou indifférent et dédaigne l'ouvrage de l'auteur ; mais Cherpillod s'obstine. Considérant l'écrivain comme *un enseignant libre*, il jette l'éponge mais veut laisser une trace, au cas où les suivants comprendraient. D'où une publication posthume de ces ouvrages, quand le public serait prêt.

Le portrait suivant trace l'aveu discret de l'ennui. Car pour Cherpillod, que le temps en passant à rendu solitaire, l'écriture n'est pas uniquement l'expression d'un don désintéressé. Il en a besoin, de sa poésie, le grand-père que sa longue vie isole. Sa génération s'en va et le laisse seul avec ses souvenirs ; même le vieux monde qu'il a connu est mort avant lui. Alors il raconte inlassablement la même histoire, comme on consulte les cadres où les photos des disparus jaunissent, *reliques* d'un temps passé, *breloques* poussiéreuses.

Dans le portrait suivant, le peintre Cherpillod s'improvise sociologue pour dresser un tableau alarmé de l'état du lien social. Le partage des valeurs est remplacé par la finalité unique de chaque individu cherchant à maximiser son profit ; *Homo economicus* fait des ravages. La société dégénérée débouche sur l'anomie et le confort superficiel cache mal des êtres diminués, que le manque de pensée efface. Cherpillod-médecin diagnostique l'état de santé de l'âme et son sourire emprunté n'est pas pour rassurer les proches de la malade.

Une société alitée donc, au sein de laquelle le pinceau de l'artiste met en évidence la verrue politique. Amas de cellules inutiles, la politique est bénigne et coriace ; elle présente avec constante sa surface lisse et inutile. Ce n'est pas tant la *canaillerie* que la *bêtise* du système qui consterne Cherpillod. Ancien coco, ses convictions l'ont déçu ; reste qu'elles avaient une saveur forte, que la fadeur des partis qui se disputent le pouvoir à l'heure actuelle rend presque désirable. Le système électoral désabuse l'auteur, qui dénonce des programmes servant la carrière du politicien plutôt que l'idéologie – quelle idéologie d'ailleurs ?

La rétrospective Cherpillod se poursuit, avec encore quatre tableaux qui s'alignent dans la galerie. Le lecteur note toutefois des traits récurrents, qui en surgissant toujours plus souvent finissent par brouiller les contours qui séparent une œuvre de l'autre. Revient comme un refrain ce refus de poser la plume et de laisser patauger seule cette société insouciant de son propre futur.

Les derniers tableaux reprennent les sujets chers au peintre : la vacuité d'une société consumériste, la solidarité crucifiée dans l'indifférence et la nature qui étouffe, menaçante. Apparaît également la figure discrète du chat, le dernier égal que se reconnaît l'auteur. Personnage-symbole que le peintre conjure de mourir le premier, ne voulant pas le livrer au monde qu'il laissera derrière lui.

Une pointe d'ironie et peut-être une ou deux phrases caustiques laisseront croire que l'œuvre de Cherpillod ne me convainc pas. Je serai, comme annoncé en amont, une des têtes de l'hydre amorphe du public. Génération indifférente car individualiste ou simplement stupide, qui fait la sourde oreille pour ne pas avoir à entendre la mauvaise nouvelle. Les fourmis laissent pourrir le corps tombé sur leur fourmilière et se contentent d'en faire le tour.

C'est une erreur, ou en tout cas une imprécision. La figure de Cherpillod m'est familière ; ils sont nombreux, ces passionnés qui étaient trop occupés à vivre pour s'apercevoir que le monde changeait. Amer changement, je veux bien le croire, qui les pousse à condamner ce qu'ils ne reconnaissent plus comme leur appartenant. Ils oublient que d'autres y sont nés, dans ce monde nouveau, et que leur inexpérience leur en offre la clef.

Je ne me défends pas d'un certain sentiment d'irritation survenu au cours de ma lecture ; Cherpillod, produit caustique, démange la peau tendre. En cela, il a réussi, le message passe. Qu'il se repose à présent, qu'il accepte de laisser les fourmis reconstruire l'édifice selon les règles qu'elles fixeront.

« La figure de Cherpillod m'est familière ; ils sont nombreux, ces passionnés qui étaient trop occupés à vivre pour s'apercevoir que le monde changeait. Amer changement, je veux bien le croire, qui les pousse à condamner ce qu'ils ne reconnaissent plus comme leur appartenant. Ils oublient que d'autres y sont nés, dans ce monde nouveau, et que leur inexpérience leur en offre la clef. »

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

Janine Massard

Cher Gaston

Ecrivaine, fille d’ouvrier,
«nièce» de Tonton
Gaston, qu’elle fré-
quentait longtemps, Janine
Massard dirigea ce
numéro du *Persil* avec
Pierre Yves Lador.
Le texte présenté ici est
celui qu’elle a prononcé
lors de la cérémonie
funèbre de Gaston
Cherpillod.

Marianne
Huguenin

Renens,
13.10.2012

Cher Gaston, l’une des premières fois que je t’ai rencontré, toi l’écrivain reconnu, confirmé, moi débutante dans l’écriture, c’était il y a un peu plus de vingt-cinq ans; d’emblée, je t’ai appelé Tonton parce que ça me paraissait naturel, normal: tous deux, nous avons connu des enfances prolétariennes, et, durant nos métamorphoses respectives, à quinze ans d’intervalle pourtant, nous avons subi les sarcasmes de nos congénères à cause de nos différences sociales. Aujourd’hui ce sont les enfants d’immigrés qui en bavent. On ne devient pas un avatar sans douleur, sauf dans les circuits électroniques.

Depuis presque deux décennies, je suis montée régulièrement te rendre visite à la vallée de Joux, en ce village du Lieu où Sylvette, ta compagne, ton inspiratrice, avait hérité d’une maison. Et puis, un jour, après le départ de Sylvette en EMS, Pierre Yves Lador, équipé, lui, d’une grosse voiture a fait partie de nos rendez-vous. C’était, pour nous, un pèlerinage, et je coiffai ce nouveau moyen de locomotion de l’expression: Le Tonton Express. Ensuite, d’autres personnes sont montées, avec ou sans moi, Bernard Antenen, et puis un jour, je t’ai conseillé de prendre contact avec Serge Molla car, pour tes funérailles, tu avais des demandes singulières. Parlant de cette cérémonie, tu avais dit tout d’abord que tu ne voulais d’éloges que de Pierre Yves et de moi-même, puis que tu tolérerais éventuellement, je cite tes paroles, la présence d’un pastigot huguenot à condition qu’il eût lu ton œuvre et en eût pénétré le sens. L’important, pour toi, était que la cérémonie se tint à Renens parce que c’était une ville où tu avais eu l’impression d’être mieux compris qu’ailleurs. Ensuite, les choses ont évolué: tu as pris contact avec Marianne Huguenin, de sorte que la cérémonie d’aujourd’hui a été préparée de longue date.

Tu fais partie de ces gens qui ont compris que personne ne sort vivant de la vie, et que, pour autant que Madame la Mort ne scie pas trop rapidement la branche, elle permet aux vivants de faire «une marche d’approche»: j’utilise volontairement ce terme réservé à l’alpinisme parce qu’il est vrai que celui ou celle qui refuse de la voir venir rate un moment de vie, une étape nécessaire à notre évolution d’hommes et de femmes des temps où nous est offerte une longévité inédite dans les siècles précédents.

Ayant tapé quelques manuscrits de toi ces dernières années, j’ai relevé des passages sur la mort que je trouve sublimes. J’en citerai quelques-uns toute à l’heure.

Tout d’abord, il y a ta conception de Dieu – auquel tu crois à l’inverse de moi: tu refuses l’idée d’un Dieu qui enverrait sur terre des boucs émissaires, victimes expiatoires des péchés d’autrui. Cela te paraît appartenir au domaine de la pensée magique. Ton Dieu est bien le principe fondamental du monde: il ressemble à Yahvé ou à Allah. Il ne s’occupe pas des affaires des hommes qui doivent agir en fonction de lui. Page 57, *D’un ciel bleuâtre*: «Que je meure grabataire ou, songe incongru, en militant, comme peut-être j’y aspirai, sol-

dat de la Justice, plus près d’un dur Yahvé que d’un père Eternel, on baillera, tels les braves de Saint-Jacques – sur - la Birse jadis, sa part à Dieu, s’il y tient.»

On le comprend: ton Dieu est janséniste. Ta vision d’un Dieu n’a rien à voir avec toutes ces merveilles qui ont garni les églises des pays catholiques.

A la mi-août de cette année, je me suis retrouvée seule avec toi, un autre ami devait venir mais suite à une rupture de caténaire entre Genève et Nyon, il n’est jamais arrivé jusqu’à la vallée de Joux. Ce jour-là, tu m’as beaucoup parlé de ta mort que tu sentais approcher: la cohabitation avec ton écorce te semblait un peu plus problématique chaque jour: tu étais à la peine pour respirer, ton équilibre te semblait improbable. Tu as parlé avec sérénité, tout était accompli pour toi et tu sentais bien que ton corps ne suivait plus le rythme des gestes du quotidien. J’ai beaucoup aimé ce moment, cette preuve que tu donnais à tes amis que tu restais fidèle à tes écrits.

Tu m’as parlé de *La Bouche d’ombre* que tu souhaitais voir réédité en collection de poche, tu m’as demandé si je pouvais faire la démarche pour toi. A mon retour, j’ai pris contact avec le directeur de la collection: suite à de problèmes de restructuration, il ne pouvait mettre cette publication au programme avant 2013, mais qu’il le ferait en tout cas, te considérant comme un écrivain majeur. Quand je t’ai annoncé la nouvelle, tu m’as dit: «En 2013, je serai un mort majeur».

Dans cette répartition, il y a ton humour intact mais elle démontre aussi que ton esprit était en belle forme. Et voici, pour terminer, de brefs extraits d’écrits de Gaston sur la mort:

«Que je meure peau comme esprit, guenille trésor dans le trou mêlés, tout entier dissous, ne m’affectera pas, ce sera tant pis si le Père renie sa créature, parce que de ma personne je me détache: il m’est venu un doute sur mes chances près du seul juge agréé. En revanche, la Vie – je me fends d’une majuscule, puisque je l’ai saluée partout, je souhaite que ses anges la protègent du liquidateur, le gros léon, la bête exquise, l’homo sapiens» (*Main tendue poing fermé*, p. 101).

«L’heure où je me quitterai sonnera sans que, je l’espère, je griffe le drap, geste de refus de la commune tragédie: je me serai prémuni contre cette peur animale, dans le sérieux ou par l’humour: néanmoins, je n’aurai pas gagné jusqu’au moment ultime ma partie. Couché, certains soirs, je me serre la main, me dis au revoir, sinon le mot recouvrant son sens originel, adieu, si avant le jour le Seigneur me rappelait à lui: orthographe que je maintins jalousement, quoique vieillie, majuscule romaine, en sus» (*idem*, p. 106).

«Je ne réclame rien quand je joins en pensée les mains, car j’ai désappris la simplicité de la posture bimillénaire de la prière, sauf ceci: que Dieu ne nous largue, galapiats!» (*idem*, p. 107).

gressiste ensuite, avant de réunir tout le monde sous le nom de Fourmi rouge.

Et vous me permettez, avant de revenir à Renens, un petit détour quand même sur son engagement politique.

Gaston avait avec la politique, avec la gauche de la gauche, une relation forte, passionnée, exigeante, colorée, se disputant et se réconciliant comme le font les vieux couples. Entré au POP après la mort de Staline, il avait été conseiller communal à Lausanne durant six ans dans les années soixante.

Cet engagement lui a valu d’être exclu de l’enseignement public vaudois durant cinq ans, et son premier exil, avant la France, a été... la ville du Locle, dont il me décri-

Gaston Cherpillod avait avec Renens une relation particulière.

Une relation particulière qui nous a parfois étonnés par ce qu’elle avait de simple évidence pour lui. Une relation particulière qui fait que vous êtes là, que je suis là aujourd’hui.

Gaston, «Cherp», comme nous disions, a vécu à Renens 17 ans, de 1976 à 1993.

Il y a été membre du Conseil communal, durant deux législatures, de 1978 à 1985, membre d’un groupe POP et Progressistes d’abord, qui regroupait popistes et «compagnons de route» non membres du parti, démarche très novatrice à l’époque, groupe qui était devenu POP et Union pro-

le persil cherpillod cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil cherpillod le persil

vait avec sympathie et regard acéré les militants du POP qui l'avaient accueilli. Il s'était séparé du POP en 1959 et son livre *Promotion Staline*, règle ses comptes avec férocité et humour. Néanmoins, notre Gaston n'aimait pas la mollesse, n'aimait pas trop le compromis. Ancré pour la vie dans ses origines de prolétaire, il en gardait une révolte profonde contre l'injustice, le privilège non mérité, et l'arrogance des nantis. Ayant rejoint à Renens le POP comme indépendant, c'est avec beaucoup de tendresse qu'il rendait par exemple hommage en 1981 au Conseil communal à un vieux militant popiste de 86 ans, «dernier représentant ici du vieux peuple ouvrier, bolcho impénitent debout sur ton passé comme sur une borne».

En 1981, Gaston Cherpillod a présidé le Conseil communal de Renens. Son plaisir communicatif à exercer cette fonction, son langage fleuri, sa verve, ont marqué.

Il n'a pas mâché ses mots durant sa présidence. J'ai relu son discours de fin d'année. C'est un régal de se replonger dans son récit corsé qui montre l'ambiance de cette époque, 1981, année de l'élection de Mitterrand en France, année où les affrontements gauche-droite étaient forts à Renens, avec la chute de la majorité de gauche aux élections communales.

Ecoutez notre «Cherp» :

«Enfin, le parti des ristous annonça une baisse des impôts, si le souverain lui léguait ses pouvoirs : c'était l'argument électoral sans répit. Frappez le Suisse au cœur : cela sonnera creux. Touchez le par contre à la bourse : vous recueillerez l'écho attendu.»

Il tire à bouts portant aussi sur l'ambiance anticomuniste de la campagne, qui voit placarder le portrait de Brejnev à côté de celui de la conseillère municipale popiste. «Déjà les chevaux des cosaques s'abreuvaient dans le bassin de l'Hotel de ville : un jeune radical les avait vus ! Il rappelle aussi avec ironie au parti socialiste qui se voyait déjà à lui tout seul régner dans la ville, porté par «le vent réformiste venu de France» qu'«il ne faut pas confondre la politique avec la météo».

Il dira crûment à la droite gagnante qu'elle n'a été élue que par un tiers des électeurs, dénonçant, vingt-trois ans avant l'obtention des droits politiques communaux pour les étrangers, «l'exclusion des métèques» du scrutin.

Il n'a épargné personne et dit son fait à tous dans son langage fleuri. Mais il a laissé à Renens une trace, et des amis, finalement de tous les bords politiques. Gaston aimait rencontrer les gens, plaisanter, provoquer, rire avec eux ; les prolétaires comme les bourgeois... Si il n'aimait pas la bourgeoisie en tant que classe, il aimait les gens, les authentiques, quelle que soit leur couleur, couleur de peau et couleur politique.

En 1985, il avait rejoint Alternative Socialiste Verte, compagnon de route là aussi d'une extrême-gauche alors trotskyste et verte. Il n'avait pas été réélu à Renens, et sa carrière politique institutionnelle avait culminé en 1986 comme candidat au Conseil d'Etat sur cette liste. Déçu par le rapprochement de ceux-ci avec les Verts traditionnels, il s'est peu à peu à nouveau rapproché du POP. Finalement, on reste dans sa famille, même si on n'est pas toujours d'accord avec elle.

Si il a quitté Renens pour la vallée de Joux en 1993, il est régulièrement revenu dans notre ville. Pour nos fêtes interculturelles d'abord, heureux de venir fêter avec nous une cité réconciliée, dans la vraie vie et dans la vie officielle, avec «ses métèques» justement, avec tous ses habitants, enfin.

En 2005, la Municipalité lui a décerné le Mérite culturel de reconnaissance de la ville de Renens, pour ses qualités humaines, son talent d'écrivain, sa carrière et son attachement à notre ville.

Il venait chaque année aussi, très fidèlement, à la réunion des anciens présidents du Conseil communal, correspondant à la passation des pouvoirs entre les présidents du législatif. L'an dernier, il nous avait aussi rejoint pour fêter, avec tous les présidents du Conseil encore présents, les quarante ans de notre petit rituel de la coupe des sapins de Noël à Bottens, sapin coupé par le président du Conseil.

Ces dernières années, chaque fois, il nous faisait part de son souhait d'être enterré à Renens, «cité plébéienne». «Ils n'auront pas mes cendres», rajoutait-il... sans que j'aie bien compris qui était ce «ils», puisqu'il aimait aussi sa vallée de Joux, ses truites et ses champignons.

En juillet de cette année, il avait répété ce vœu, et, pour la première fois, rajouté ceci : «J'espère que j'aurai l'élégance de mourir sous ton règne.»

Voilà qui est fait, Gaston, même si nous aurions tous préféré que tu attendes un peu... et comme tu as marqué dans tes souhaits pour cette cérémonie, outre celui d'être enterré au cimetière de Renens, que «l'édile en charge de la ville s'exprime si il le souhaite». Me voilà ici avec vous.

Gaston Cherpillod reposera dans cette ville de Renens, comme il l'a souhaité. Et nous sommes fiers qu'il ait choisi notre ville, qu'il l'ait aimé. Merci Gaston pour ce que tu lui as apporté, pour ce que tu nous as apporté. Merci à sa famille d'avoir respecté son vœu. Je lui adresse, au nom de la Municipalité de Renens toutes nos fraternelles condoléances.

Ancienne syndique de Renens, popiste, amie de Cherpillod, Marianne Huguenin gouverna avec lui et lui réserva une place dans le cimetière communal. Le texte présenté ici constitue son discours lors des funérailles de Gaston Cherpillod.

«Il n'a épargné personne et dit son fait à tous dans son langage fleuri. Mais il a laissé à Renens une trace, et des amis, finalement de tous les bords politiques. Gaston aimait rencontrer les gens, plaisanter, provoquer, rire avec eux ; les prolétaires comme les bourgeois... »



Cherpillod avait déposé deux roses sur la tombe de Jules Vallès au Père Lachaise, il le raconte dans «L'Oublié des siens» (*D'un ciel bleuâtre*). Dans le même recueil, la méditation suivante intitulée «Chez les campagnols» se termine ainsi : «Ma tombe se trouvera en ville dans une banlieue ouvrière dont les notables reconnaissent ma singularité bien que leur vision recoupât assez peu la mienne, et où, si, dévot comme le disparu le fut du culte de la mémoire, un curieux ami tardif, me rend visite, on sommera la pierre sans mention grotesque d'une rose écarlate.»

GASTON CHERPILLOD

1925 - 2012

Bibliographie des œuvres parues en volumes

Les cinq premiers titres, parus entre 1955 et 1965, furent supprimés de sa bibliographie par l’auteur (geste qu’il qualifia de «coquetterie»)

La Paix, adaptation libre d’après Aristophane, Lausanne, Aux miroirs partagés, 1955

Sur fond de gueules, poèmes, Paris, Jeunes poésie, 1956

Ramuz ou l’alchimiste, essai, Yverdon, Henri Cornaz, 1958

Plein siècle, poèmes, Yverdon, Henri Cornaz, 1959 (500 exemplaires)

L’Insurgent, poèmes, Paris, Pierre-Jean Oswald, coll. «Janus», 1961 ; réédité l’année suivante chez Jean d’Halluin, éditeur des polars de Vernon

Sullivan (Boris Vian), à l’enseigne du Scorpion (coll. «Alternance»)

Œuvres mentionnées par l’auteur dans la plupart de ses livres

Agreste agression, poèmes, La Croix-Saint-Gilles/Jarnac, Les poètes de la Tour, 1965 (215 exemplaires)

Entre deux eaux, poèmes, Lausanne, Parisod, 1968, ill. de Francine Simonin (120 exemplaires), réédité dans le suivant

Retour ni consigne, poèmes, Lausanne, Parisod, 1970 (370 exemplaires, tirage augmenté au vu du succès du *Chêne brûlé*)

Le Chêne brûlé, autobiographie, Lausanne, L’Aire/Coopérative Rencontre, 1969 (rééd. Lausanne, L’Age d’Homme, coll. «Poche Suisse», 2012 ; trad. allemande par Marcel Schwander sous le titre *Gewittereiche*, Zurich/Cologne, Benziger/Ex Libris, 1978)

Mister Man, conte philosophique, Lausanne, CEDIPS (Centre d’édition et de diffusion d’imprimés et publications socialistes), 1970

Promotion Staline, pamphlet, Lausanne, La Cité, 1970

Alma Mater, récit, Lausanne, L’Age d’Homme, 1971

Le Gour noir, récits, Lausanne, L’Age d’Homme, 1972 (rééd. Vevey, L’Aire, coll. «L’Aire bleue», 1995)

Les Avatars de Juste Palinod, théâtre, Lausanne, Eurêka, 1973

Le Collier de Schanz, roman, Lausanne, L’Age d’Homme, 1975 (rééd. coll. «Poche suisse», 1993)

La Bouche d’ombre, récit, Lausanne, L’Age d’Homme, 1977

Les Changelins, roman, Lausanne, L’Age d’Homme, 1981

La Nuit d’Elne, récits, L’Age d’Homme, 1985

Une écrevisse à pattes grêles, récits, Lausanne, L’Age d’Homme, 1988 (rééd. coll. «Poche suisse», 2004)

Album de famille, croquis, Lausanne, L’Age d’Homme, 1989 (recueil d’articles parus dans divers périodiques)

Jules Vallès, peintre d’Histoire, essai, Lausanne, L’Age d’Homme, 1991

Le Maître des roseaux, récits, Lausanne, L’Age d’Homme, 1995 (la couverture porte la mention «Nouvelles» qui fut sans doute ajoutée chez l’éditeur, par un distrait bien intentionné voulant prévenir le public qu’il ne s’agissait pas d’un roman, oubliant peut-être que Cherpillod jamais n’écrivit de nouvelles! La quatrième de couverture parle de «récits», la page de titre est coite, ce qui entraîna sans doute la maladresse de la couverture)

Le Cloche de minuit et autres contes, Vevey, L’Aire, 1998

Depuis 2000, Cherpillod n'écrit plus de « récits » ni de « contes » mais nomma ses textes, plus courts, « proses », « tableaux », « méditations » et enfin « notes dernières »

Idées et formes fixes, sonnets, Lausanne, L'Age d'Homme, 2001

Contredits, proses, Lausanne, L'Age d'Homme, 2002

Main tendue poing fermé, tableaux, Lausanne, L'Age d'Homme, 2005

D'un ciel bleuâtre, méditations, Lausanne, L'Age d'Homme, 2008

Nuances non couleurs, pamphlet, Vevey, Hélice Hélas, 2012 (coll. « caillou ciseaux papier »)

Selon les vœux de l'auteur, Janine Massard et Pierre Yves Lador publièrent à titre posthume, chez Jean-Philippe Ayer, le dernier texte terminé de Cherpillod, suivi d'un recueil achevé de dix « notes dernières »

In nomine spiritus absentis et *Reliques et breloques*, notes dernières, Chamey, L'Hèbe, 2017 (textes établis et présentés par Pierre Yves Lador et Janine Massard, annotations par Anne-Lise Delacrétaz, Claudine Gaetzi et Daniel Maggetti)

Quelques ouvrages critiques ou historiques

Orlando Müller, *L'œuvre autobiographique de Gaston Cherpillod*, mémoire de licence sous la direction de Roger Francillon, Université de Zurich, 1983

Françoise Fornerod, *Lausanne, le temps des audaces: les idées, les lettres et les arts de 1945 à 1955*, Lausanne, Payot, 1993

Bernadette Richard, *Gaston Cherpillod*, Lausanne, Aself, 1998 (le premier fascicule – 24 pages – consacré à Cherpillod pour ses septante ans, commandé à l'écrivaine par L'association suisse des éditeurs de langue française)

Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, tome 3 (« De la Seconde Guerre aux années 1970 »), Lausanne, Payot, 1998 (un beau chapitre – le dix-huitième –, écrit par Pierre-André Rieben, est consacré à Cherpillod; dans le quatrième tome – « La littérature romande aujourd'hui », 1999 –, seules quelques allusions sont faites à Cherpillod, ce qu'il considérera comme infamant); le chapitre sur Cherpillod a été repris et légèrement augmenté dans la réédition en un seul volume de l'*Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015

Pierre Jeanneret, *Popistes: histoire du Parti ouvrier et populaire, 1943-2001*, Lausanne, En-bas, 2002

Denis Racine, *Un parcours engagé: de la poésie à la prose, les premiers écrits de Gaston Cherpillod*, mémoire de Master sous la direction de Daniel Maggetti, 2007

On ne trouvera que peu de mentions de Cherpillod dans le beau livre d'Anne-Catherine Menétrey-Savary, *Mourir debout, Soixante ans d'engagement politique* (Lausanne, En-bas, 2018), un peu plus dans celui d'Hadrien Buclin, *Les Intellectuels de gauche, Critique et consensus dans la Suisse d'après-guerre (1945-1968)*, Lausanne, Antipodes, 2019

Le film Plan-fixes

Film Plan-fixes n° 1104 consacré à Gaston Cherpillod, 16 mm noir & blanc, env. 50 mn, tourné le 12 février 1992, Le Lieu, Vallée de Joux (VD), avec Bertil Galland. Le film est disponible en DVD (avec celui consacré à Jacques Chessex), ou à l'adresse internet suivante: www.plansfixes.ch/films/gaston-cherpillod/

Trois amis, de
gauche à droite,
Pierre Yves Lador,
Janine Massard et
Gaston Cherpillod,
dans une cave qui
tient du garage,
vont déguster de
grands crus de
Bourgogne à leur
image, hors d'âge!
Ou la tricéphale
et interchangeable
Eros, Thanatos et
Dionysos.



Le Persil journal,
numéros 166-167-168,
novembre 2019

Réalisation : Janine Massard & Pierre Yves Lador
Mise en page : Daniel Vuataz
Tou-te-s les auteur-e-s gardent leurs droits
sur les textes et les images

© pour le journal *Le Persil*
Marius Daniel Popescu
Av. Floréal 16, CH-1008 Prilly
+41 21 626 1879
mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 n° : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis
du journal *Le Persil*
Président : Dominique Brand
Vice-président : Daniel Vuataz
Secrétaire : Béatrice Lovis
Caissier : Daniel Kamponis
lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien de Sandoz – Fondation de
famille, de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie. Tirage : 1000 exemplaires

Au mois d'août de l'année 2019, le journal littéraire *Le Persil*
a accompli ses quinze ans d'existence

